

Diocèse de
Quimper & Léon
Eglise catholique

Document numérisé en 2015

OBSERVATIONS

FONDAMENTALES

SUR LES LANGUES

ANCIENNES ET MODERNES.

XVIII
4
LEB

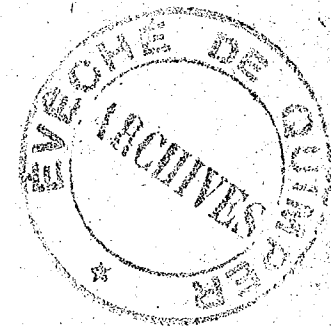
093454

OBSERVATIONS
FONDAMENTALES
SUR LES LANGUES
ANCIENNES ET MODERNES;
OU

PROSPECTUS DE L'OUVRAGE INTITULÉ:
LA LANGUE PRIMITIVE CONSERVÉE.

Par M. LE BRIGANT, Avocat.

Prix 3 livres.



A PARIS,

Chez BARROIS l'aîné, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

A V E R T I S S E M E N T.

L'OUVRAGE qu'on annonce contient 1°. La filiation historique & critique des Langues de l'ancien & du nouveau Monde, depuis l'origine du Celtique jusqu'à présent. Cette filiation, établie sur les monumens de l'Histoire & sur ceux de la Nature, sera fortifiée de preuves que cette Langue, qui remonte à la plus haute antiquité, s'est conservée entière, & qu'elle est actuellement parlée & usuelle.

2°. La Grammaire & la Syntaxe de la Langue Celtique existante.

3°. Une Méthode pour décomposer les mots des autres Langues par leurs élémens primitifs, c'est-à-dire par les monosyllabes radicaux du Celtique.

4°. Un Vocabulaire & un Dictionnaire complet des radicaux monosyllabiques & des mots composés de cette Langue, sous chacun desquels on a rassemblé les altérations, les modifications, les extensions de leur sens propre ou figuré chez les différens Peuples.

ERRATA.

On supplie le Lecteur de corriger, avant que de lire ce Prospectus, des fautes d'impression, qu'une extrême diligence, devenue nécessaire, rendoit presque inévitables.

Page 3, ligne 26, trouvé; lisez: trouvée.

Ibid, ligne 33, après Langues; ajoutez: modernes.

Page 4, lignes 15 & 16, effacez de toutes les Langues.

A la fin de la Note, page 5, ajoutez: Voy. la Note N° 8, pag. 96.

Page 7, ligne 26, toutes; lisez: tous.

Ibid. ligne 28, suffisans; lisez: suffisant.

Page 21, ligne 5, après le mot attention, mettez un point (.) & lisez ensuite d'un.

Page 24, ligne 21, connue; lisez: comme.

Page 27, ligne 18, la manière la plus; lisez: la manière de lire le plus.

Page 29, ligne 3, des lettres; lisez: de lettres.

Page 30, ligne 28, mais que; lisez: mais qui.

Page 31, ligne 1, on n'écrit point la syllabe on; lisez: on devroit écrire nous-on, mais on n'écrit point la finale on, quoiqu'on la prononce.

Page 32, ligne 26, ga; lisez: ag.

Ibid. ligne 28, après les mots & française; ajoutez ET.

Page 82, ligne 19, Labour-eur; lisez: Labour-er.

Page 83, ligne 33, Ti; lisez: Ty.

Page 84, ligne 33, dans ce Dictionnaire; lisez: dans le Dictionnaire.

Page 97, ligne 17, déterminaison; lisez: détermination.

Ibid. à la fin de la ligne 30, des; lisez: de.

Page 98, ligne 12, ou impersonnelle, ou n'a pas besoin; lisez: ou impersonnelle. Lorsqu'elle est personnelle, on n'a pas besoin.

Page 99, ligne 1, pour té; lisez: pour t'é.

PROSPECTUS.

PROSPECTUS.

Nous devons en grande partie la rapidité de nos progrès dans les sciences & dans les arts, à l'étude des Langues mortes. Elles ont affermi les premiers pas de l'esprit, des talens, du génie même, en faisant revivre les chefs-d'œuvre qui nous restent de l'antiquité. A mesure que nos forces se sont accrues, que les communications entre les peuples se sont multipliées, nos desirs & nos espérances ont dirigé nos regards vers un but plus attrayant qu'une érudition toujours sèche, & souvent stérile. On ne met plus d'importance à l'étude des mots, qu'autant qu'elle conduit à l'acquisition des choses.

La connoissance des Langues, en changeant d'objet, n'en est devenue que plus nécessaire. Le vœu de toutes les nations policées est d'étendre aussi loin qu'il est possible les jouissances intellectuelles, morales & physiques; d'en chercher & d'en rassembler les moyens épars sur la surface du globe; jamais un champ si vaste ne s'était présenté à l'activité & à l'intelligence humaine. Mais la culture d'un champ si diversifié, si riche, fait sentir à chaque pas le besoin d'y appliquer, comme instrument, non-seulement les Langues mortes, mais encore toutes les Langues vivantes. Ce besoin est devenu si général, que beaucoup de femmes ne se contentent plus de l'empire des graces naturelles de l'esprit. Elles aspirent à celui de la raison fortifiée par les écrits des grands maîtres de tous les pays. Elles apprennent l'Italien, l'Anglais; & le nombre de celles qui jouissent en secret des richesses voilées sous la langue de Virgile, d'Horace, & même de Tacite & de Pline, augmente de jour en jour.

Il est triste, sans doute, que les effets d'un zèle si estimable soient retardés par des obstacles de toute espèce. Se vouer aux fatigues de longs voyages ou à l'ennui d'une retraite constante: voilà les seuls moyens d'apprendre les Langues. Peu de personnes ont assez de courage & de fortune pour voyager avec fruit. Les devoirs de famille, d'état, de bienfaisance, laissent à peine à la plupart des hommes & des femmes le tems d'apprendre une ou deux

A

PROSPECTUS.

Langues d'Europe. Enfin ceux qui dévorent avec le plus de persévérance les dégoûts de ce genre d'occupation, perdent un tems inappréciable à étudier des grammaires, à lire, à relire cent articles d'un dictionnaire, pour parvenir à saisir par lambeaux le sens d'une seule page.

Ces contradictions disparaîtraient, s'il était possible d'inventer une Langue entière, & de déterminer tous les peuples à l'apprendre, à la parler, à l'écrire. Quelques Savans en ont supposé la possibilité. De cette supposition ils ont passé à l'espérance du succès (1). Mais une idée si séduisante, ou, si l'on veut, si grande, n'en est pas moins chimérique. L'invention d'une Langue est trop au-dessus des forces de l'homme le plus transcendant, & une adoption universelle de son ouvrage seroit plus étonnante encore.

L'histoire nous apprend les migrations des peuples; l'incorporation d'une Nation dans une autre, ou l'expulsion de l'une par l'autre. Les Langues *Métives*, & elles le sont presque toutes, attestent l'existence de Langues antérieurement parlées par deux ou plusieurs peuples qui se sont réunis ou fréquentés. Mais l'histoire n'a jamais fait mention d'une Langue qui eût été inventée & donnée à des hommes qui n'en parlaient aucune, ou qui abandonnaient la leur pour en parler une autre; aucun monument n'autorise à compter parmi les bienfaits des Législateurs & des Philosophes les plus célèbres, un don si propre à exciter un étonnement, une admiration, une reconnaissance sans bornes.

De quelque manière que les sociétés humaines aient reçu le moyen de transmettre les pensées par des sons, il n'y a que l'hypothèse d'une inspiration immédiate du Créateur, qui puisse faire concevoir la possibilité d'une Langue complète, subitement & généralement parlée & entendue. Si on ne s'élève pas à un miracle de la Toute-puissance, on est réduit à descendre à l'emploi lent & successif des moyens humains. Les premiers besoins qui en ont développé de secondaires; l'observation & le dénombrement des objets physiques & moraux; enfin l'adoption des sons qui en réveillaient l'idée; voilà, selon l'opinion la plus générale, les élémens primordiaux

(1) On peut citer pour exemple l'*Essai sur le Langage Philosophique*, avec un Dictionnaire conforme à cet Essai, in-folio, publié en 1668, par J. Wilkins, Evêque de Chester, mort en 1672. La folie de l'Auteur, dit un Ecrivain moderne, étoit de FORMER une Langue universelle.

PROSPECTUS.

13

employés par degrés pour former la première Langue. Les mêmes besoins ont veillé à la conservation de ces élémens. Ils sont devenus indestructibles, par la convenance & la facilité de les faire entrer dans les additions & les modifications qui ont diversifié les idiomes. L'homme avait tout à gagner en conservant cette filiation, & tout à perdre en l'abandonnant. Tout publie donc que les idiomes de tous les pays sont sortis d'une *Langue matrice*, comme tous les animaux, tous les végétaux, malgré les variétés frappantes dans quelques espèces, sont sortis d'un germe indestructible qui en a assuré la perpétuité.

Mais, s'il était possible de douter qu'une première Langue ait été la mère féconde de tant de sœurs de caractères différens, les doutes résisteraient-ils à ces innombrables rapports, à cet air de famille qui déclare une origine commune? Dirigés par cet air de famille, serait-il au-dessus de la patience & de la sagacité humaine, au-dessus de l'esprit de combinaison dont certains hommes sont doués, de rassembler les élémens épars de cette multitude de Langues? Cette entreprise n'est point insensée en elle-même. Les heureuses tentatives de Savans distingués, suffiraient pour la justifier. Mais si des tentatives plus heureuses encore, si des rapprochemens aussi nombreux, aussi variés que décisifs, établissaient que ces élémens se trouvent réunis dans une langue vivante, l'ouvrage serait infiniment plus avancé, ou, pour mieux dire, il serait achevé. Cette Langue serait le rudiment radical & universel de toutes les autres.

Tous les Savans qui ont cherché cette Langue fondamentale, ont senti de quelle importance il serait pour les Lettres, les Sciences & les Arts, de la faire revivre. Ce n'est ni par défaut de zèle, ni par défaut de talens qu'aucun d'eux n'a réussi. S'ils ne l'ont pas trouvée, c'est uniquement parce qu'ils l'ont cherchée où elle n'était pas. Tous, ou presque tous, ont reconnu que le Celtique était de la plus haute antiquité; & c'était porter la main sur la vraie base. Mais tous ont supposé que cette Langue s'était perdue en se disséminant dans les autres. Si quelques Savans ont soupçonné que les principales Langues Orientales pouvaient n'être que des dialectes, d'autres Savans, entraînés par des conformités séduisantes entre les mots de quelques Langues & ceux de la Langue Orientale qu'ils avaient le plus étudiée, en ont conclu qu'elle était la tige de toutes, & du Celtique même. Cette diversité de conjectures a fait descendre le Celtique, tantôt de l'Hébreu,

PROSPECTUS.

4 tantôt de l'Arménien, tantôt de la Langue Phrygienne, tantôt de la Phénicienne. Enfin ceux qui se sont particulièrement attachés à rechercher l'origine de leur Langue maternelle, n'ont jamais négligé de faire remarquer qu'elle contenait des mots Celtiques. Malgré ces contrariétés on voit que le Celtique est toujours entré dans les recherches & les combinaisons, comme un centre auquel on devait ramener tant de lignes divergentes. Mais chacun se renfermant dans un horizon trop étroit, & s'engageant dans des chemins obscurs, il est arrivé qu'on a recueilli dans toutes les Langues des débris isolés du Celtique, & que personne n'a soupçonné l'existence actuelle du Celtique même, & la possibilité de retrouver tous les idiomes dans leur vraie source.

Il n'a donc manqué aux Savans qu'ont égaré les rapports mêmes qu'ils ont le mieux démêlés & faisis, que de savoir que la Langue Celtique était vivante; qu'il leur étoit facile de l'apprendre, d'en approfondir l'ensemble & les détails. Ils y auraient reconnu sans méprise ces fondemens de ~~la langue~~ *la langue*, qui, par leur solidité, ont résisté aux coups redoublés des rems, des migrations des peuples, & des dévastations des Conquérans. Privés de ce flambeau, leurs succès ont été bornés; mais n'oublions point qu'une foule de découvertes dans les sciences, & sur-tout dans l'Histoire & dans la Géographie, ont été le fruit des recherches & des observations de ces hommes laborieux & pénétrants. La reconnaissance des Savans qui leur succèdent est, non-seulement un juste hommage, mais un devoir.

Les Langues sont aujourd'hui des murs de séparation élevés entre les peuples. En les ramenant toutes à leur source, le lien de la parole réunirait les hommes, les sciences, les arts de tous les pays. Rien ne ferait donc plus intéressant que de rendre familière & universelle la Langue primitive du genre humain. Cette Langue existe. Ce n'est pas assez dire; elle est parlée, usuelle & de la plus grande simplicité dans sa grammaire & dans sa syntaxe. Elle était toute monosyllabique dans son origine. Les mots composés qui s'y sont introduits, sont peu nombreux. Leur formation n'est que de deux, de trois, ou au plus, de quatre syllabes. Une signification distincte & séparée est attachée à chacune de ces syllabes. L'évaluation des élémens qui sont entrés dans la formation d'un mot composé, manifeste à l'esprit le détail & l'ensemble du sens complexe que ce mot renferme. Lorsqu'on possède à un certain degré cette Langue (le Celtique), on n'a besoin que

PROSPECTUS.

5

d'une médiocre attention pour distinguer beaucoup de ses monosyllabes dans les mots simples ou composés de tous les idiomes, soit anciens, soit modernes. En portant l'attention plus loin, on démêle à travers des altérations & des transpositions aussi bisarres que fréquentes, les monosyllabes Celtiques qui servent de base & pour le son & pour la signification, à presque tous les mots simples ou composés de ces idiomes. C'est à ces caractères uniques qu'on a reconnu la haute antiquité de cette Langue. On dit *uniques*, parce qu'aucune Langue connue ne soutiendrait cette épreuve; aucune ne fournirait les matériaux primitifs & constitutifs de toutes les Langues parlées, ou écrites.

Cependant on ne se permettra point d'attaquer l'opinion de ceux qui ont placé l'Hébreu à la tête des Langues. De toutes les conjectures sur la Langue primitive, c'est celle qui paraît la plus imposante. On se contentera de rappeler un principe assez généralement reçu sur cette matière; *les mots de même signification dans lesquels il entre le plus d'élémens, doivent être regardés comme les plus éloignés de leur source*. D'après cette règle de critique, il était naturel de prendre l'Hébreu pour la tige des autres Langues Orientales, & d'assigner à celles-ci le rang de simples dialectes. Peut-être même serait-il possible de déterminer, en suivant cette règle, l'ordre dans lequel ces dialectes se sont succédés. Leur succession se manifesterait par la réunion plus ou moins nombreuse de monosyllabes dans les mots composés, & par l'affluence plus ou moins grande de sons arbitraires placés au commencement, au milieu, ou à la fin des mots. En suivant cette règle, l'Hébreu lui-même ne paraîtrait, peut-être, que le premier ou le plus ancien dialecte de la Langue Celtique. Celle-ci, débarrassée de toute superfluité, de toute redondance, même dans ses mots composés (parce qu'ils ne sont formés que de ses propres radicaux), répond par des sons accompagnés de la même idée, aux sons de beaucoup de mots Hébreux composés, & dont la Langue Hébraïque, telle que nous l'avons aujourd'hui, n'a pas les radicaux (1). Si l'on descend ensuite de l'Hébreu à ses dialectes, pour y observer l'expression de la même pensée, la ressemblance des sons

(1) Il suffira d'indiquer ici les radicaux *A* & *E* qui entrent dans la composition de quantité de mots hébreux, mais qui ne sont point restés dans cette Langue, comme existant par eux-mêmes & isolés. 4. *la Note N° 8. p. 96.*

P R O S P E C T U S.

6 devient moins rigoureuse, & cependant le son & la signification des radicaux Celtiques qui indiquent l'idée principale, s'y reconnaissent aisément. Il semble donc que c'est au *Celtique* qu'on doit remonter pour trouver l'origine de ces différentes Langues. Les yeux, l'oreille, l'érudition & l'impartialité, sont des moyens multipliés de prononcer sur cette question de fait (1).

L'épreuve qu'on a faite sur les Langues Orientales a été suivie de beaucoup d'autres sur des Langues plus modernes, telles que le Grec & de Latin, & enfin sur les idiomes actuels des peuples connus. Ces épreuves multipliées ont constaté, 1^o que les mots propres à ces Langues & à ces idiomes sont formés de monosyllabes *Celtiques*, dont le son n'a pas toujours été altéré, ou ne l'a été que foiblement; 2^o que la réunion de ces monosyllabes forme un son total qui répond à la variété de son des mots composés de ces Langues particulières. Les rapports de son & de signification ne se démentent point, quoique ces Langues soient dissemblables entr'elles, & qu'aucune ne puisse servir à l'intelligence du sens de la phrase *Celtique*. La propriété d'entendre les Langues par celle-ci, & celle de ne pouvoir être entendu à l'aide d'aucune autre, est pour le *Celtique*, un caractère absolument exclusif.

Ses monosyllabes, conservés dans toutes les Langues, y reparaissent tantôt dans leur sens propre, tantôt dans leur sens figuré, tantôt dans le sens écarté de la métaphore. Chaque peuple, en les employant, les a transposés quelquefois arbitrairement, plus souvent dans un ordre approprié au caractère ou au degré de civilisation auquel il s'est élevé. Mais à travers ces déguisemens, on n'a besoin que d'attention & d'intelligence pour reconnaître complètement, ou à peu de chose près, le son & la signification originaires. On en a mis des exemples sous les yeux des Lecteurs dans les notes N^o 1. Ces exemples, comme on l'a sans doute remarqué, ne consistent point en des mots pris çà & là. On s'est astreint à des phrases entières. On a mis à côté des mots qui forment ces phrases, les radicaux Celtiques qui ont la même consonnance. Qu'en a-t-il résulté? Que les monosyllabes Celtiques rappellent par leur son & par leur sens, le son & la signification des mots diversifiés employés dans les différentes Langues.

(1) Voyez les Notes N^o 1.

P R O S P E C T U S.

7 Enfin l'on se convaincra par les observations rassemblées sous le N^o 2, qu'en apprenant le *Celtique*, on aura toutes les facilités que la raison permet de désirer, pour entendre un auteur dont on ignore la Langue; & qu'on n'éprouvera de difficultés que celles qui sont inséparables de toute traduction. Personne, sans doute, ne s'attend à entendre aussi aisément que sa Langue maternelle, une Langue étrangère quelconque, & à plus forte raison, une Langue sur laquelle on s'essaie pour la première fois (1).

Ici le Lecteur est en droit de demander comment il est possible qu'une seule Langue ait rassemblé une assez grande multitude de sons variés, présentant tous la même idée, pour suffire à la formation des mots de toutes les Langues, sans que la signification des sons primitifs soit changée. Cette richesse paraît annoncer une superfluité de synonymes qu'il n'est pas naturel de supposer dans une *Langue primitive*, & qui d'ailleurs ne ferait propre qu'à surcharger la mémoire la plus heureuse, & à fatiguer la tête la mieux organisée.

On peut répondre à cette question, qu'il n'y point de mot, dans quelque Langue que ce soit, qui ne passe du sens propre au sens figuré, & qui n'ait des équivalens qu'on emploie aussi, tantôt au figuré, tantôt au propre. Chaque mot & ses équivalens n'expriment dans leur sens propre qu'une idée principale; mais ils remplacent fréquemment cette idée par des nuances accessoires qui suffisent pour se faire entendre. Ces substitutions d'un mot à un autre varient les sons à l'infini, sans altérer sensiblement l'idée principale, & par conséquent sans en changer le sens. C'est cet emploi continuel des mots les uns pour les autres, sans qu'ils soient synonymes, qui a diversifié les Langues d'une manière si étonnante. Mais le *Celtique* renfermant tous les monosyllabes dont ces mots sont composés, en indique la teinte principale ou les nuances accessoires. C'est par l'application juste de ces analogies, qu'avec un nombre de mots suffisant, quoique borné, on parvient à entendre les mots innombrables qui sont entrés dans les idiomes des différens peuples. C'est aussi, sans doute, ce que M. Diderot avait en vue, lorsqu'il a appelé l'analogie & l'étymologie, *les ailes de l'art de parler*, comme on appelle la Chronologie & la Géographie *les yeux de l'Histoire* (1).

(1) Voyez les Notes, N^o 2.

(2) Voyez les Notes, N^o 3.

PROSPECTUS.

8 Pour montrer dans toute son étendue la solidité de cette base, passons des Langues savantes à des Langues moins connues.

Il en existe deux en Asie, l'une vivante, l'autre morte, qui n'ont aucun rapport sensible avec l'Hébreu, le Chaldéen, le Syriaque, l'Arabe, le Grec, le Latin. Elles n'ont de rapport avec aucune de celles que quelques ressemblances avec des idiômes plus modernes, ont fait regarder comme des tiges primitives. Ces deux Langues sont le *Chinois* & le *Hanscrit*.

On assure que la Langue parlée des Chinois est bornée à 328 *vocables*; que ces *vocables* reçoivent de l'élévation ou de l'abaissement de la voix de celui qui parle, des significations différentes. L'effet de ces tons diversifiés, est de fournir 1640 mots d'usage. A l'égard de la même Langue écrite, 214 caractères, qu'on nomme *clefs*, sont les élémens étroitement nécessaires pour lire plus de 80 mille caractères composés, ou, pour mieux dire, compliqués, qui forment le corps entier de cette Langue écrite (1).

Les 214 *clefs* ont chacune un son fixe, une signification déterminée, & chaque son est, ou paraît monosyllabique. On ne connaît aucune Langue dans laquelle on ait attaché la même signification au son qui indique la signification des *clefs* Chinoises.

Ce qu'aucune Langue ne fournit pour s'assimiler en quelque chose à celle des Chinois, se trouve dans le Celtique. Le même son conserve le même sens dans l'une & dans l'autre Langue, du moins dans une grande partie des *clefs* fondamentales de toute la Langue, soit parlée, soit écrite. On dit *une grande partie*, parce qu'on regarde comme un devoir d'avouer qu'il y a plusieurs de ces *clefs* pour lesquelles on n'a point trouvé de sons, & de significations identiques. Cette lacune a certainement une ou plusieurs causes. Le moment de les indiquer n'est pas arrivé. On réserve cette discussion, qui mènerait trop loin, pour l'Ouvrage qu'on se propose de donner au Public. On espère que les conséquences résultant des exemples qu'on donne, N° 4, n'en paraîtront pas moins concluantes.

A l'égard du *Hanscrit*, c'est une Langue qui n'est plus parlée depuis des siècles; car ce n'est point la parler, que de s'exprimer, comme le font quelques Peuples de l'Inde, dans des dialectes si corrompus qu'ils sont

(1) Voy. Tom. 2, des Planches de l'Encycl. l'explication de la Planche XXV des *Caractères & Alphabets*.

dégénérés

PROSPECTUS.

9

dégénérés en jargons. Le Hanscrit dont il s'agit ici, est l'ancienne & très-ancienne Langue des *Brames*. Ce que nous avons de plus ample sur ce sujet, est rassemblé dans la Préface du *Code des Loix des Gentoux*, Ouvrage précieux que l'Europe doit au zèle & à l'application de MM. Hastings & Halhed. Ce dernier déclare dans cette Préface que les *Professeurs* des Loix rassemblées dans ce Code, parlent encore la Langue originale; que cette Langue est absolument ignorée du Peuple; que les *Brames les plus habiles* ont tiré chaque sentence des différens originaux écrits en *Samskret*; que c'est la première fois qu'on est venu à bout de persuader aux *Brames* de révéler leurs secrets; que leurs préjugés accordent aux *Bédas* du *Shaster*, la même confiance que nous accordons à la Bible; & qu'il n'a pu acquérir que des lumières imparfaites sur le *Samskret*.

« Les *Brames* compilateurs de ce Code, ajoute-t-il, ont unanimement repoussé les sollicitations que je leur faisais de m'instruire dans ce dialecte; » & M. Hastings, Gouverneur des Etablissmens de l'Inde, a employé en vain pour cela, ses prières & son autorité. Mais après que la Traduction Anglaise a été achevée, j'ai eu le bonheur de me lier avec un *Brame* plus généreux & plus raisonnable, & qui, à un caractère fort ouvert, joignait des connaissances étendues, acquises par l'étude & le travail. Je me suis empressé de profiter des secours d'un si habile Maître, & je me propose de me livrer avec ardeur à l'étude d'une Langue si curieuse & si ignorée.

C'est avec les mots de cette Langue si ancienne, & conservée avec une jalousie superstitieuse par d'innombrables générations d'hommes savans, qu'il était décisif sans doute, de confronter les sons & la signification des monosyllabes Celtiques. Nous n'aurions sur une comparaison si instructive que des espérances bien éloignées, & peut-être que d'inutiles desirs, sans le zèle de M. Halhed. Impatient de faire jouir l'Europe du fruit de ses premières études, & des secours qu'il a obtenus du *Brame* avec lequel il s'est lié, il a réuni dans sa Préface non-seulement un alphabet *Hanscrit*, mais plusieurs stances écrites d'abord dans les caractères de cette Langue, suivies des sons de chaque mot de ces stances en caractères italiques, & d'une Traduction Anglaise de ces Poésies détachées. Enfin il nous a donné un morceau de prose assez étendu, qui a pour titre: *Commentaire sur le premier Chapitre du REIG BEDA*. Il avertit que ce Commentaire a été fait

B

dans les tems les plus anciens, par *Bifesh Mahamoonie*, Ecrivain célèbre, qui vivait, dit-on, au premier âge du monde.

On a retrouvé dans le Celtique les sons de ces vers & de cette prose, & les sons Celtiques ont le même sens que ceux de la Langue *Hanscrit*. Il ne s'agit point ici, comme on l'a déjà dit à l'égard des Langues Orientales, de quelques mots détachés, de mots choisis à dessein, rapprochés avec adresse, pour en conclure qu'ils dérivent les uns des autres. Ce sont des pièces entières, rassemblées au hasard par un Etranger qui n'avoit nullement en vue la comparaison du *Hanscrit* avec toute autre Langue; par un Etranger que la distance des lieux, la répugnance religieuse des Brames pour toute communication avec les autres Peuples, & plus encore le mystère qu'ils font de la Langue & des dogmes de leurs livres sacrés, a presque nécessairement éloigné de toute idée que le *Hanscrit* eût le moindre rapport avec aucune des Langues connues en Europe. C'est de cette coupelle que sont sorties presque sans altération & sans dissemblance dans les sons & dans la signification, deux Langues qui paraissent n'en former qu'une seule. Tel est l'effet singulier qu'a produit le rapprochement du *Hanscrit* & du Celtique (1).

Si l'on passe du milieu de l'Asie dans le Continent & dans les îles du Nouveau Monde, dans celles mêmes dont la découverte a été faite de nos jours, on trouvera les mêmes rapports, & ce ne sera pas, sans doute, sans un nouvel étonnement. En effet, comment expliquer la conformité de langage entre l'Asie & l'Europe d'un côté, entre l'Europe & l'Amérique de l'autre, si l'on considère que dans l'antiquité, non-seulement l'existence, mais la possibilité de l'existence des Antipodes était contestée? Ne devient-il pas d'une évidence frappante qu'il a existé une Langue commune à tous les hommes; & qu'elle s'est transmise de Peuple en Peuple, puisque la ressemblance & souvent l'identité des sons & des significations la fait retrouver par-tout? C'est un arbre vigoureux & fécond, dont les racines ont pénétré toutes les parties du globe; ses rameaux innombrables ont conservé une ressemblance marquée avec le tronc d'où ils se sont élancés; cette ressemblance augmente à mesure que ces rameaux sont plus rapprochés de leur tronc; & les dissemblances qui obscurcissent les traces de cette filiation, ne

(1) Voy. les Notes, N° 5.

sont que l'empreinte des mains qui ont travaillé avec plus ou moins de persévérance à plier, à tordre ces rameaux pour les assujettir à des formes contraires à leur nature.

Une Nation qui s'est subdivisée par des espèces de Colonies dans plusieurs Contrées du Continent de l'Amérique, a étendu ses émigrations dans les Antilles. Les hommes de ces différentes peuplades ont conservé le nom de *Caraïbes*. Une tradition qui remonte nécessairement au tems d'une première invasion des Antilles par les habitans du Continent, a perpétué le souvenir du massacre général de ceux qui habitaient alors ces îles. Les Caraïbes de Terre-Ferme ne respectèrent que les femmes. Cette tradition conservée par les Insulaires tire de nouvelles forces d'une circonstance très-singulière, & peut-être unique. En effet, les femmes, depuis cette époque, ont conservé l'ancienne Langue du Pays, en l'enseignant de génération en génération à leurs filles. Les pères & leurs fils, les mères & leurs filles entendent les deux Langues, mais ne parlent jamais que celle que s'est approprié chaque sexe (1). Celle des hommes est le *Galibi* que parlent les Caraïbes du Continent. Celle des femmes s'en éloigne dans beaucoup de mots; mais une singularité remarquable vient ici confirmer une vérité très-importante; c'est que malgré les flexions que le tems & l'habitude ont introduites dans les deux langages, le sceau inéfaçable des monosyllabes Celtiques, est resté imprimé & dans les mots & dans les additions qu'ils ont reçues. Les hommes & les femmes Caraïbes des Antilles croient conserver la distinction de leur sexe & de leur origine nationale par deux Langues différentes: ils ne parlent en effet, les uns que la Langue primitive défigurée; les autres, qu'un jargon qui, par ses altérations mêmes, remonte à cette même Langue.

Les détails inévitables pour développer les conséquences d'une singularité de cette espèce, ne pourraient être lus qu'avec dégoût dans un écrit tel que celui-ci. On a senti la nécessité de les renvoyer à l'Ouvrage qu'on annonce. Comptant sur l'équité des Lecteurs, on s'est borné à mettre sous leurs yeux quelques exemples du *Galibi*, Langue des *Caraïbes* des Antilles (2).

(1) Voy. l'Hist. Nat. & Morale des îles Antilles de l'Amérique. Rotterdam, Arnould Liers, 1658, in-4°, pag. 350, 394.

(2) Voy. les Notes, N° 6.

Ce n'est plus dans le Continent, ou dans les îles peu éloignées des Côtes de l'Amérique, que nous allons observer la conformité d'une Langue différente de toutes celles de l'Europe & de l'Asie, avec la Langue Celtique. C'est au milieu de la Mer pacifique, que cette Langue étrangère est parlée; c'est dans une petite île inconnue jusqu'en 1767 & 1768 à tous les Navigateurs, à tous les Géographes, en un mot dans l'île de *Taïti*. Le hasard y conduisit M. de Bougainville au commencement de 1768. Le même hasard y avait conduit un vaisseau Anglais environ huit mois avant, c'est ce qu'il apprit d'un des Insulaires qui le suivit en Europe (1).

« L'île à laquelle on avait d'abord donné le nom de *nouvelle Cythère*, reçoit de ses habitans le nom de *Taïti*... Leur seule passion est l'amour; le grand nombre des femmes est le seul luxe des riches... Une douce oisiveté est le partage des femmes, & le soin de plaire leur plus sérieuse occupation... Elles doivent à leurs maris une soumission entière; elles laveraient dans leur sang une infidélité commise sans l'aveu de l'époux. Son consentement, il est vrai, n'est pas difficile à obtenir... Le mari est ordinairement le premier à presser sa femme de se livrer. Une fille n'éprouve à cet égard aucune gêne; tout l'invite à suivre le penchant de son cœur ou la loi de ses sens, & les applaudissemens publics honorent sa défaite... L'air qu'on respire, les chants, la danse... Tout rappelle à chaque instant les douceurs de l'amour; tout crie de s'y livrer ».

On conçoit aisément que les habitans de cette île voluptueuse, ne peuvent avoir qu'une prononciation douce jusqu'à la mollesse. Les organes de la parole engourdis par l'inaction, ont nécessairement écarté de génération en génération les articulations décidées. La civilisation suffit par-tout pour en opérer l'affaiblissement; aussi M. de Bougainville ajoute-t-il: « La Langue de *Taïti* est douce, harmonieuse, & facile à prononcer. Les

(1) Voy. le *Voyage autour du monde* en 1766, 1767, 1768 & 1769, in-4°. Paris, 1771, pag. 232.

M. Forster dit qu'il est probable que *Quiros*, qui appareilla de Lima au Pérou, la découvrit le premier en 1605. Il aperçut le 10 Février 1606, une île à laquelle il donna le nom de *Sagittaria*. Il paroît, ajoute M. Forster, que c'est O-*Taïti*. Il est probable, il paroît; ces expressions n'établissent qu'une conjecture: ce qu'il dit ensuite est positif. Wallis reconnut cette île le 18 Juin 1767. M. de Bougainville y arriva le 2 Avril 1768. Cook y alla pour la première fois en Avril 1769, & pour la seconde en 1773.

» mots n'en sont presque composés que de voyelles sans aspiration; on n'y » rencontre point de syllabes muettes, sourdes ou nasales, ni cette quan- » tité de consonnes & d'articulations qui rendent certaines Langues si » difficiles. Aussi notre *Taïtien* ne pouvait-il parvenir à prononcer le » Français (1) ».

M. Forster n'a pas été moins frappé du caractère, peut-être exclusif, du langage de *Taïti*. « *Aucune Langue*, dit-il, ne me paraît plus aisée à ap- » prendre que celle-ci. Toutes les consonnes aigres & sifflantes en sont » bannies, & presque tous les mots finissent par une voyelle. Il faut seu- » lement une oreille délicate pour distinguer les modifications nombreuses » de leurs voyelles, qui donnent une grande délicatesse à l'expression (2) ».

C'est d'après ces faits & ces observations qu'on doit évaluer la comparaison des mots du vocabulaire de l'île *Taïti*, imprimé à la fin du voyage de M. de Bougainville, & des monosyllabes Celtiques qui y correspondent par le son & la signification. Cette correspondance n'est pas également frappante dans tous les mots: on ne pouvait que s'y attendre. Ce qui doit étonner, c'est que la ressemblance soit si satisfaisante dans un grand nombre de sons, & parfaite dans quelques autres. En effet, que de causes de dissemblance entre les sons primitif du Celtique, & ceux d'un langage énervé d'un côté par les mœurs du pays, & de l'autre par l'habitude de n'exercer jamais les organes de la parole qu'à la prononciation effeminée des voyelles. Nous voyons parmi nous des femmes, des hommes mêmes, & sur-tout des enfans, prononcer *ze voudrais asséter tête soze de zoli*, au lieu de *je voudrais acheter quelque chose de joli*. Reconnaitrions-nous notre propre langue dans un Vocabulaire écrit, ou prononcé en entier avec de tels déguisemens? Cet exemple servira d'échelle pour mesurer le degré d'espérance qu'on devait avoir de retrouver le Celtique dans la Langue de *Taïti*, & le degré de confiance que doit inspirer une si grande difficulté vaincue (3).

(1) Voy. sur tous ces détails le *Voyage autour du monde*, pag. 219, 220, 231.

Ce *Taïtien* se nommait *Atourou*. Il n'a jamais pu prononcer le nom de *Bougainville* autrement que *Poutaveri*.

(2) Voy. le *Voyage dans l'hémisphère austral* du Capitaine Cook, Tom. II, pag. 11, de l'édition in-8°. Paris, 1778.

(3) Voy. ci-après, N° 7, le rapprochement du *Taïtien* & du Celtique.

PROSPECTUS.

14

On nous demandera, sans doute, où existe dans son intégrité cette Langue Celtique dont les mots ont passé & se retrouvent, non pas dans quelques mots de divers idiomes, mais dans presque tous les mots fondamentaux des Langues qui ont été, ou qui sont encore parlées dans les quatre parties du monde.

Cette Langue existe à l'extrémité de l'ancienne *Armorique*, Province Française qui porte parmi nous le nom de *Bretagne*, & que d'autres peuples d'Europe nomment la *Petite-Bretagne*. Peut-être des gens frivoles croiront-ils trouver un aliment à leur légèreté, en décidant sans examen que cette Langue est sûrement ce jargon *barbare* qu'on nomme le *Bas-Breton*. Il est aisé de les ramener à des idées plus justes.

La Langue *Gauloise* est la même que la Celtique. Cette Langue venue de proche en proche du fond de l'Asie, s'est conservée dans la Gaule que nous habitons. Si l'ascendant des peuples conquérans l'a sensiblement défigurée dans les Provinces du midi de la France, elle s'est maintenue sans mélange dans la péninsule nommée *Armorique*. L'éloignement des Provinces méditerranéennes ont rendu ses communications, avec le reste du continent de l'Europe, plus difficiles, plus rares & plus tardives. Aussi est-ce à l'extrémité de cette péninsule, que la barrière formée par l'océan, & les mœurs simples d'un peuple austère, ont à la fois arrêté & fixé cette Langue. Par-tout ailleurs elle a subi les variations & les vicissitudes des événemens qui ont changé l'état primitif de la surface du globe.

Les habitans de l'*Armorique* entière ont parlé pendant des siècles cette Langue *Celtique* ou *Gauloise*. Ce n'est que par degrés qu'elle a été, pour ainsi dire, confinée dans quatre Diocèses de cette Province, tous quatre avancés dans la péninsule, tous quatre situés sur les bords de la mer. La Langue originaire s'est entièrement perdue dans le reste de la Province; & dans les Diocèses où elle s'est conservée, elle a reçu des altérations plus ou moins marquées en proportion de la fréquence, ou de la rareté des relations des habitans de ces Diocèses, avec les Bretons les plus voisins des Provinces du Royaume. Les altérations les plus fortes se sont faites dans l'Evêché de Vannes; elles sont moindres dans celui de Cornouailles; ou de Quimper; elles sont moindres encore dans l'Evêché de Léon; enfin elles sont imperceptibles dans l'Evêché de Tréguier. Cependant il est remarquable, que l'ancienne Langue s'est encore plus garantie de la contagion

PROSPECTUS.

15

dans une partie de ce même Diocèse, c'est-à-dire, à *PONTREUX* & dans le petit Territoire qui environne cette ville. C'est là qu'avec une oreille sensible, avec un goût dominant pour la décomposition des mots Celtiques, & pour la comparaison de ses monosyllabes avec les mots des autres Langues, on est parvenu à s'assurer par la ressemblance des sons & de leur signification, que tous les Peuples de la terre ont originairement parlé la même Langue, & qu'ils la parlent encore, puisque tous les idiomes posent sur les mêmes fondemens. Ils s'entendraient sans interprète, & le nom d'interprète ne serait même pas connu, si dans une longue suite de siècles ils n'avaient pas altéré, modifié, défiguré, ou perfectionné, si l'on veut, la Langue première qui les réunirait tous.

Cette Langue *Celtique* ou *Gauloise* (car on ne peut trop répéter que c'est la même Langue) est aisée à reconnoître dans une multitude de passages des anciens qui en indiquent la véritable origine. Ces restes précieux ont mis sur la voie plusieurs Savans du dernier siècle & de celui-ci, & leur ont fait saisir un air de famille entre un assez grand nombre de mots de différentes Langues. Il n'est donc pas étonnant qu'un examen détaillé du Celtique en lui-même, dans le seul lieu du monde où il se soit conservé, où il est habituellement & généralement parlé, ait prodigieusement étendu ces premiers rayons de lumière. Le succès a passé nos espérances. C'est la Langue même qui a conduit à démêler que celles des quatre parties du monde emploient, à de très-légères différences près, les mêmes sons, & que tant de peuples placés à de si grandes distances, y attachent les mêmes significations.

Mais, dira-t-on peut-être, si l'on n'a besoin pour traduire les Langues que d'apprendre la signification des monosyllabes Celtiques, Gaulois ou Bretons, il ne manque rien, ni à la France, ni à l'Europe, pour parvenir à l'intelligence de toutes les Langues. Nous avons depuis long-tems pour le Celtique, ou le Breton, & des Grammaires & des Dictionnaires.

Il est vrai que plusieurs Savans d'une érudition distinguée, ont regardé comme une des principales clefs des Langues qu'on parle dans l'Europe, l'idiôme Celtique qui s'est conservé dans une Province de France, & dans une Province d'Angleterre; qu'ils l'ont employée, & toujours avec fruit, pour faire remarquer de très-grands rapports entre les différentes Langues. S'ils avaient eu quelques secours que tout le zèle, toute la sagacité ima-

P R O S P E C T U S.

ginables ne peuvent suppléer, il est plus que vraisemblable qu'ils fussent parvenus à prouver, non-seulement que beaucoup de mots, mais que presque tous les mots des Langues existantes dérivent du Celtique; que les plus anciennes viennent de la même source; que par conséquent le Celtique est pour nous, & sera pour les générations qui nous suivront, la Langue à laquelle tous les idiômes doivent être comparés. Mais ils ont été privés d'un avantage que rien ne peut remplacer; c'est celui d'être nés, nous ne dirons point dans une des deux Provinces de France & d'Angleterre où le Celtique est la Langue usuelle, mais dans un lieu où elle se soit maintenue sans altération, ou du moins avec des altérations si rares, si faibles, qu'elles soient à peine sensibles.

C'est là que l'habitude de l'enfance apprend à distinguer rapidement & sans effort, des différences essentielles entre la Langue originaire & les dialectes qui en sont sortis. Ces différences plus ou moins marquées, soit dans le pays de Galles, soit dans les Diocèses de la Province de Bretagne où le Celtique est parlé, consistent, non-seulement dans des substitutions de sons qui se diversifient d'un lieu à un autre; dans des mots composés plus ou moins nombreux; dans la transposition des monosyllabes qui forment ces mots composés; mais encore dans des terminaisons locales, dans des syllabes étrangères & surabondantes. Ce jugement rapide de l'oreille, confirmé par l'examen des causes de ces diversités, pouvait seul conduire à l'observation fondamentale que le Celtique, tout monosyllabique dans son origine, a de plus un caractère marqué d'antériorité. Ce caractère consiste à tirer de son propre fonds toutes les syllabes qui entrent dans ses mots composés, & de n'avoir rien admis au commencement, au milieu, ou à la fin des mots qui n'appartienne à cette Langue. Cette observation embrasse les quatre dialectes du Celtique Armoricaïn. Ils ne sont pas tous également purs; mais ils concourent tous à compléter la ressemblance de son avec les Langues étrangères. C'est à l'égard du Celtique ce que le Chaldéen, le Phénicien, le Syriaque & l'Arabe, sont pour l'Hébreu; & ce que sont pour le Grec l'Attique, l'Ionique, l'Eolique, le Dorique, & la Langue commune.

L'avantage qu'a la Langue Celtique de trouver & de prendre chez elle tous les matériaux nécessaires pour rassembler dans un seul mot, ce que présente de principal & d'accessoire, une idée complexe, est un signe d'originalité

d'originalité qui n'a rien d'équivoque. C'est peut-être ce qui ne se trouve dans aucune autre Langue, & ce qui ne se trouve dans aucuns des dialectes du Celtique même, que jusqu'ici les Savans ont regardés comme le Celtique le moins altéré. Il est vrai que les Français de l'extrémité de la Bretagne, & les Anglais qui habitent le pays de Galles, s'entendent sans interprète. Mais ils ne s'entendent qu'en s'écoutant avec beaucoup d'attention. L'effort est léger, mais c'est un effort, parce que les mots ne sont pas identiquement les mêmes. Voilà ce qui manifeste des dialectes, quelque peu éloignés qu'ils soient de leur origine.

La Langue première d'où ils sont tirés, existe, comme on l'a dit, plus pure que par-tout ailleurs à PONTREUX, petite ville située sur les bords de la mer, & dans son territoire que renferment deux rivières. Elle est altérée, & plus ou moins défigurée dans le reste du Diocèse de Tréguier, dans ceux de Léon, de Quimper, de Vannes, & enfin dans le pays de Galles. Comment ces altérations auraient-elles pu frapper & éclairer des Savans nés & élevés, ou dans des Provinces méditerranées, ou dans les Villes de Bretagne dont le langage a éprouvé divers changemens? Cette seule circonstance les mettrait hors d'état de distinguer dans les mots composés, les syllabes purement radicales, & les conduisait naturellement à confondre avec la Langue considérée en elle-même, ce qui n'appartient qu'au mélange & aux déguisemens qui s'y sont introduits.

La démonstration de cette vérité ne laissera aucun doute à ceux qui aiment ce genre d'étude, lorsqu'ils auront sous les yeux le travail que nous nous proposons de livrer au Public. Mais nous croyons devoir leur présenter d'avance un aperçu de l'insuffisance, pour ne rien dire de plus, des Ouvrages qui ont été publiés sur cette matière (1).

Après d'inutiles tentatives pour rectifier par des observations détachées ce qu'on avait remarqué de plus défectueux dans les Grammaires & les Dictionnaires, on a senti la nécessité de poser les premiers fondemens d'un nouvel édifice, & d'en construire toutes les parties. On a senti que pour former un ensemble solide, il fallait décomposer toute la Langue Celtique, ne tirer que de cette Langue les racines de ses mots composés; n'emprunter le secours d'aucune autre Langue; appliquer le son & la signi-

(1) Voyez les Notes, N° 8.

fication de ces racines Celtiques aux mots des Langues anciennes, ou modernes, sans en excepter celles que parlent les nations sauvages le plus récemment connues. Ce dessein entraînait la nécessité d'apprendre les Langues Orientales, & celles de l'Europe les moins modernes, travail qui ferait devenu immense, si l'habitude & l'examen du Celtique n'eussent pas levé la majeure partie des difficultés qui arrêtaient ceux qui étudient les Langues une à une. Elles disparaissent quand on a sous les yeux un modèle qui convient à toutes, parce qu'il en est le Prototype.

Pour se bien affermir dans ce plan, on a passé de l'étude & de la décomposition du Celtique, à l'étude de l'Hébreu & des Langues qui en sont sorties. On a été se mesurer avec les Rabins d'Amsterdam, avec ceux de Londres, & l'on a rapporté des longues & fréquentes conférences auxquelles ils se sont prêtés avec affection, la certitude qu'on était dans la vraie route. A ces études & à ces discussions ont succédé l'application des monosyllabes Celtiques aux mots d'une multitude de Langues existantes dans les diverses parties du globe. Toutes ces épreuves ont confirmé l'opinion de l'antériorité du Celtique, puisque ses monosyllabes les traduisent toutes, & qu'aucune ne peut fournir la traduction du Celtique. Cet avantage qu'elle ne partage avec aucune, devient une preuve frappante de sa priorité.

C'est après trente années de travail & de comparaisons, qu'on se propose de faire jouir le Public du fruit de tant de soins, de tant d'application. Les exemples qui sont imprimés à la suite de ce Mémoire, quoique peu nombreux, suffiront, du moins on l'espère, pour donner une idée de l'Ouvrage dont ils ne sont qu'un extrait aussi abrégé qu'il a été possible. La méthode qu'on indique, & qu'on a suivie avec succès, a pour but de faire entendre diverses Langues mortes ou vivantes, en moins de tems qu'on n'en sacrifie aujourd'hui à l'étude d'une seule. Pour mettre les Nations à portée d'accorder ou de refuser leur suffrage à l'exécution d'un plan si nouveau, on va leur exposer sommairement ce qui constitue cet Ouvrage.

Il est composé de quatre parties. On les a placées dans l'ordre qui a paru le plus propre à faire ressortir les unes par les autres des vérités importantes qui n'ont été qu'à peine entrevues. Ces vérités sont, que la Langue Celtique remonte à la plus haute antiquité; qu'en s'étendant elle a successivement embrassé toutes les parties de la terre; qu'elle est encore *existante & parlée* dans sa pureté; qu'on peut l'apprendre en très-peu de tems; que, malgré

les altérations qu'elle a subies en se disséminant, il est aisé de la reconnaître dans toutes les Langues *mortes & vivantes*, par la ressemblance de son & de signification des mots.

La première Partie est une Introduction, ou exposition tirée des monumens historiques qui ont échappé aux ravages du tems & aux dévastations des Barbares. A ces monumens de l'Histoire se joignent ceux de la Nature, comme les noms anciens & modernes des montagnes, des fleuves, des rivières, des contrées qu'on distingue encore aujourd'hui par la singularité de leur position, ou de leurs productions (1).

Ces deux points d'appui affermissent dans toutes ses parties la chaîne non interrompue d'une même Langue, parlée depuis le berceau des anciens Celtes jusqu'à nos jours. L'Histoire d'un côté; les Monumens de la nature de l'autre; la conformité de son & de signification entre l'ancienne Langue, celle des peuples intermédiaires, & celle qui existe dans l'Armorique, se réunissent avec un accord surprenant pour tracer les routes successives qu'ont suivi les Celtes dans l'Asie, l'Amérique, l'Afrique & l'Europe. Leurs migrations, leurs Colonies sont autant de stations, ou de pierres milliaires qui empêchent de s'égarer. Ce sont en même tems des colonnes qui soutiennent cet immense édifice. Enfin la conservation d'une même Langue entre tant de peuples placés à de si grandes distances, & séparés par une si longue suite de siècles, met à découvert le ciment indestructible qui lie tant de parties homogènes.

De ces détails, de ces preuves naît la filiation des idiômes inombrables sortis du Celtique. On verra qu'ils sont tous composés de monosyllabes élémentaires fournis par cette Langue primordiale; que ces monosyllabes sont tous significatifs; qu'ils ont tous conservé leur son & leur signification, malgré les tortures que leur ont fait subir l'action du tems & des climats;

(1) « Les noms de rivières étant ordinairement venus de la plus grande antiquité connue, marquent le mieux le vieux langage & les anciens habitans. C'est pourquoi ils mériteraient une recherche particulière. Et les Langues en général étant les plus anciens monumens des Peuples, avant l'Ecriture & les Arts, en marquent le mieux l'origine des cognations & migrations. C'est pourquoi les étymologies bien entendues seraient curieuses & de conséquence ». (*Nouv. Essais sur l'Entendement humain*): partie principale de l'ouvrage intitulé: *Œuvres Philosophiques de feu M. de Leibnitz*, tirées de la *Bibliothèque Royale d'Hanovre*, Amsterdam & Leipzig, Jean Schreuder, 1765, in-4°.

les variétés physiques des organes de la parole, l'austérité ou la mollesse des mœurs nationales, & plus encore peut-être le degré d'énergie ou d'ineptie des différentes Nations.

Cette Introduction sera terminée par les Cartes nécessaires pour suivre les peuples dans leurs migrations, & lier la série des monumens historiques & naturels qui constatent ces grands événemens.

La seconde Partie est la Grammaire complète de la Langue Celtique existante. On y a joint les exemples nécessaires pour faciliter l'intelligence de cette Langue. Et l'on fait voir par des rapprochemens décisifs que les Grammaires des autres Langues sont fondées en tout, ou en grande partie sur les mêmes principes, sur le même plan, & que les institutions mêmes qui s'en écartent, se rapportent pour le fonds à ce plan général, & manifestent leur type originaire.

La troisième Partie contient un Traité de la formation des mots en général. Il est suivi d'une méthode pour ramener à des monosyllabes élémentaires les mots composés des diverses Langues. Cette opération faite avec discernement peut seule assurer la véritable origine & la vraie signification des mots.

Enfin la quatrième & dernière Partie est à la fois un Vocabulaire de tous les radicaux, & un Dictionnaire de tous les mots Celtiques. Leur sens propre est rigoureusement traduit en Français, & autant qu'il a été possible, en grec & en latin. On y a joint les sens analogues, ou indirects, soit au propre, soit au figuré, qu'ont pris ces mêmes radicaux, & ces mêmes mots chez les différens peuples. Et l'on n'a rien négligé pour que ce Vocabulaire & ce Dictionnaire donnent toutes sortes de facilités pour la comparaison & l'intelligence des Langues.

Après s'être soutenu sans distraction & avec tant de persévérance dans la carrière attrayante mais périlleuse des recherches & des rapprochemens en fait de Langues, d'Histoire & de Géographie, la satisfaction de répandre les fruits de tant de soins deviendrait un dédommagement complet. Mais le père de *vingt-deux enfans*, assez heureux pour en avoir conservé douze, n'est que rarement en état d'ajouter de nouveaux sacrifices à ceux qu'il a osé se permettre. La Grammaire Celtique, le Vocabulaire des monosyllabes de cette Langue, l'enchaînement de textes originaux accolés aux mots

Celtiques qui ont la même signification sont achevés. Les matériaux des autres Parties sont rassemblés, mis en ordre, & ne demandent qu'une légère révision pour être livrés à l'Imprimeur. L'Auteur se sent une répugnance invincible à se séparer par un traité pécuniaire d'un Ouvrage dont chaque ligne, chaque mot, exigent sa vigilance & son attention; d'un autre côté, des facultés bornées, que la seule modération fait regarder comme suffisantes; une famille nombreuse; l'augmentation de frais qu'entraînera la correction sévère de l'impression; pour que l'unité & la diversité de tant de Langues se manifestent par leur accord perpétuel, ne lui permettent point de former cette entreprise sans le secours d'une Souscription. Si l'utilité du travail intéresse assez de personnes pour mettre en état de faire face à des frais au-dessus des forces actuelles, on ne perdra pas un instant pour que les Souscripteurs soient servis avec toute la célérité que permettra la correction la plus scrupuleuse des épreuves. On le consacra sans réserve à cet acte de justice & de reconnaissance.

Comme c'est aux Souscripteurs que le Public devra cet Ouvrage, il est dans l'ordre que l'Edition soit exécutée d'une manière qui les satisfasse tous. C'est d'après cette considération, qu'on leur propose de tirer les Exemplaires sur deux qualités de papier, & par conséquent à différens prix.

L'Ouvrage entier sera composé de deux Volumes *in-quarto*, chacun de 600 pages au moins. Ils seront imprimés par le même Imprimeur, & avec les mêmes caractères que ces Observations, excepté le Dictionnaire qui sera sur deux colonnes.

Les deux Volumes coûteront en feuilles & en papier, de même espèce que celui de ce Prospectus, mais d'une qualité supérieure, 24 liv.

S'il se trouve seulement vingt Amateurs qui veuillent avoir leurs Exemplaires en *papier-vélin*, leurs intentions seront remplies, & alors les deux Volumes coûteront 48 liv.

Les différentes espèces de papier seront prises dans la Manufacture Royale de Courtalin, si connue par l'exactitude & l'intelligence de M. Réveillon, qui en dirige la fabrication & le commerce. Il mettra de l'*amour-propre* (c'est l'expression dont il s'est servi) à concourir à la satisfaction des Souscripteurs, en ne livrant que des papiers de choix dans chaque qualité.

Les ordres de MM. les Souscripteurs sur l'espèce de papier qu'ils jugeront à propos de préférer, détermineront le nombre d'Exemplaires qui seront tirés dans les différentes espèces.

Si les devoirs que la Nature impose à l'Auteur, comme mari & comme père, pouvoient se concilier avec l'avance de la totalité des frais d'impression & de gravure, il se borneroit à proposer de simples soumissions de prendre l'Ouvrage, & de le payer après les livraisons. Mais tout ce qu'il peut se permettre, c'est de contribuer à une partie de ces avances. Il ose donc espérer qu'on lui pardonnera la proposition qu'il est forcé de faire, de payer en souscrivant la moitié du prix de la Souscription, & l'autre moitié en recevant le premier Volume.

L'impression sera commencée, & la Souscription sera fermée dès qu'on aura reçu de quoi couvrir les frais de la moitié d'un volume.

Le prix des Souscriptions sera compté à M. Barois l'aîné, au haut du Quai des Augustins, qui délivrera une promesse signée de lui, ou de rendre l'argent, ou de fournir un Exemplaire de l'Ouvrage.

Ceux qui n'auront pas souscrit, paieront chaque Exemplaire 30 liv.

Et en papier vélin 60 livres.



A V E R T I S S E M E N T

S U R L E S N O T E S.

ON a converti en Celtique quantité de vers & de morceaux de prose écrits dans des Langues anciennes & modernes. Comme il serait difficile de se faire une idée juste des rapports de son & de signification entre les radicaux d'une Langue presque inconnue & les mots de diverses Langues que la plupart des Lecteurs ne connoissent pas mieux, on a pensé qu'ils ne feraient pas fâchés de trouver dans les Notes suivantes quelques Extraits de traductions d'un genre si nouveau. Avant que de publier ces pièces de comparaison, on les a mises sous les yeux de Savans distingués. Ils en ont porté un jugement favorable, & ils ont jugé que ces Extraits étoient en nombre suffisant. Il serait donc inutile de les multiplier à la suite d'un écrit qui n'est proprement que l'Annonce ou le Prospectus de l'Ouvrage pour lequel des développemens plus étendus doivent être réservés. C'est dans cet Ouvrage qu'on trouvera le Vocabulaire complet des radicaux Celtiques, & toutes les instructions nécessaires pour en faire l'application aux mots de toute autre Langue.

Les personnes à qui les comparaisons de cette espèce ne seraient pas familières, auront besoin de se rappeler un fait très-essentiel, c'est qu'il n'y a point de Langue qui ne fournisse un grand nombre d'exemples de la substitution de lettres douces, à des lettres qui rendraient la prononciation plus pesante ou plus dure. Il résulte de ce fait, que très-souvent deux Peuples en conservant les mêmes mots Celtiques, les ont diversement altérés. Le *B* prend la place du *P*; le *D* du *T*; l'*U* & l'*I* consonnes (*V. J.*) du *G*; la lettre *F* de l'*U* consonne (*V*). Ces substitutions & beaucoup d'autres, sont fréquentes. Quelquefois la même lettre a des valeurs si différentes, que le son en est totalement dénaturé.

Dans notre mot *Gage*, la lettre *G* a deux valeurs distinctes. Dans la

première syllabe cette lettre a la force de *gue*, comme dans les deux dernières du mot *Synagogue*; & il n'a que la force de l'*I* consonne (*J*) dans la dernière syllabe, comme dans notre mot *usage*. Il faudrait évidemment, pour que la prononciation de notre lettre *G* fût régulière, articuler *gague* ou *jaje*. Un exemple, également tiré du Français rendra cette observation plus sensible, & en fera mieux sentir l'importance.

Nous écrivons *orange*, & notre prononciation est la même que si nous écrivions *oranje*. Ce mot qui n'est pour nous que le nom, ou la désignation d'un fruit, est composé de trois monosyllabes Celtiques *aour-en-ghé*. Ils signifient de l'*or dans les arbres*, ou de l'*or dans la haie*. La ressemblance de son est imparfaite si l'on prononce *oran-je*, & la ressemblance de signification, fondée sur l'image que rendent les trois mots Celtiques, devient plus difficile à saisir (1). Si nous n'avions pas dénaturé la prononciation du *G* nous dirions *orangue*, & alors l'identité de son & de sens avec *aourenghé* serait plus frappante, plus entière.

Pour compléter cet exemple, il ne fera peut-être pas inutile de dire un mot sur la syllabe diphtongue *aour*, qui signifie *or*, ou *de l'or*. Elle se retrouve dans le mot *aurora*. Quantité d'Etrangers, en parlant notre Langue, prononcent *aour-ore*, & il est vraisemblable que les Romains prononçaient *aour-ora*, le mot latin que nous prononçons *aurora*. Ce mot dans la Langue Latine, ^{comme} dans la nôtre, est composé de deux monosyllabes Celtiques *or-aour*. Le premier signifie *porte*, & le second, comme on vient de le dire, signifie *or* ou *de l'or* (2). Ces monosyllabes réunis présentent un tableau auquel les Poètes de tous les pays ont associé mille idées accessoires, aux-
quelles on a ajouté, au commencement du IV^e Liv. à la fin du VI, & vers la fin du XXIV,

L'Aurore cependant au visage VERMEIL

OUVROIT dans l'Orient le Palais du Soleil (3).

Dans le langage métaphorique des Poètes, la *porte* de ce Palais ne pouvait être qu'une porte de *vermeil*, une porte éclatante comme l'*or*. Les mots Celtiques *or aour* (porte d'*or*) transposés, mais conservés dans *aur-or-a* &

(1) « Là on trouvait un bois de ces arbres rouffus qui portent des pommes d'or » (Télém. Liv. I. Description de la Grotte de Calypso).

(2) Aurora dicitur ante solis ortum, ab eo quod ab igne solis aureo aër aurescit (Calep.).

(3) Chant VII, de la Henriade, vers la fin.

dans

dans *aur-or-e*, réveillent la même idée, peignent la même image (1). La syllabe *aour* s'est mieux conservée dans le mot *aur-ore* que dans le mot *or-ange*. Mais les sons *aur* & *or*, sont trop voisins pour ne pas les reconnaître à leur signification qui les suit par-tout. Ce n'est donc point par esprit de système, mais pour prévenir les méprises occasionnées par les variations de la prononciation & de l'orthographe, qu'on a cru devoir placer cet *Avertissement* avant les Notes.

- (1) « Demain, quand l'Aurore avec ses doigts de roses entr'ouvrira les portes dorées de l'Orient . . . »
 « Cependant l'Aurore vint ouvrir au Soleil les portes du Ciel, & nous annonça un beau jour. »
 « L'Aurore de ses doigts de roses ouvre les portes de l'Orient & enflamme tout l'horizon »
 (Télémaque, au commencement du IV^e Liv. à la fin du VI, & vers la fin du XXIV).



LANGUES ORIENTALES.

TOUT le monde connaît ce fameux passage de la Genèse : Dieu dit, que la lumière soit, & la lumière fut. Longin, le plus fameux & le plus savant critique de l'antiquité (1), frappé de la grandeur & de la majesté de ces paroles, les cite comme un exemple du sublime. « Le Législateur des Juifs, » dit-il, qui n'était pas un homme ordinaire, ayant fort bien conçu la puissance & la grandeur de Dieu, l'a exprimée dans toute sa dignité au commencement de ses Loix, par ces paroles : *DIEU DIT QUE LA LUMIERE SE FASSE, ET LA LUMIERE SE FIT* ».

Ce passage a été traduit dans toutes les Langues mortes, & dans presque toutes les Langues vivantes. Il est donc plus propre qu'aucun autre texte tiré des Auteurs modernes ou du moyen âge, à fournir des matériaux décisifs pour comparer les sons & la signification des mots. Si les élémens originaires du langage de l'homme se sont anéantis en s'étendant, en se modifiant chez les différens Peuples, il n'en doit rester aucune trace. Si, au contraire, l'expression de la même idée, la peinture de la même image reparaissent par-tout avec des sons empruntés d'une seule Langue, la conservation des élémens primitifs n'est plus douteuse. La conformité de sons & de signification manifeste l'origine commune. C'est un point de fait, & tout le monde peut en juger.

Le mot *lumière* exprime ici l'idée mere, l'objet principal. Le verbe *être* exprime la volonté du Créateur & le prompt effet dont elle fut suivie.

(1) Voy. dans les Œuvres de Boileau sa dixième réflexion critique sur quelques passages de Longin, contre le Clerc.

Les premiers Peuples ; en se transmettant le texte dont il s'agit, ont dû conserver à peu-près les sons primitifs : c'est ce qui est arrivé. A mesure que les sons originaires ont fait place à d'autres, on pourrait croire que les sons nouveaux & diversifiés ont été puisés dans différentes sources. C'est ce qui n'est point arrivé. Le Celtique avait fourni les premiers ; il a fourni tous les autres. La même idée, la même image ont conduit à prendre dans cette Langue des sons, dont la signification analogue annonce la *lumière*. La conformité est telle, que si l'on se proposait uniquement de traduire en Français la multitude de versions du Pentateuque, on pourrait appliquer la même traduction Française pour rendre le texte exprimé en tant de Langues. On n'aurait qu'à répéter pour chacune, Dieu dit, que la lumière soit, & la lumière fut.

Comme il s'agit de faire voir que les sons divers employés par les Traducteurs de différens Peuples, sont tous des sons Celtiques qui ont la même signification, on s'est astreint à la traduction littérale & sèche de chaque mot en particulier. Pour en faciliter la comparaison, on a substitué les lettres de notre alphabet à celles des Orientaux & des Grecs, & l'on a suivi la manière ^{de Longin} plus généralement adoptée par les Savans dans les Langues. Beaucoup de Lecteurs ne s'attendent pas, sans doute, à l'air barbare que donne à toute traduction l'asservissement rigoureux à l'emploi d'un seul mot Français, sous un seul mot de toute autre Langue. Mais si les personnes qui ne savent que le Français & le Latin veulent prendre la peine de traduire les mots d'un vers de Virgile ou d'une phrase de Cicéron, sans rien changer à l'ordre qu'ils ont entr'eux, & sans employer nos articles & nos particules, elles sentiront que l'habitude seule de tout rapporter à notre manière de nous énoncer, nous fait regarder comme barbares des tournures qui ne le sont point en elles-mêmes. Elles se convaincront par cette épreuve, que l'esprit supplée dans chaque Langue au nombre & à l'arrangement des mots. D'après cette observation on espère que les Lecteurs se prêteront avec moins de dégoût, peut-être même sans dégoût, à la bisarrerie apparente des expressions & de leur arrangement.

Dans le *Celtique*, ce que nous nommons *lumière*, a été considéré comme un objet éclatant qui s'ouvre un passage à travers la voûte céleste. Le mot *or* qui exprime cette idée, s'est conservé dans les Langues Orientales, & dans mille occasions signifie alternativement *lumière*, *ouverture*, *porte*. C'est aussi

le mot spécifiquement propre à rendre dans la Langue des Armoricaïns le texte de la Genèse, admiré par Longin (1).

Ve-hi	or	a	voé	or
Soit-elle	ouverture	&	fut	ouverture.
	ou lumière			ou lumière.

L'Hébreu s'écarte si peu des sons du Celtique, qu'on ne peut douter que ces deux Langues ne soient à peu-près de la même antiquité.

Iéhi	or	va	Iéhi	or
Sera	lumière	&	fut	lumière
	ou ouverture			ou ouverture.

On peut remarquer que le verbe *être* est mieux formé dans le Celtique que dans l'Hébreu. Dans cette dernière Langue, le même mot *Iéhi* indique d'abord le futur, & ensuite le parfait. C'est l'effet du mot *va* qui, placé au-devant du futur d'un verbe, change ce futur en parfait chez les Hébreux. Le Celtique distingue les tems sans addition; *vé* pour le présent, *voé* pour le parfait, qui est ici l'aoriste, & *vo* pour le futur.

Le Chaldéen a suivi la même marche, mais il a joint des lettres emphatiques aux mots Hébreux, sans rien ajouter aux sens des mots

Iéhi	nhORa,	va	havah	nhORa
Sera	lumière	&	fut	lumière.

Ha-VA-h n'est manifestement que le mot *voé* déguisé d'après le caractère propre à la Langue Chaldéenne, ou *voa* qui est l'imparfait.

Le Syriaque est aussi emphatique & plus chargé de lettres & de syllabes inutiles que le Chaldéen, dont il n'est proprement qu'un dialecte. Son caractère est de placer par tout la prononciation de la lettre *O*. On dit dans cette Langue *Aloho* au lieu de *Eloah*, qui signifie *Dieu* en Hébreu. On dit *rosko* au lieu de *rosk*, qui signifie *tête*, & *arho* au lieu de *aréha*, qui veut dire *terre*. En conséquence la version Syriaque porte;

NehVÉ	nOUHRO	va	vahVO	nOUHRO
Sera	lumière	&	fut	lumière.

(1) Dans notre Langue même, les mots *lumière* & *ouverture* se remplacent l'un par l'autre dans beaucoup d'occasions. La *lumière* d'un fusil, d'un canon, c'est-à-dire, l'*ouverture* par laquelle le feu que l'on met à l'amorce se communique à la charge d'une arme à feu.

On voit que le premier mot *nehvé* n'est que la transposition des syllabes du Celtique *véhi*, avec l'addition d'une *N* purement superflue; que *n-ouhr-o* n'est que le mot *or* travesti en *our*, & précédé & suivi des lettres inutiles; que *vah-vo*, n'est que le *voé* primitif, emphatiquement précédé de la syllabe *vah*, qui n'a aucune signification.

Malgré ces différences, on saisit au premier coup-d'œil que ces Langues ont une origine commune. Si les mots ne sont pas rigoureusement les mêmes pour le son, c'est parce qu'il ne s'agit pas d'une seule Langue, mais de quatre. Des sons parfaitement identiques appartiendraient évidemment à une seule & même Langue. Pour mieux faire sentir la filiation de ces Langues, on va rapprocher les sons du Celtique, de l'Hébreu, du Chaldéen, & du Syriaque.

CELTIQUE.	Véhi	or	a	voé	or
HÉBREU.	Iéhi	or	va	Iéhi	or
CHALDÉEN.	Iéhi	nhORa	va	haVAh	nhORa
SYRIAQUE.	Nehvé	nOUHRO	va	vahVO	nOUHRO.

En fixant les yeux sur ces quatre manières d'exprimer un même texte, on s'aperçoit que le son *véhi*, qui appartient au verbe *être* de la Langue Celtique, se retrouve dans le *I-éhi* de l'Hébreu & du Chaldéen, & dans le *n-éhvé* du Syriaque, qui n'est que la transposition des deux syllabes *vé-hi*: que le son *voé* qui appartient au même verbe *être*, se retrouve dans le *ha-vah* du Chaldéen, & dans le *vah-vo* du Syriaque: que le mot *or* du Celtique & de l'Hébreu, qui signifie *lumière*, *ouverture*, s'est conservé tout entier dans *nh-or-a* du Chaldéen, & faiblement déguisé dans le *n-ouhr-o* du Syriaque. Enfin on voit que le mot *a*, qui, à la vérité, n'est qu'une conjonction, est le même dans les quatre Langues, puisque l'addition du *V*, qui forme le mot *va*, n'est qu'une aspiration. Quelques Peuples Orientaux ont dit *va* pour *a*, comme les Romains disaient dans leur propre Langue, *hadria* & *adria*; *hadriaticus* & *adriaticus*. Il résulte donc de ces rapprochemens que les idées principales *Être* & *Lumière*, s'expriment dans quatre Langues de la plus haute antiquité, par des sons qui ont la même origine. La différence la plus sensible est que les mots Celtiques sont les plus simples, & qu'en passant d'un peuple à un autre, ils

ont été diversement altérés par des syllabes ajoutées au commencement ou à la fin des mots.

Les altérations sont quelquefois portées plus loin. Par exemple, les Arabes, en traduisant la Genèse, ont employé le verbe *naître* pour le verbe *être*. Au lieu de l'expression qui nous élève jusqu'à la pensée de la création, ils n'ont présenté que l'idée de naissance qui est plus à notre portée.

ARABE.	ilcon naïsse	il nour, la lumière,	facan & naquit	il nour. la lumière.
CELTIQUE.	hi gan elle naïsse	an or, la lumière,	foé gan fut née	an or. la lumière.

Les sons des deux Langues sont aussi semblables qu'on peut le désirer à l'égard du verbe *naître*; mais il paraît que le mot *lumière* est exprimé par des sons qui n'ont que de légers rapports entr'eux. Le mot *or* est certainement le radical de *nour*. Cependant il serait difficile d'en convaincre la plupart des Lecteurs, sans entrer dans quelques détails dont tout le monde n'est pas instruit.

On a déjà dit, en parlant de la version Syriaque, que dans le mot *n-ouhr-o*, la lettre *N* était superflue, & que l'addition de la lettre *O*, également inutile, n'était que caractéristique de ce dialecte. Nous répéterons au sujet du mot Arabe *n-our*, que l'on lit *nouron*, que l'*N* est aussi une lettre superflue, & nous ajouterons que la syllabe finale *on* ne s'écrit point, elle n'existe que dans la prononciation. Cette singularité s'explique aisément par un fait assez généralement connu. Ce fait est qu'il y a des mots Hébreux uniquement composés de consonnes, ce qui semble annoncer l'impossibilité de les prononcer. Cependant il est certain que le Peuple Hébreu les prononçait. Il en résulte qu'on interposait entre les consonnes des voyelles, ou plutôt des sons voyelles qui n'avaient ni caractères alphabétiques, ni signes graphiques, mais qu', dans la prononciation, s'articulaient avec les consonnes. Long-tems après, c'est-à-dire depuis la dispersion des Juifs, on sentit la nécessité de fixer ces sons par des signes, qu'en conséquence on nomma *points voyelles*. Il est évident qu'avant que ces *points* eussent été imaginés & adoptés, le son interposé se faisait entendre, quoiqu'il ne fût point écrit. Ce qui existait dans les premiers tems chez les Hébreux, existe actuellement chez les Arabes pour certains mots, & le mot *n-our* est

de ce nombre. On n'écrit point la finale *on*, & cependant *on* la prononce. Cette terminaison n'est pas absolument muette, mais elle est sourde; & quoiqu'elle se fasse sentir, il serait difficile & peut-être impossible de l'écrire, sans lui donner plus de force qu'elle n'en doit avoir.

On voit par-là que *n-OUR-on*, se réduit proprement à la syllabe *our*, dérivée de *or*, & que par conséquent les Arabes ont emprunté des Celtes le monosyllabe qui signifie *lumière*. La conformité de son & de signification dans les mots du Celtique & de l'Arabe est donc constante, comme nous avons vu qu'elle l'était en le comparant aux autres Langues Orientales.

Le *Persan*, dont les caractères alphabétiques & quantité de mots sont tirés de l'Arabe, a lié l'idée de lumière à celle de *rougeur*, & ce n'est plus dans l'Arabe, c'est dans le Celtique qu'il a cherché des sons propres à exprimer cette idée analogue. On en va juger par les mots qu'il a adoptés pour rendre le texte de Moïse.

PERSAN. Baschat Rouchnai, von boud rouchnai.
soit rougeur, & être rougeur.

CELTIQUE. Bezet Ruénai, vo bout ruénai.
soit rougeur, & sera être rougeur.

Les mots qu'on écrit *Baschat* & *Rouchnai*, se prononcent simplement avec une aspiration un peu gutturale. L'oreille n'entend que *Bashat*, & *Rouhnai*. Il faut donc, pour mesurer le degré de conformité de son & de signification entre les deux Langues, rapprocher les mots de l'une & de l'autre, & les débarrasser des traductions interlinéaires.

PERSAN. Bashat rouhnai, vou boud rouhnai.

CELTIQUE. Bezet ruénai, vo bout ruénai.

On voit, par tant d'exemples, comment il est arrivé que les mots d'une seule Langue ont fourni des sons & des expressions variés à toutes les autres, & pourquoi, malgré la diversité de formation de tant de mots étrangers entr'eux, ils réveillent aussi sûrement la même idée, peignent aussi exactement les mêmes images, que si les différens peuples employaient la même expression pour se faire entendre. Les Hébreux, les Chaldéens, les Syriens ont dit, en parlant de la création de la *lumière*, qu'elle *soit*; elle *fut*. Les Arabes ont dit, qu'elle *naïsse*; elle *naquit*. Les Persans ont

vu l'image de la lumière dans le brillant spectacle que présente le lever du Soleil, & ils ont dit *soit rougeur*, & être rougeur. L'Analogie a fait adopter tantôt l'un de ces équivalens, tantôt un autre. Ces équivalens ont tous un terme propre dans la Langue antérieure & commune à tous les hommes; la diversité d'adoption entraînait des différences dans les sons. Des objets invariables ont été indiqués par des sons variés, mais tous inséparables de leur signification propre dans la Langue mère. Les hommes en parlant n'ayant pour but que de se communiquer leurs pensées, ils se sont entendus, parce qu'ils se sont tous servi du même interprète.

Les Grecs, comme les Arabes, se sont servi en traduisant le texte Hébreux du verbe naître. La version des Septante porte,

GREC.	Genetheto soit née	phos lumière	kai &	egeneto fut née	phos. lumière.
CELTIQUE.	Ganet é née soit	feor l'ouverture	ag &	ganet aou née fut	feor. l'ouverture.

On croit que le Lecteur ne peut être arrêté que par deux mots, Kai & phos, formés de ag & de feor.

Le mot Kai n'est qu'un renversement ou qu'une transposition des lettres du mot ag. Ces transpositions sont connues, parce qu'elles sont fréquentes dans les Langues. Kai tient la place de aiK qui le rapproche infiniment plus de ag. D'ailleurs les lettres Grecques Kappa & Gamma (K & G) ont la même valeur, & ne sont proprement qu'une lettre. La première n'est qu'un gamma articulé plus fortement, & le gamma n'est qu'un Kappa doux. Avec cet éclaircissement fondé sur les notions de Grammaire les plus communes, la transposition des lettres donne aiK pour ag, & fait disparaître la différence entre Kai & ag. Si l'on considère de plus que ces mots répondent l'un & l'autre à la conjonction Latine & Française, on sentira mieux la force & la justesse de cette observation.

A l'égard du mot phos, qui paraît n'avoir qu'un faible rapport de son avec feor, il faut se rappeler que dans la Langue Grecque la différence des dialectes apporte de fréquens changemens dans la même syllabe. Cette remarque s'applique en particulier à la terminaison os qui se change en or; comme hippor pour hippos, comme houtor pour houtos. La terminaison as se change aussi quelquefois en or, comme hydas pour

hydor

hydor (1). La Langue Latine fournit aussi beaucoup d'exemples de cette substitution de la terminaison os, à la terminaison or; comme honos pour honor, flos pour flor, ros pour ror, arbos pour arbor, &c. Le génitif de tous ces mots en avertit les personnes les moins attentives, flos, fl-or-is; honos hon-or-is. On peut ajouter à ces exemples celui du mot os oris, qui signifie la bouche, dont l'origine évidente est or, mot Celtique qui signifie ouverture. A la longue la lettre r a totalement disparu au nominatif du mot os, mais elle s'est conservée dans tous les cas du même mot or-is, or-i, or-e, &c.

La conservation du son des radicaux Celtiques avec leur signification au propre, ou au figuré; ou prise dans des sens plus ou moins étendus; ou employés comme des équivalens qui avoisinent le sens direct; ne se manifeste pas seulement dans les Langues les plus anciennes. Le son & la signification des mots des Langues modernes déposent en faveur de ce fait, quelque étonnant qu'il paraisse.

LATIN.	Fiat	lux,	&	facta	est	lux.
	soit faite	lumière,	&	faite	fut	lumière.
CELTIQUE.	Feet (2)	luh,	a	feag	et	luh.
	soit	lumière,	&	faite	fut	lumière,
		ou ce qui luit,			ou ce qui luit.	

Enfin notre mot lumière qui ne dérive certainement ni des Langues Orientales, ni du Grec; qu'il est même impossible de dériver des mots Latins lux & lumen, parce qu'aucune des flexions de ces deux mots ne conduit à la terminaison remarquable ère; notre mot lumière, dis-je, n'est que le résultat d'une combinaison naturelle & usuelle du Celtique.

Que la lumière soit faite, & la lumière fut faite.
Ké al luhmeierai — Bezet feag-et, a al luhmeierai foé feet.
que la, qui à moi luire fait, soit faite; & la, qui à moi luire fait, fut faite.

(1) Voy. l'excellent Ouvrage de Jacques Zuinger.... *Græcarum Dialectorum Hypotyposis*.

(2) Feet, qui signifie Soit, est le même mot que Bezet qu'on a ci-devant employé dans cette signification. On dit dans l'Armorique Béet, Bezet, Veet, Vezet & Feet. C'est ce que produit la prononciation plus ou moins forte ou douce dans différens Diocèses de cette Province de France.

Voilà donc une Langue existante, parlée, usuelle, qui fournit des sons & une signification qui correspondent aux sons diversifiés qu'emploient, pour exprimer la même idée, les Langues anciennes, celles du moyen âge, & les Langues modernes. Quelle autre Langue soutiendrait cette épreuve? On n'en connaît aucune. Au reste qu'on ne nous en croie point sur notre parole. Que ceux qui se sont adonnés avec le plus de succès à l'étude & à la comparaison des Langues, fassent le même essai; qu'ils choisissent parmi les Langues mortes ou vivantes celle qu'ils croiront la plus féconde en radicaux, & la plus flexible à l'égard des sons; qu'ils appliquent à ce texte *que la lumière soit*, & *la lumière fut*, énoncé en Hébreu, en Chaldéen, en Syriaque, en Arabe, en Persan, en Grec, en Latin & en Français, alors on avouera avec candeur qu'on s'est exagéré l'avantage sur toutes les Langues connues, qu'on attribue au Celtique existant.

On a cru devoir suivre l'application du Celtique aux différentes versions d'un même passage de la Genèse, dans le dessein de faire sentir que de quelqu'expression, de quelque tournure que les différens peuples se soient servis, ils ont involontairement perpétué, quoiqu'en les altérant, les radicaux de cette Langue, c'est-à-dire, de la Langue fondamentale des hommes. La multiplicité des exemples en a, sans doute, rendu la lecture fatigante. Cependant on espère que les Lecteurs ne désapprouveront point qu'on mette sous leurs yeux deux autres passages qui ne sont pas moins connus que le premier. On leur épargnera le dégoût de suivre ces passages dans plusieurs Langues.

Lorsque Moïse demande le nom de l'Etre qui lui dicte sa mission (1), la réponse est exprimée en mots Hébreux que les Septante ont rendus par ceux-ci, *Ego eimi o-on*, qui signifient *je suis le étant*; la vulgate les a traduits *sum qui sum*; & nous les traduisons dans notre Langue, *je suis celui qui est*. Rapprochons maintenant le texte en Langue Hébraïque, des mots de la Langue que parlent les Armoricaux.

(1) *Ait Moyses ad Deum: Ecce ego vadam ad filios Israël, & dicam eis: Deus patrum vestrorum misit me ad vos. Si dixerint mihi: Quod est nomen ejus? quid dicam eis?*

HEBREU.	Ehieh	afcher	ehieh.
	<i>suis</i>	<i>qui</i>	<i>suis.</i>
CELTIQUE.	Ehé	aze-er	éhé.
	<i>est</i>	<i>celui qui</i>	<i>est.</i>

L'autre passage se trouve dans le livre de maximes intitulé *Ecclésiaste*. Nous traduisons ce passage par ces mots, *vanité des vanités, a dit l'Ecclésiaste, vanité des vanités, & tout est vanité* (1). Voici les sons & leur signification dans les deux Langues.

HEBREU. Havel havelim, amar coheleth, havel havelim, ha col havel.
vanité des vanités, a dit l'Ecclésiaste, vanité des vanités, & tout vanité.

CELTIQUE. Avel avelo emme-ar cou-a-led, avel avelo, ag ol avel.
vent des vents, a dit l'Ecclésiaste, vent des vents, & tout vent.

On a plusieurs observations à faire sur ces textes.

Havel signifie en Hébreu *vapeur qui se dissipe*, ou *soufle*; en Latin *halitus*. Les Septante ont traduit ce mot par celui-ci *mataiotas*, qui signifie en Français *futilité*. S. Jérôme rend *havel*, dans les Pseaumes par le Latin *aura*, c'est-à-dire, *soufle léger*. Le mot Celtique *avel*, comme *havel* en Hébreu, signifie *vent*, au propre; & dans l'une & l'autre Langue, employé dans le sens figuré, il signifie *vanité*; parce que le *soufle*, ou le *vent*, sont les symboles de la *vanité*. On peut donc indifféremment traduire les deux textes par le mot *vanité* ou par le mot *vent*.

On a conservé dans les traductions Françaises de l'Hébreu & du Celtique le mot grec *Ecclésiaste*, dont le sens propre est *Prédicateur*. Le mot Hébreu *Cohleth* a pour radicaux les mots de la même Langue *Kohal* & *Led* qui signifient *recueillir* & *mettre au jour*. Les monosyllabes Celtiques *Cou-a-led*, veulent dire au propre *recueillir* & *étendre*. Les trois mots *Ekklesiastes*, *Cohleth*, & *Coualed*, répondent donc en général au mot Latin *Concionator* (Prédicateur). Cependant il est sensible que le livre connu sous le nom d'Ecclésiaste, étant, comme on l'a dit, un recueil de *maximes*, les expressions Hébraïque & Celtique présentent une idée plus juste & plus développée en embrassant l'Auteur & l'Ouvrage, *celui qui recueille* & *qui répand*.

(1) *Ecclésiaste. chap. 1. v. 2. Vanitas vanitatum, dixit Ecclesiastes, vanitas vanitatum & omnia vanitas.*

N° II.

OBSERVATIONS
SUR LES TRADUCTIONS.

Si l'on n'avait pour juges, que des personnes accoutumées aux ellipses, aux redondances, aux constructions bizarres, en un mot aux idiotismes qui se diversifient dans toutes les Langues, cette note sur les difficultés inséparables des traductions aurait pu se réduire à quelques lignes. Eclairés par leur propre expérience, les gens de Lettres savent apprécier les embarras que font naître les articles, les particules, les mots qui s'énoncent ou qui se suppriment, les expressions figurées, ou métaphoriques, & surtout cette multitude de mots sous-entendus qui, sans ajouter à l'énergie, augmentent l'obscurité. On se contenterait donc de mettre sous les yeux des Savans des exemples de conformité entre les sons Celtiques, & les sons des différentes Langues, & de faire remarquer que dans les mots fondamentaux de chaque phrase, les mêmes sons rappellent à peu près la même idée, & ne la dénaturent jamais. Mais on desire que ceux-mêmes à qui ce genre de travail n'est pas familier, puissent connaître d'après leur propre examen, ce qu'elles ont droit de se promettre de la méthode de l'Auteur. Ce desir le met dans la nécessité d'entrer dans quelques détails.

Il a su que quelques personnes croyaient sérieusement qu'après avoir étudié le Celtique, on entendrait toutes les Langues mortes ou vivantes avec autant de facilité que nous entendons la nôtre; qu'en écrivant en caractères vulgaires une phrase Hébraïque, Grecque ou de toute autre Langue, il suffirait de placer sous chaque syllabe un monosyllabe Celtique dont le son fut le même, ou à peu près le même, pour entendre la signification de la phrase inconnue.

Ce serait là, sans doute, un instrument bien utile, bien commode, bien universel. La Langue Celtique est existante, complète, facile à apprendre: on pourrait se procurer les meilleurs ouvrages des peuples qui ont des caractères propres, transcrits en caractères vulgaires: que resterait-il à faire ensuite pour entendre tous ces ouvrages? On n'aurait plus qu'à arranger sous chaque mot d'une Langue qu'on ignore, des mots Celtiques de la même consonnance, pour que cette Langue travestie en Celtique, devint intelligible, & pour ainsi dire familière. Il est évident qu'avec un tel secours tous les peuples de la terre pourraient en très-peu de tems entendre & parler la même Langue (1).

(1) Il serait fort à désirer que nous eussions les livres principaux de toutes les Langues imprimés en caractères Latins. C'était le vœu de Leibnitz, cet homme supérieur en tout genre, qui a si bien connu, si bien indiqué ce qui nous manque pour hâter les progrès de tous les Arts, de toutes les Sciences, & en particulier de l'étude des Langues. Qu'apprend-on à ceux qui ne savent pas lire le Grec, en imprimant que le mot Français *chronologie* vient de *χρονος*, *tems*, & de *λογος* *discours*? Il semble que d'après la conformité de son, la signification serait mieux connue & se fixerait plus aisément dans la mémoire en imprimant en caractères vulgaires que notre mot *chronologie*, qui signifie *histoire des tems*, ou *doctrine des tems*, est formée de deux mots Grecs *chronos* qui veut dire *tems*, & *logos* qui veut dire *discours*.

Il n'y a point d'homme de Lettres qui ne sachant pas lire l'Hébreu ou l'Arabe, n'ait eu mille occasions de regretter que des mots de ces deux Langues, indiqués comme radicaux, ne fussent pas imprimés en lettres communes. Il en résulterait d'ailleurs un autre avantage: celui de fixer pour l'avenir, autant qu'il serait possible aujourd'hui, le son, & par conséquent la prononciation des Langues mortes, & de conserver pour toujours la prononciation des Langues Estrangères qui s'écrivent en caractères, pour ainsi dire, domestiques.

Lorsque les Savans se sont partagés sur la lecture & l'intelligence de l'Hébreu écrit avec des points ou sans points, les uns ont prétendu que la lettre Hébraïque *ain* n'était qu'une aspiration; d'autres ont dit que c'était une voyelle qui devait se prononcer comme notre *a* long (*â*, ou *aa*). Quelle opinion préférer? La dernière: parce qu'elle est appuyée sur l'observation que, dans les noms propres Hébreux des plus anciennes versions Grecques, l'*ain* est le plus souvent rendu par deux *alpha* Grecs, c'est à dire, par deux *a*. Si au lieu de ces versions Grecques qu'on invoque, on avait tout le texte Hébreu écrit en caractères Grecs, n'est-il pas évident qu'il ne serait plus question de disputer sur la massore. On lirait exactement l'Hébreu, on l'apprendrait avec facilité, & dans les rapports entre les radicaux & leurs dérivés, nous aurions infiniment moins de doutes. Deux témoins fidèles dirigeraient notre esprit, l'œil & l'oreille. Qu'avons-

On est bien éloigné de s'exagérer d'une manière si outrée les avantages très-grands, mais infiniment plus bornés d'une étude réfléchie du Celtique. L'Auteur de l'Ouvrage qu'on annonce regarde sa Langue maternelle comme le Celtique primitif. Si elle a souffert des altérations, elles sont faibles & peu nombreuses. Elle a une multitude de monosyllabes radicaux; ses mots composés ont été formés de ces mêmes monosyllabes, & ils sont tous significatifs; elle n'a rien emprunté d'aucune autre Langue ancienne ou moderne. Il a éprouvé sur les Langues les plus dissimilables l'application des radicaux Celtiques aux mots principaux soit simples, soit composés de ces différentes Langues, & il a vu persévèrement que la ressemblance de son, était accompagnée de la ressemblance de signification. Ce premier pas l'a conduit à mettre dans l'ordre naturel de la Langue Celtique ces mots principaux, dont l'arrangement entr'eux, varie à l'infini. Il a retranché tout ce qui était pur idiotisme dans chaque Langue, & il a regardé comme idiotisme, tout ce qui n'appartenait qu'à une seule. Enfin, pour joindre la régularité de l'expression, à l'intelligence nue d'un texte étranger, il a lié par les idiotismes du Celtique ou du Français, les mots qu'il avait commencé par mettre dans leur ordre naturel. C'est ce que font ceux qui cherchent le sens d'une phrase Latine dont ils entendent tous les mots. Ils arrahgent en les écrivant, ou mentalement les mots Latins le plus bisarrement transposés; ils y ajoutent les articles, les particules, les prépositions, les conjonctions qu'exige la

nous aujourd'hui pour nous guider? Nos conjectures, & les incertitudes d'une masse sans autorité. Quels guides! Au reste, écoutons Leibnitz.

« Omnium linguarum cognitarum alphabeta, qua licet, latinis characteribus variè
 » effictis explicari optarem, non tantum eo fini ut nomina propria rectè enuncientur
 » sed & majoris fructus, ut scilicet libri Arabici & Æthiopici, & Syriaci & similes,
 » saltem aliqui ut Biblia aut Dictionaria, latinis characteribus excudantur. Ita enim
 » fortasse dimidio labore has linguas disceremus. Me certe nihil magis quam charac-
 » teres peregrini deterruerunt, quasi cortices durissimi, medullas sive nucleos includentes,
 » quibus multi fruerentur, si fractam prius hanc nucem reperirent. Certè characteres
 » illi barbari res accidentariæ sunt, sine quibus lingua stare potest efferique & scribi.
 » Cur igitur nobis difficultatem duplicamus per se maximam? »

G. G. Leibnitii & Jobi Ludolfi commercium epistolicum. Genevæ, apud fratres de Tournes. 1768, in-4°. Tom. 6, pag. 88.

clarté de notre Langue, & ils obtiennent par ce léger travail un sens facile à saisir en Français. Ceux qui voudront traduire d'autres Langues par le Celtique, auront le même travail à faire, mais ils auront des dédommagemens dont tous les Traducteurs sont privés.

L'avantage des traductions par le secours du Celtique, ne se borne pas à dispenser de la fatigue & de l'ennui de consulter à chaque instant des Dictionnaires; on a de plus la jouissance continue de la signification pleine de chaque mot. En le ramenant à ses radicaux, qui sont tous significatifs, ce mot fait tableau, & c'est d'après ce tableau originaire qu'on juge avec sûreté si la signification s'est affaiblie ou fortifiée, si le mot a toute sa couleur, ou s'il n'en a conservé que la nuance (1). Enfin, ce qui ajoute un prix infini à une méthode si abrégée d'entendre toutes les Langues, c'est de répandre un jour immense sur les antiquités de tous les peuples; sur leurs coutumes, leurs arts & leurs sciences; parce que le Celtique donne le sens primitif de quantité de mots qui depuis long tems ne sont plus que de stériles noms de lieux ou de choses.

Tels sont en général les fruits que chacun peut se promettre de l'étude du Celtique. On ne saurait trop répéter que cette Langue peut s'apprendre en très-peu de tems; mais il est juste d'avouer qu'à quelque degré qu'on la possède, on n'est dispensé ni d'attention, ni de réflexion, ni d'une espèce de calcul, lorsqu'on l'applique à l'intelligence d'une autre Langue. Le succès est prompt, il est sûr, mais il est indispensable de l'acheter. Et quel est l'homme qui voyant pour la première fois une ode d'Horace, & entendant chaque mot en particulier, osât se flatter d'en donner sans méditation une traduction supportable!

L'Auteur est si éloigné de chercher à induire en erreur ceux qui pourraient s'en exagérer les avantages, qu'il espère qu'on lui pardonnera de

(1) *Evol* en Celtique veut dire *huile*. La Traduction littérale des deux radicaux *Ev* & *ol*, est *humidité tout*: si l'on se rappelle que plus un fluide est *humide*, plus les parties de ce fluide sont propres à s'introduire dans les pores des autres corps, & si l'on considère de plus la difficulté de la dessication de l'huile, on verra que le mot *Evol* est à la fois très-expressif & caractéristique. Il ne répond pas seulement à l'idée d'un fluide en général, mais à l'idée spécifique du fluide qui s'introduit le plus facilement dans les pores des corps, & de plus à l'idée du seul fluide liquide qui ne sèche point & qui par conséquent est tout *humidité*.

s'étendre sur les difficultés de détail absolument inévitables, lorsqu'on entreprend d'entendre une Langue par une autre.

Mille causes physiques & morales ont concouru pendant une longue suite de siècles à diviser, à subdiviser la Langue primitive des hommes. Les mots en ont été altérés, défigurés, dénaturés; ils ont été transposés du commencement au milieu, ou à la fin des phrases. On a substitué au mot propre, tantôt chez un peuple, tantôt chez un autre, des mots qui en usurpaient l'emploi à l'abri d'une affinité toujours trompeuse pour la multitude. C'est donc beaucoup que de parvenir avec un peu de méditation & d'adresse à pénétrer dans ce cahos, & à démêler avec sûreté ces matériaux antiques & précieux ensevelis sous tant de ruines.

Rien n'est plus aisé pour un Français que d'entendre cette phrase, *quand on passe de la discussion à la dispute, il ARRIVE qu'on ne s'entend plus*. Mais nous avons des mots qui, par leur affinité, deviennent ici des équivalens, & nous présentent aussi promptement, aussi sûrement la même idée. Quand, après avoir discuté, l'on dispute, on éprouve — il se trouve — le résultat est — que l'on ne s'entend plus. Qu'on propose ces tournures variées à un Etranger qui apprend notre Langue, il sera aussi embarrassé que si ces équivalens eussent passé, chacun avec leur sens propre, dans quatre Langues différentes. Ce n'est qu'à l'aide de quelque travail & d'un peu de pénétration qu'il peut parvenir à réduire toutes ces phrases à celle-ci, *Quand la dispute succède à la discussion, on FINIT par ne plus s'entendre*. Il a besoin de passer par plusieurs degrés pour appercevoir que *FINIR* est le mot propre, & que par une espèce d'affinité fondée sur l'usage, les quatre autres sont devenus ses équivalens.

N'éprouvons-nous pas nous-mêmes quelque difficulté lorsque le sens des mots de notre Langue passe du propre au figuré? Que serait-ce donc pour un Etranger, disons plus, que serait-ce pour nous s'il fallait pénétrer le sens d'une phrase qui nous arrête, à travers les altérations qu'auraient reçues nos mots Français en passant dans une Langue étrangère? Jugeons-en par un exemple.

Ptolomée, pour faire sa cour à César, fait assassiner Pompée. Cornélie jure qu'elle ne rentrera dans Rome qu'après avoir vengé la mort de Pompée par celle de Ptolomée & de César. Voilà le récit simple de ce qu'enonce Cornélie dans ces vers;

Ptolomée

SUR LES TRADUCTIONS.

*Ptolomée à César, par un lâche artifice,
Rome, de ton Pompée a fait un sacrifice;
Et je n'entrerais point dans tes murs désolés,
Que le Prêtre & le Dieu ne lui soient immolés.*

Ici, *lâche artifice*, (expression exacte pour qualifier une multitude d'actions malhonnêtes) doit réveiller spécifiquement l'idée d'un assassinat. Cet assassinat est considéré comme le sacrifice d'une victime, fait par un Prêtre à une Divinité. Pompée est la victime; Ptolomée est le Prêtre; César est la Divinité. Et Cornélie fait serment à sa Patrie de la venger en immolant à son tour pour victimes, le Prêtre & le Dieu; c'est-à-dire, Ptolomée & César.

Quelque hardi que soit cette métaphore, quelque compliqué que devienne le sens des métaphores accessoires qui soutiennent la principale, il n'y a point de Français d'un esprit cultivé qui ne parvienne avec de l'attention, à réunir sous une seule image toutes les parties de cette métaphore. Mais si elle était exprimée littéralement dans une autre Langue, fût-ce dans la Langue Latine qui, après la nôtre, est communément celle que nous entendons le mieux, la difficulté s'accroîtrait au point de rendre le récit & le serment de Cornélie à peine intelligibles. Nous entendrions chaque mot en particulier, mais le sens total nous échapperait, si nous ne le cherchions pas avec une sorte de contention d'esprit, avec une espèce de calcul; & ce travail retarderait nécessairement la jouissance du sens complet que renferment les quatre vers de Cornélie.

Mais ce ne sont pas les seules difficultés que nous soyons sûrs de vaincre avec de l'attention. Chaque Langue admet ou rejette certaines particules, exprime ou sous-entend certaines parties du discours, se prête ou se refuse à un certain arrangement entre les mots. Ce sont des diversités auxquelles il faut avoir égard, comme on en jugera par les exemples suivans.

<i>Infandum</i>	<i>Regina</i>	<i>Jubés</i>	<i>renovare</i>	<i>dolorem.</i>
Inexprimable,	Reine,	ordonnez	renouveler	douleur.

Voilà le texte Latin & sa traduction mot à mot. Cette traduction

présente évidemment un sens incomplet & barbare, tandis que le Latin présente un sens noble & complet. Aussi pour peu qu'on entende la Langue Latine il est aisé de substituer une phrase Française très-intelligible à cette traduction. Il ne s'agit que de commencer par mettre dans l'ordre naturel de notre Langue, les mots dont la Langue Latine admet la transposition, & d'ajouter ensuite les mots qui devant être supprimés en Latin, ne peuvent jamais l'être en Français. Alors les mots

¹ *Inexprimable*, ² *Reine*, ³ *ordonnez*, ⁴ *renouveler*, ⁵ *douleur*, seront remplacés par ceux-ci ;

² *Reine*, ³ *vous m'ordonnez* de ⁴ *renouveler* une ⁵ *douleur* ¹ *inexprimable*.

Cependant on n'aura une traduction qui s'accorde exactement avec notre Langue qu'en disant, comme l'Abbé des Fontaines, *vous m'ordonnez, grande Reine, de rappeler un souvenir douloureux* ; ou comme un Traducteur approuvé par l'Université, *vous m'ordonnez, grande Reine, de me rappeler d'inexprimables douleurs*.

L'embarras où jette l'ordre différent des mots dans les Langues, est quelquefois si rebutant, qu'il a fait imaginer d'imprimer des livres élémentaires où l'on est averti par des chiffres, de l'arrangement qu'on doit donner aux mots pour se disposer à rendre intelligible en Français, la traduction d'une phrase Latine.

⁶ Sibi	⁴ non	⁵ cavere	⁷ &	¹⁰ aliis	⁹ consilium	⁸ dare
¹² Soi	¹¹ ne	² prendre garde	¹ &	¹⁰ autres	⁹ conseil	⁸ donner
¹² Stultum	¹¹ esse	² paucis	¹ ostendamus	¹⁰ versibus (1).	⁹	
¹² Insensé	¹¹ être	² peu	¹ montrons	¹⁰ vers.	⁹	

C'est déjà un secours que de savoir dans quel ordre les mots doivent être placés. Cependant il n'est pas suffisant, puisqu'il ne conduit qu'à ce rapprochement bizarre *montrons peu vers, ne prendre garde soi, & donner conseil autres, être insensé*.

(1) Voyez la neuvième fable du premier livre de Phèdre.

La traduction ne devient intelligible qu'en disant *montrons EN peu DE vers, QUE ne PAS prendre garde A soi & donner conseil AUX autres, est UNE folie*. Il faut donc pour entendre le texte, une addition de sept mots Français. Enfin, si l'on veut donner une tournure absolument française à cette maxime, il faut s'éloigner encore plus de la construction latine, & traduire, *je vais montrer en peu de mots, que c'est une folie de ne pas prendre garde à soi, & de vouloir donner des conseils aux autres*. Alors il faut vingt-sept mots français pour traduire les douze mots des deux vers latins.

On est effrayé lorsqu'on entre dans le détail des opérations de l'esprit sans lesquelles il paraît impossible de rapporter une Langue à une autre. Mais une expérience universelle, & qui ne se démentira jamais, doit rassurer & encourager contre les conseils de la timidité, ou de la modestie. Les Langues s'apprennent avec autant & même plus de facilité que les exercices du corps que nous avons réduits en règles. Les enfans, les jeunes gens semblent les deviner, tant leurs progrès sont rapides. Leurs études sont sans cesse traversées par leur légèreté, leur activité, leur insouciance ; rien n'est réfléchi, tout est distraction ; cependant, malgré tant d'empêchemens, nous voyons qu'ils transposent avec sûreté les mots de la Langue Latine, & suppléent ceux qu'elle n'admet pas & que la nôtre exige. Un sens clair & développé sort comme la lumière du cahos le plus obscur. La difficulté est la même par-tout ; le succès est par-tout le même.

Ce que l'instinct seul opère en eux, le même instinct, quoiqu'émoussé dans l'âge mûr, mais soutenu par l'attention & l'intelligence, peut l'opérer à tout âge. L'expérience est encore ici le garant de la réussite (1). Ceux

(1) *M. Cato gracas litteras in senectute didicit.* Cic. de senect.

Le Grec & le Latin sont infiniment plus difficiles à apprendre que le Celtique. On assure que le *P. Julien Maunoir*, Jésuite, quoique né sur les confins de la Bretagne & de la Normandie, & quoiqu'il eût fait ses études à Rennes, à la Flèche, à Tours, apprit dans huit jours assez de Breton, ou de Celtique, pour pouvoir faire le Catéchisme à la campagne ; au bout de quelques mois il le parlait si facilement, qu'il prêchait en cette Langue sans préparation. Voyez la vie du *P. Maunoir*, imprimée à Paris en 1697, & *Les Vies des Saints de Bretagne & des personnes d'une éminente piété*, &c. Par D. Lobineau, Bénédictin. pag. 510. col. 2.

qui ont plus d'esprit & de pénétration, marchent & plus vite & plus sûrement; mais tous, & même ceux qui se traînent, atteignent le but.

Tout ce qu'on vient de dire ne tend qu'à rappeler ce que chacun a éprouvé en traduisant une Langue quelconque. Il s'agit maintenant de faire voir qu'après avoir rapproché des sons Celtiques, de ceux d'un texte exprimé dans une autre Langue, on entend la signification des mots de cette Langue, & que, pour traduire le texte entier, il suffit d'opérer sur les mots Celtiques de la même manière que dans toute autre traduction.

On croit devoir prendre pour base un texte latin, parce que cette Langue est plus familière à la plupart des Lecteurs. On a préféré le commencement de l'Enéide de Virgile. Un texte si connu ne permet pas de soupçonner qu'on ait mis de l'adresse dans le choix d'un passage plus commode qu'un autre pour la traduction en Celtique. Toute prédilection eût été une espèce de piège, & l'on est bien éloigné de recourir à de pareils moyens.

Arma virumque cano, Trojæ qui primus ab oris

Italiam, fato profugus, Lavinaque venit

Littora,

Il est juste d'épargner au Lecteur le dégoût de lire en français dans l'ordre où sont les mots latins, cette traduction littérale, *les armes & l'homme je chante*, &c. Elle ne présenterait que des sons & un sens repoussans. La comparaison des sons de la Langue Latine, & de ceux du Celtique suffira sans doute pour persuader que cette dernière est la tige de l'autre. On va se servir de la traduction du P. Catrou, parce qu'elle convient également aux deux textes.

Je chante les combats, & un héros qui, par l'ordre du destin, fugitif de Troie, vint le premier en Italie, & aborda sur les côtes Laviniennes (1).

(1) Qu'on nous permette de remarquer que le sens des mots, & l'esprit du texte, sont tout ce qu'on peut désirer de connaître en lisant un Ouvrage écrit en Langue étrangère. Le reste n'a rien de déterminé. On vient de voir la traduction du P. Catrou; voici celle de l'Abbé des Fontaines.

Je chante les terribles combats, & ce chef des Troyens qui, forcé par le destin de s'éloigner de sa Patrie, vint aborder aux rivages de Lavinium.

TEXTE LATIN.

TEXTE CELTIQUE.

Arma virumque cano, Trojæ qui
primus ab oris
Italiam, fato profugus, Lavina-que
venit.
Littora.

Armo à hour omque canan, Troié
pe-primus ab orai iz
Italia, fé a tou bro fug us, La-
vinaque ye en et
Led dour a.

Traduction.

Traduction.

Canon, je chante
Arma, les armes,
Virumque, & cet homme
Qui primus, qui le premier,
Fato, par le destin
Profugus, mis en fuite
Ab oris, des côtes
Trojæ, de Troie,
Venit Italiam, vint en Italie,
Lavinaque, & sur les Lavinien
Littora, rivages.

Canan, je chante
Armo, les armes
A hour, & cet homme
Pe prim us, qui le premier
Fé a tou, par ce qui est caché (par le
destin)
Bro fug us, fuyant son pays,
Ab o rai iz, des vallées
Troie, de Troie,
Ve en et Italia, vint en Italie,
Lavinaque, & aux Lavinien
Led dour a, où l'eau s'étend. (Les
rivages).

On ne sera pas étonné que le Celtique n'ait pas fourni de sons pour

La traduction connue sous le nom de *Virgile de l'Université*, ou des quatre Professeurs, porte

Je chante les combats & les vertus de ce Héros qui, obligé par le destin de quitter sa Patrie, aborda le premier, du pays des Troyens en Italie, & aux rivages de Lavinium.

A l'aide du Celtique on entendra les mots d'une autre Langue, & l'on saisira le sens d'un Auteur avec la même facilité qu'en lisant le commencement de l'Enéide. Ceux qui aspireront à donner des traductions, auront de plus à choisir entre différentes tournures de leur Langue, comme le P. Catrou, l'Abbé des Fontaines, & les quatre Professeurs. C'est tout ce qu'on peut leur promettre.

répondre aux syllabes *umque* du premier vers, qui ne sont, la première qu'une flexion du mot *vir*; & la seconde qu'une conjonction propre à la Langue Latine; & que par la même raison on ait négligé cette conjonction *que*, après *Lavina*. Le mot Celtique *Us*, n'est ici qu'une finale latine.

On ne fera pas plus étonné sans doute qu'on se soit contenté de copier les mots *Trojæ*, *Italia*, *Lavina*. Ce sont des noms de lieux qui n'ont aucun sens en Latin, & qui par conséquent doivent être communs à toutes les Langues, pour la désignation de ces mêmes lieux.

Il résulte de ces observations que la Langue Celtique est une clef commune à toutes les Langues qu'on connaît;

Qu'elle dispense de les apprendre les unes après les autres, travail aussi fatigant qu'ennuyeux, & qui ne diminue qu'autant qu'on parvient à les entendre les unes par les autres à l'aide de sons pareils qu'on retrouve par-tout, & qui sont accompagnés de significations semblables ou analogues;

Que malgré la perte de tems, & les dégoûts qu'on pourrait s'épargner en suivant la nouvelle route proposée, on ne peut y marcher sûrement qu'en mesurant ses pas avec attention & avec intelligence;

Que la nécessité d'être à la fois attentif & intelligent, serait suffisamment démontrée par l'application dont nous avons besoin pour saisir, dans notre propre Langue des idées exprimées par des figures ou des métaphores;

Qu'à plus forte raison toute Langue qui nous est étrangère, demande plus d'application & de pénétration encore, parce qu'outre les figures & les métaphores, l'extrême différence dans l'arrangement des mots, l'addition ou la suppression de ceux qui constituent les idiotismes, augmentent les difficultés & les embarras;

Que la traduction de mot à mot d'une phrase Latine, ou de toute autre Langue, sans rien ajouter, sans changer l'ordre des mots, est toujours inintelligible en Français;

Que ce ne serait donc point une objection admissible contre le Celtique, que de dire qu'en rendant par les mêmes sons la même signification qu'ont les mots d'une autre Langue, on n'obtient qu'une suite de mots sans liaison & intelligibles, jusqu'à ce qu'on ait pris le soin, 1^o de les placer dans l'ordre que prescrit notre Langue, 2^o d'y ajouter

les particules, les pronoms, &c, &c, dont l'expression est nécessaire en Français;

Que la peine qu'il faut prendre pour entendre une Langue par le Celtique, n'est donc ni plus grande ni aussi grande que celle que nous nous donnons pour apprendre le Grec & le Latin par la voie de la traduction;

Enfin, que l'exemple des personnes de tout âge, qui, en étudiant les Langues, luttent toujours avec succès contre ces mêmes obstacles, doit écarter toute espèce de découragement. L'expérience, est le calmant le plus sûr contre les objections qui ne portent que sur de timides conjectures.



N° III.

DIFFÉRENCES

ENTRE LES SYNONYMES APPARENS.

ON trouve dans la Préface de l'excellent Ouvrage de M. l'Abbé Girard, sur les *Synonymes Français*, des Observations très-saines sur la différence des mots qui paraissent, au premier coup d'œil, n'exprimer que la même idée (1). « Il ne faut point imaginer, dit-il, que ceux qu'on nomme » *synonymes*, le soient dans toute la rigueur d'une ressemblance parfaite, » en sorte que le sens soit, aussi uniforme entr'eux, que l'est la saveur » entre les gouttes d'eau d'une même source. Car en les considérant de » près, on verra que cette ressemblance n'embrasse pas toute l'étendue & » la force de la signification; qu'elle ne consiste que dans une *idée princi-* » *pale* que tous énoncent, mais que chacun diversifie à sa manière par » une idée accessoire qui lui constitue un caractère propre & singulier. La » ressemblance que produit l'*idée générale* fait donc les mots *synonymes*; & » la différence qui vient de l'*idée particulière* qui accompagne la générale, » fait qu'ils ne le sont pas parfaitement, & qu'on les distingue comme les » nuances d'une même couleur ». C'est ce que rendent très-sensible les exemples qu'on a vus dans les Notes précédentes. Les mots divers que fournit chaque Langue pour exprimer la même idée, diffèrent entr'eux par le son, quoique l'*idée principale* soit la même, & qu'en conséquence une même signification soit le résultat de ces sons différens. Cela n'a rien d'étonnant. Ce qui peut étonner, c'est qu'on ait trouvé dans la Langue Celtique la même diversité de sons, & que ces sons d'une même Langue, quoique divers, expriment la même idée. L'uniformité de ce résultat

(1) Page 10,

vient

vient de ce que, comme le dit encore l'Abbé Girard, ces mots Celtiques « se ressemblant comme frères, par une idée commune, sont néanmoins » distingués l'un de l'autre par une idée accessoire & particulière à chacun » d'eux ».

Ce sont ces idées ou principales, ou accessoires, prises tantôt au propre, tantôt au figuré, & saisies dans la variété de leurs nuances, qui ont été préférées ici par un Peuple, là par un autre. Ces Peuples, en adoptant un de ces mots dont la synonymie est apparente, & quelquefois difficile à démêler, ont naturellement conservé le son du mot Celtique qui répondait ou à l'idée principale ou à l'idée accessoire, ou à l'une des nuances de ces mêmes idées. Il est donc tout simple que les mots radicaux & primitifs se soient disséminés dans les idiômes qui en ont adopté la signification complète ou la signification modifiée. On n'a pas besoin, pour expliquer ce phénomène, de recourir à la supposition d'une surabondance de mots & de synonymes dans le Celtique.

Sans sortir de notre propre Langue, nous trouverions mille & mille exemples d'un mot, ou, pour mieux dire, de plusieurs mots employés indifféremment l'un pour l'autre. On peut également dire à quelqu'un qu'on vient d'écouter avec attention : je sens, j'entends, je saisis, je comprends votre idée. Si l'on ne considère que le sens propre des mots sentir, entendre, saisir, comprendre, il est incontestable qu'en les faisant passer au sens figuré, ils deviennent à peu-près synonymes, quoique le son en soit aussi différent que s'ils appartenait à quatre Langues. Les yeux, l'oreille, l'esprit éprouveraient le même effet, si ces quatre mots étaient ramenés à leurs racines Celtiques. On reconnaîtrait des sons pareils aux sons divers des mots Français dont nous nous servons, & les mots Celtiques correspondans présenteraient la même idée, sans cependant être synonymes. Qu'on ajoute à cette observation que la Langue Celtique, comme la Française, ou, pour mieux dire, comme toutes les Langues, a quantité de mots qui s'avoisinent, sans être rigoureusement les mêmes pour la signification; que ces mots se prennent par-tout, tantôt au propre, tantôt au figuré, & sont poussés quelquefois jusqu'à la métaphore, & l'on sentira qu'on n'a besoin ni de sons, ni de significations innombrables pour répondre à tous les sons, à toutes les significations usitées dans les divers idiômes.

Au surplus, rien ne paraît plus convaincant que la fidélité & l'uniformité

du témoignage que rendent l'œil, l'oreille & l'esprit, après avoir attentivement considéré les exemples produits dans les Notes précédentes. Car c'est le fait même qu'on ferait tenté de regarder comme douteux, qui écarte les doutes en se manifestant; & ce fait dispose par une conséquence droite, à croire que la Langue Celtique qui s'est conservée jusqu'à présent, qui est usuelle, qui est parlée ou écrite par des gens de tout sexe & de tout âge, est la Langue originaire de tant de Nations, puisqu'elle a tous les radicaux dont les autres Langues ont été formées.

On ne doit pas dissimuler que l'application de ces radicaux a quelquefois sa difficulté, sur-tout lorsqu'au lieu de passer directement dans une Langue morte ou vivante, ils se sont transmis d'une Langue à une autre, & de celle-ci à des dialectes successifs. Alors le concours de presque toutes les causes qui tendent sans cesse à altérer les mots, & encore plus leur signification propre, pourrait rendre ces mots méconnaissables. Heureusement ils ne sont pas en grand nombre.

Le rapprochement des divers idiômes dans lesquels ils se sont plus ou moins corrompus, est le fil unique qui puisse faire marcher, sans s'égarer, dans ces chemins de traverse. Comme peu de personnes savent assez de Langues pour que ce fil les conduise avec sûreté, on n'a laissé passer aucune occasion de placer sous chaque mot de cette espèce les déguisemens graduels qu'il a reçus, & les altérations dans la signification qu'ont entraîné la prononciation, les usages, les mœurs de différens Peuples. Quelques exemples extraits de l'ouvrage annoncé, rendront plus sensibles l'utilité & même la nécessité de ce travail.

Le mot Celtique *Ké* se retrouve dans toutes les Langues, il n'est donc pas étonnant qu'il ait subi toutes les tortures possibles, & dans son orthographe, & dans sa signification. On l'a écrit *Kai*, *Ghé*, *Gai*, *Gué*, *Cai*, *quai*; quelquefois même il a été encore plus défiguré. Davies l'a écrit *Cae*; Le P. Grégoire de Rostrenen, *Qaë*; D. Pelletier, *Kaë*. M. Bullet a copié Davies, il écrit *Cae*.

La signification propre de *Ké* en Celtique, est une *haie*, (ce qui entoure & met en sûreté, ou en défense un terrain, un domaine). Par une analogie naturelle, il a pris, en passant dans d'autres Langues, le sens de *clôture*, *cloison*, *enceinte*, *rempart*; on s'en est servi pour exprimer *ce qui met à l'abri ou en sûreté*; ce qui sert de *borne*, de *limite*, de *moyen de défense*.

Ma *KÉ pella* signifie en Hébreu *mon champ le plus éloigné*: indication abrégée d'une *possession*, d'un *domaine*, entouré, enceint de haies ou de murs pour le mettre en sûreté.

KÉ eil, aussi en Hébreu, signifie *armée*. En Celtique *Ké-eil* veut dire *haie* ou *enceinte-double*, *double enceinte*; expression employée avec raison au figuré pour désigner une *armée*; parce qu'une *armée* est en effet une double enceinte qui augmente la sûreté du peuple, ou des habitans d'une ville.

KÉ, 177^{ème} clef Chinoise, signifie *peaux*, *cuir qui n'est point corroyé*. C'est l'*enceinte*, la *haie* qui entoure le corps des quadrupèdes. Mais *Ké* signifie aussi en Langue Chinoise *armes défensives*, *casque*, *cuirasse*. Il a donc le même sens propre & les mêmes sens figurés que dans le Celtique & dans diverses Langues.

En Celtique, *O-ke-a-man* signifie *votre HAIE est ici*. C'est de là qu'est venu le mot grec *oKÉanOS*, qui, converti en monosyllabes Celtiques, *o-ke-eno*, veut dire *votre haie est là*. L'*oCéanus* des Latins, même avec la terminaison latine *us*, répond aux mots Celtiques *o-KE-en-us*, qui, mot à mot, veulent dire *votre haie élevée*; la *haie*, la barrière élevée par la nature au-devant de vous, au-devant de votre territoire. Enfin notre mot Français *oCéan*, n'est que la réunion des syllabes Celtiques *o-ké-en*, mot à mot, *votre haie*, *elle*, c'est-à-dire, *elle est votre haie*; en effet l'*océan* est l'*enceinte* & la limite des continens & des îles (1).

Personne ne doute qu'*aCHÉron*, en Latin, ne doive être prononcé *akéron*, & l'on sait que bien des gens prononcent *akeron* dans notre Langue, quoique la prononciation la plus générale soit *achéron*. Or les mots Celtiques *a-ke-run* veulent dire, mot à mot, *qui est enceinte élevée*. Aussi le mot *akeron* ou *achéron*, qui ne réveille aujourd'hui que l'idée du fleuve qui sépare la terre des enfers, indique-t-il par ses racines des eaux *enKAÏssées*, resserrées entre des bords élevés, escarpés, qui deviennent la *haie*, le

(1) Les Latins prononçaient *okeanus*, & nous devrions prononcer *OKéan* ou écrire *O-sean*. Ce n'est qu'avant l'*E* ou l'*I*, que *C* prend le son de la lettre *S*. Nous prononçons *kakochimé*, *partikule*. Cette diversité de valeur dans la même lettre est une bizarrie, une irrégularité qui, se joignant à d'autres irrégularités du même genre dans les Langues, multiplient de tous côtés l'embarras de saisir le sens des mots par leurs vraies racines.

rempart, l'enceinte qui met obstacle au passage de la terre aux enfers, & au retour des enfers à la terre.

Indépendamment des mots où se trouve la syllabe *Ké*, & que les Grecs ont tirés des Langues antérieures à la leur, ils ont diversifié ce même mot par des sens figurés & tirés du sens propre de ce radical.

KE-ir signifie la main. C'est pour l'homme le rempart & le moyen de défense le plus immédiat.

MaKAIra, (épée, dague, poignard) est composé des syllabes *ma ké ra*, mots Celtiques qui signifient, qui fait ma défense.

KEilos, signifie lèvre. En Celtique *ké-eil*, veut dire mot à mot *haie*, ou cloison double; si, pour rendre pleinement le mot grec avec sa terminaison *os*, on ajoute aux mots Celtiques la lettre *o*, on aura *Ke-eil-o*, qui est un pluriel, *cloisons doubles*, image vraie des lèvres; image si naturelle qu'elle est employée par *Calepin* dans l'explication du mot latin *labium* (1).

Les Anglais disent *hedGE*, & les Saxons *hegGE*, pour désigner une *haie*. Dans l'un & l'autre idiôme on reconnaît aisément le mot Celtique, qui signifie une *haie*, *KÉ*. L'addition *hed* & *heg*, est aussi tirée du Celtique; *hed-ghé*, veut dire mot à mot longueur de *haie*.

Les Hongrois donnent à l'arbre que nous nommons *Épine*, le nom de *KErité*; & l'on fait que par-tout l'épine (*spina alba*) est ce qu'on peut employer de mieux pour construire une bonne *haie*.

Le mot Hongrois *KEriteffel* signifie *murailles de ville*. Voilà le mot *Ké*, sans altération, employé sous l'idée de *clôture*, d'enceinte, de rempart. Le reste de ce mot composé, (*KEriteffel*) n'est qu'une extension de la même idée. *Ke-ri-té-ze-eil*, en Celtique, veut dire, mot à mot, & en conservant l'ordre des monosyllabes, *haie*, *feras toi cela*, *double*, (ou *seconde*), dont la traduction régulière dans notre Langue est, *tu feras cela pour seconde*, ou pour double enceinte. Tu feras une double *haie*.

C'est du mot Latin *arCEo*, qui se prononçait *arKEo*, & qui signifie j'empêche d'approcher, j'éloigne, je chasse, je repousse, qu'est dérivé le mot *arx*. La signification propre de *arx* est *forteresse*, *citadelle*, *château de défense*. *Garx*, mot Celtique, est composé de *Ké* ou *ghé-arx* (*haie*,

(1) Sunt opercula oris, & VALLUM quoddam, ad regendam DENTIUM defor-mitatem, Calepin, verbo, Labium.

rempart qui défend): *arKEo*, *arKE*, ne sont que les deux mots Celtiques transposés, & ils ont la même signification.

MaCEries ou *maCEria*, mots Latins qu'il faut prononcer *maKEries*, *maKEria*, signifient *muraille de pierre sèches qui renferme un jardin, une maison, un parc*. Dans *Térence eruere maceriam*, veut dire *abattre une muraille*. En Celtique, *ma-ké-ri-erz* veut dire, mot à mot, *ma haie fera cela*, dont la tournure Française, sans addition, sera *cela fera ma haie*, *môn-enceinte*, *ma défense*. On vient de voir qu'en Grec *maKAIra* signifie *épée, dague, poignard*, significations qui ne montrent que des équivalens des mots *défense*, *rempart*, moyen de *défense* & de *sûreté*.

Le même mot *Ké* par une ressemblance évidente de son & de signification, se reconnoît dans notre mot *quai*; mur d'enCAIffement, qui forme une *haie*, un rempart contre les débordemens des rivières. C'est aussi delà que viennent par analogie nos mots *CAIffe*, *Casserin*, *Casse*, & tant d'autres qui ne sont que des modifications de l'idée primitive.

Quoique ces détails soient peut-être trop étendus pour une note, on croit pouvoir se permettre une autre observation.

On a pu remarquer dans les exemples qu'on a présentés, que le mot Hébreu *Ké-EIL* signifie *armée*, *enceinte double* qui augmente la sûreté du peuple ou des habitans d'une ville assiégée; que le mot Grec *KEILas* signifie les lèvres. Cette syllabe, ou plutôt ce mot *EIL* signifie en Celtique *deux*, *double*, *second*; & elle se retrouve avec la même signification dans beaucoup de Langues.

EUL, septième clef Chinoise, veut dire *deux*, *les choses doublées*, *la répétition*; & *EULH*, cent vingt-unième clef, signifie les *oreilles*, *entendre*, *anses de vases*.

GemELLus, en Latin, (*géméau*, *jumeau*, *jumelle*, *double*). Dans le Digeste *equi gemELLI*, c'est-à-dire, *DEUX chevaux parEILs attelés ensemble*. En Celtique, *ghen-me-eil*, signifie mot à mot *né à moi second*; il m'est né *deux enfans*.

LabELLum, au pluriel *labELLA*. Ce sont les mots *lap-eil* du Celtique (*lèvre deux*) les lèvres, ou les deux lèvres.

Ocellus (petit œil), diminutif d'*oculus* (œil), où se reconnoît *eil*, parce que dans l'homme & dans les animaux l'organe de la vue est double.

Ce même mot Celtique *eil* est frappant dans notre mot *œil*, que nous

54 DIFFÉRENCES ENTRE LES SYNONYMES APPARENS.

prononçons *eul*, comme les Chinois prononcent *eul* & *eulh*. Dans plusieurs Provinces de France on le prononce strictement *eil*, organe qui est *double*, ou dont chaque individu a *deux*. Le même son avec la même signification, & par la même raison, se trouve dans *oreILLE*, & dans notre mot *parEIL*.

On espère que ces exemples persuaderont aisément qu'on n'aura pas besoin de donner de fortes tortures aux mots Celtiques qui sont entrés dans les mots essentiels des autres Langues, pour reconnoître leur signification propre ou détournée par la ressemblance du son. L'application des radicaux, comme on l'avoue, n'est pas toujours exemte de difficulté. Mais le travail qu'on a fait sur ceux qui s'emploient diversement, & un peu d'habitude sur la conversion d'une lettre en une autre, aplaniront promptement cet obstacle.



N° IV.
CHINOIS.

ON croit pouvoir se borner à la comparaison du son & de la signification de quelques-unes des clefs Chinoises, avec des mots Celtiques. Ce seront des espèces d'échantillons de ce qu'on réserve pour l'Ouvrage général sur les Langues. Il suffira d'avertir que l'*e* muet étant exclusif à la prononciation Française, on a mis des accens aigus sur les *é* qui terminent quelques-unes des clefs, & qu'on a substitué l'*i* simple à l'*Y*. Ce ne sont pas les Grecs, ce sont des Européens, des Français qui nous ont fait connaître le son des clefs Chinoises. Ce n'est donc pas l'*upsilon* des Grecs (*Y*), c'est leur *iota* ou notre *i* qu'il faut employer pour exprimer le son *i* écrit avec nos caractères, d'après la prononciation Chinoise.

CLEFS CHINOISES.

CELTIQUE.

7°. Eul. *Deux*, les choses doublées, la répétition. Eil. *Double*, second.

12°. Pa. *Huit*, l'égalité, la similitude.

Par. Pareil (en parlant de ce qui est par couple, par paire). *Egal*, le pareil de l'autre. La lettre *R* n'existe point dans la Langue Chinoise, ainsi *pa* & *par* ont ici le même son, & rendent la même idée.

32°. Thou. *La terre & ses qualités*, ce que l'on en fait, poterie, &c.

Tou ar, ou Douar. *Terre*, la terre, en Latin *humus*. La lettre finale *R* n'existe point en Chinois.

38°. Niu. *Femme*, femelle, beauté, laideur, baiser, aimer.

Ni aou. mot à mot, nous elle est. Elle est nous, elle est un autre nous-même.

45°. Tçao. Les herbages.

Loufao. Herbes en général. Ce mot est composé des radicaux *Lé* (haut, surface), & *fao* (qui lève) qui lève à la surface de la terre.

64°. Chéou. La main.

Kéou. Plurier de *Ké*, extrémité, défense, la main.

70°. Fang. Caré.

Féank, qui est en angle.

94°. Khivén. Chien.

Ki vé en, (mot à mot,) chien est lui. C'est un chien, ou, il est chien.

116°. Hivé. Antre, grotte, trous des fourmis & des souris.

Hi-vé (ou bé) mot à mot, elle fosse : c'est une fosse, un trou.

125°. Lao. Vieillard, titre d'honneur.

Le-a-ou, mot à mot, haut, ou élevé est. Il est élevé au-dessus des autres.

138°. Ken. Terme, s'arrêter.

Ken. plus ; (la fin, le terme d'une action) na in ken, je n'irai plus. Na-gherzin ken ; je ne marcherai plus.

144°. Hing. aller, faire, opérer, les élémens, les actions des hommes.

Hin, ou in futur du verbe an (aller) j'irai.

177°. Ké. Peaux, cuir qui n'est point corroyé, armes défensives, casque, cuirasse, changer.

Ké. Enceinte du corps animal, cloison défense.

187°. Ma. Cheval.

Marh. Cheval : on a fait remarquer ci-devant, que la Langue Chinoise n'avait pas la lettre R.

194°. Kouei. Les ames des défunts, cadavres.

Cou-é-i, (mot à mot,) cachées sont-elles (elles sont cachées).

214°. Io (yo) Instruments de musique à vent.

I iou ; eux rendent du son.

HANS CRIT.

AVANT que M. Halhed eût publié le Code des Gentoux, nous avions deux Ouvrages précieux sur la Religion & les Loix des Brames. L'un de ces Ouvrages est de M. Holwell, l'autre de M. Dow (1). Nous savions donc d'avance combien il était difficile de se procurer des instructions sur les livres originaux des Brames, & sur la Langue *Hanscrit* (2); combien il faut de tems & d'application pour parvenir, dans l'Inde même, à en acquérir une connaissance médiocre.

MM. Holwell & Dow nous indiquent, comme les sources les plus anciennes, le *Shastah de Bramah*, quelques livres tirés de celui-ci, qu'on nomme *Bédas*, & enfin d'autres livres sacrés qu'on nomme *Shasters*. Ces livres, & sur-tout le *Shastah de Bramah* & les *Bédas*, remontent à la plus haute antiquité. Les Brames prétendent que les dogmes du *Shastah* furent réduits en corps de loix écrites il y a 4800 ans & plus, ce qui répond à un peu plus de 3000 ans avant notre Ere. Cette époque s'éloigne peu de celle qu'a déterminé M. Bailly, d'après les rapprochemens & les calculs les plus ingénieux (3).

M. Dow avance comme un fait, que la Langue *Hanscrit* dans laquelle sont écrits les *Bédas* est hors d'usage, au point qu'il n'y a qu'un très-petit nombre de Bramines qui aient la prétention d'entendre le quatrième.

(1) Evénemens historiques relatifs aux Provinces de Bengale & à l'Empire de l'Indostan, &c. Par J. Z. Holwell. Amsterdam, Paris, 1768, in-8°, en deux Parties.

Dissertation sur les Mœurs, les Usages, le Langage, &c. des Hindous, &c. tirée de l'Histoire de l'Indostan de M. Dow. Paris, chez Pissot, 1769, in-12.

(2) Les Européens ont étrangement diversifié l'orthographe du nom de cette Langue. Ils l'ont nommée *Hanscrit*, *Hansérite*, *Sanscrit*, *Sansérite*, *Samskrète*, *Sancrétane*, *Samscortane*.

(3) Voy. l'Hist. de l'Astron. anc. pag. 299 & suiv.

M. Halhed dit de son côté, que parmi les Brame*s les plus savans*, on en compte *très-peu* qui prétendent avoir la connoissance des *Bédas* originaux. Cependant l'antiquité de ces livres, la difficulté d'apprendre le *Hanscrit*, ne sont pas les seules difficultés qui arrêtent les Européens. Avec quelque ardeur qu'ils aspirent à connaître les fondemens d'une Religion & d'une Philosophie qui ont fixé l'attention de tant de grands hommes de l'antiquité, la Religion même des Brame*s* est de tous les obstacles le plus difficile à vaincre. Elle leur défend de voyager chez les Nations Etrangères, & même de *lier conaissance avec elles*. C'est une loi parmi eux que quiconque reçoit un profélyte & l'admet à sa Communion, doit être chassé de sa Tribu. Cette disgrâce, disent MM. Holwell & Dow est telle, qu'il n'y en a aucun qui n'aimât mieux souffrir la mort que de l'encourir. On ne peut attribuer qu'à cette constance inébranlable la *perpétuité* des doctrines des Gentoux. Elles n'ont jamais reçu la *moindre altération*, & n'ont jamais varié *quant au fond*.

On doit conclure de ces faits, que le *Hanscrit* est non-seulement une Langue de la plus haute antiquité, mais encore une de celles qui se sont le moins altérées. Sa ressemblance avec la Langue que parlent aujourd'hui les Armoricains est donc une des plus fortes preuves que, depuis les tems les plus reculés, celle-ci est restée aussi pure que le permet l'instabilité inhérente aux choses humaines. Le Lecteur jugera, sans-doute, en comparant les textes suivans & les traductions dont ils sont accompagnés, qu'il n'y a peut-être de dissemblances entre le *Hanscrit* & le Celtique, que celles qui naissent des différentes lettres qu'emploient les Français & les Anglais, pour représenter les mêmes sons.

STANCE RÉGULIÈRE tirée de la Préface que M. Halhed a mise à la tête du Code des Gentoux, page 21.

H A N S C R I T.

Peeta che reenewan Shetrooh
Mata Shetrooh resheeleeene,
Bharya roopewetee Shetrooh
Pootreh Shetroo repundeeth.

C E L T I Q U E

Bé-rad-iké ré-en-van Zé-troh
Mata Zé-troh rai-zé-lé-né
Bar-i-a ro-pa-vé-té Zé-troh
Porr-reh Zé-troh rai-bout-é-té.

Traduction Française de la Traduction
Anglaise.Traduction du Celtique,
ou Armoricain.

Un père endetté est l'ennemi (de son fils),

Père qui reste trop endetté, est cruel,

Une mère d'une conduite scandaleuse est ennemie (de son fils),

Mère est cruelle qui fait ce qui n'est pas la loi.

Une femme d'une belle figure est ennemie (de son mari).

Belle femme *infidèle* est cruelle.

Un fils ignorant est ennemi (de ses parens).

Fils indocile est cruel à ceux qui l'ont fait exister.

On a deux remarques à faire sur ces traductions.

1°. On n'a point sous les yeux la traduction Anglaise du *Hanscrit* par M. Halhed, ainsi l'on ignore pourquoi l'on a mis entre deux parenthèses, à la fin de chaque vers, les mots *de son fils*, *de son mari*, *de ses parens*. Ils ne sont pas dans le texte *Hanscrit*. Il est donc vraisemblable qu'on a jugé ces additions nécessaires pour donner plus de clarté à la Stance. M. Halhed avertit que le style des auteurs est *singulièrement concis*, que la diction des stances est *élégante & concise*. Indépendamment de la *concision* du texte original, il est possible que l'addition de ces mots soit devenue nécessaire dans une traduction du *Hanscrit* faite en Persan, ensuite en Anglais, & enfin de l'Anglais en Français. C'est un inconvénient qu'on ne pouvait éprouver en traduisant immédiatement du Celtique en Français.

2°. Le troisième vers, traduit sur la version Anglaise, porte simplement qu'une femme d'une belle figure est ennemie (de son mari). Il est évident que la *beauté* est en elle-même un bienfait de la nature. Elle ne peut devenir odieuse à un mari qu'autant qu'elle conduit à une vie déréglée. C'est ce qu'exprime le mot *infidèle* employé dans la traduction du même vers d'après le Celtique. On ignore ce que signifie littéralement le mot du *Hanscrit* *roopewetee*. Mais les mots *ro-pa-vé-té* qui y répondent pour le son, signifient mot à mot, *qui donne lorsque elle est toi* ou *à toi*, expression que rend le mot *infidèle*. Avec ce seul mot de plus, le troisième vers présente un sens raisonnable. On est persuadé ou que M. Halhed a

oublié de traduire *roopewetee* du Persan en Anglais, ou que le Traducteur Français n'a pas traduit en entier le texte Anglais. Peut-être aussi l'omission du mot *infidèle* n'est-elle qu'une faute d'impression. Quoi qu'il en soit, la conformité de *son* exigeait qu'on employât les mots Celtiques *ro-pa-vé-té*; & l'exactitude de la traduction exigeait qu'on les rendît en Français. Leur signification littérale, dont le mot *infidèle* est à peu-près l'équivalent, a rendu un sens juste à ce troisième vers, qui ne présentait qu'un sens faux.

*STANCE IRRÉGULIÈRE tirée d'une Collection de Poèmes.
(Préf. pag. 23.)*

H A N S C R I T.

Swejeno nēyatee wirum
Pereheete booddheer weenashe
kalaepēe
Chhaedaepēe chundene teroo
Soorebheyetee mookhum hoot
hariesye.

Traduction sur l'Anglais.

Un homme bon ne prend jamais
d'inimitié.

Il est bien disposé même à l'égard de
celui qui le maltraite.

Ainsi, pendant que l'arbre du fen-
dale tombe.

Il communique son odeur aromati-
que au tranchant de la hache.

C E L T I Q U E.

Zé-vé-i-enor né-ia-té vi-rum
Pa-rai-hé-té boutr-or vé-en-azé
ke-el-épé
Kéad-opé cou-ont-é-ni ter-aou
Zo-rai-bé-i-té moug-hom couet
ha-res-schié.

Traduction du Celtique.

L'homme d'honneur (de bien) ne
va pas où il y a des querelles
(rumeurs).

Lorsqu'on le repousse, on a un asyle
(un rempart, une sûreté) en lui.

Quand l'arbre (qui nous met à cou-
vert) est rompu (abattu)

La coignée qui l'a frappé nous donne
son odeur.

Il n'y a pas d'apparence que dans la Traduction Anglaise M. Halhed
ait conservé les idiotismes de la Langue originale; il est infiniment

plus vraisemblable qu'il y a substitué ceux de sa Langue maternelle.
On ignore d'ailleurs s'il s'est assujéti à traduire littéralement. On s'y
est astreint en traduisant les mots Celtiques correspondans au Hanscrit.
On ne s'est permis que de disposer les mots dans l'ordre de notre Syntaxe,
pour ne pas donner une traduction rebuyante & presque inintelligible
comme le sont celles dont on a donné des exemples N° 2, en plaçant
exactement des mots français sous des mots latins, employés par Phèdre
& par Virgile. Le Lecteur, qui n'a pas besoin d'être averti qu'on ne
s'est pas occupé de tournures élégantes, ne sera pas étonné, sans doute,
de ne point trouver des Y & des W dans les mots Celtiques: ce sont
évidemment des lettres empruntées de l'alphabet Anglais, & trop mo-
dernes pour représenter les vrais sons de la Langue des Brame.



Nous avons sur le *Galibi*, Langue des *Caraïbes*, deux Vocabulaires précieux, quoiqu'incomplets. L'un a été imprimé en 1658; l'autre en 1763 (1). Ce dernier est le plus ample, mais ce n'est pas le plus instructif, parce qu'il a été fait dans des vues de pratique domestique. L'Auteur de l'*Histoire des Antilles* a été plus loin dans le Chapitre qu'il a intitulé : *Remarques sur la Langue des Caraïbes*. Les détails dans lesquels il est entré en font désirer de plus étendus; cependant ils suffisent pour donner, en général, l'idée d'une des plus anciennes Langues existantes.

Les mêmes causes qui tendent à l'altération, à la corruption du langage primitif des Peuples policés, ont agi, & peut-être avec plus de force encore sur celui des Caraïbes. Une seule de ces causes eût suffi pour le défigurer. Cette cause est la fréquentation des diverses peuplades de l'Amérique, & l'introduction d'une foule d'idiotismes, qui en est l'effet inévitable. Aussi est-il frappant que la plupart des mots Caraïbes sont composés de plusieurs syllabes qui ont originellement formé une phrase. Cette phrase qui, resserrée en un seul mot, présente toujours une image, une figure, ou une métaphore, n'est que la réunion de monosyllabes Celtiques plus ou moins altérés. Ces monosyllabes ont été diversément transposés selon que l'image, la figure ou la métaphore ont été saisies sous des rapports plus ou moins éloignés de ce qu'on a voulu exprimer. Ces mots-phrases, si l'on peut s'exprimer ainsi, ne sont point le nom d'une chose, d'une action, d'un objet; ce sont des signes qui décrivent ou qui peignent

(1) *Hist. Nat. & Morale des îles Antilles de l'Amérique*. Rotterdam, 1658, in-4°.
Maison Rustique à l'usage des habitans de Caïenne, par M. de Préfontaine. Paris, 1763, in-4°.

par ses propriétés, par ses qualités, ou par son usage, ce qui n'a pu recevoir de nom spécifique chez une Nation assoupie dans une éternelle enfance. Les enfans qui peignent tout, peignent mal, parce que leurs sensations sont vives & leurs idées indéterminées; ils ne savent ni réfléchir, ni comparer. Leurs manières de s'exprimer sont, pour ainsi dire, des hiéroglyphes en paroles. Un Caraïbe, qui veut donner l'idée d'un grand nombre, montre ses cheveux ou le sable de la mer. Il dit qu'il a beaucoup, beaucoup de lunes, pour faire entendre qu'il est fort âgé. Lorsqu'une chose est perdue ou rompue, il dit qu'elle est morte. La prunelle est pour lui le noyau de l'œil; le pouls est l'ame de la main; les doigts, sont les petites, ou les enfans de la main.

Si ces caractères d'antiquité laissent le *Galibi* à une très-grande distance des Langues écrites, il n'en est que plus remarquable que la préexistence du Celtique s'y manifeste sensiblement. Cette observation n'intéresse ni nos Arts, ni nos Sciences, puisqu'il s'agit du jargon d'un peuple qui a toujours été barbare, & qui l'est encore; mais elle devient intéressante en ce qu'elle confirme l'importante vérité que tous les idiômes, sur quelque partie du globe que ce soit, ne sont que des dialectes plus ou moins défigurés de la première Langue des hommes, & que le Celtique actuel est cette première Langue. En attendant qu'on publie en entier le travail qu'on a fait sur le *Galibi*, on va le faire connoître par quelques exemples.

EXTRAITS du Vocabulaire Caraïbe.

C E L T I Q U E.

Mon poil, mes cheveux, *Nitibouri*.

Ni-ti-bour-i; mot à mot, eux, la bourz (ou les cheveux) couverture de nous. (Le poil, la bourre, les cheveux qui nous couvrent.)

Mes entrailles, *Noulakaé*.

Ni-aou-leka-é, c'est-à-dire, ce qui est placé (ou mis) en nous.

L'Auteur de l'*Histoire des Antilles* a mis en Français ce qu'on croit devoir énoncer en latin. *Sexus muliebris*. En Caraïbe *Touloukou*.

Toul-o-cou, id est strictè, *foramentum occultum*.

EXTRAITS du Vocabulaire Caraïbe.

Mon frère aîné. Les hommes disent *Hanhin*.

Mon frère aîné. Les femmes Caraïbes disent *Niboukayem*.

Mon cadet. Les hommes disent *Ouanoué*, & *Ibiri*, c'est-à-dire, proprement ma moitié. (Ils regardent leurs frères, comme une portion d'eux-mêmes).

Mon cadet. Les femmes Caraïbes disent, *Namouleem*.

Mon neveu, *Yanantigané*.

Un camarade, *Banaré*.

Sauvage, *Maron*. Les Caraïbes ne donnent ce nom qu'aux animaux & aux fruits sauvages.

Sentinelle, espion, *Arikouti*, *na-bara*.

Sage, *Kanichicori*.

C E L T I Q U E

En-an-hen, mot à mot, lui l'aîné (il est l'aîné).

An-i-bou-ké-mé : en un seul mot *Aniboukémé*, c'est-à-dire, celui qui fera ma défense ou mon défenseur, ou mon soutien.

Evoan-évoé, qui se prononce *éouan-éoué*, c'est-à-dire, j'étais, il fut, ou lorsqu'il fut (j'étais né avant lui, il est mon cadet). *I-ber-é* signifie, il est court, ou il est petit (il est plus petit, plus jeune que moi).

Na-m'aou-lé-é-mé, c'est-à-dire, il n'est pas au-dessus de moi, (c'est moi qui suis au-dessus de lui, il est mon cadet).

I-enn-on-ti-gan-é, signifie il est né dans notre maison.

Bann-ar-é, mot à mot, du quartier lui est. (Il est de mon quartier, de mon canton).

M'a-run, signifie qui va dans les montagnes, dans les mornes.

Ari-cou-té-i, c'est-à-dire, tu te caches d'eux : & *an-a-bâr-a* signifie qui vit sur les hauteurs.

Ké-a-ni-cou-ti, signifie au figuré celui qui met notre maison à couvert, (à l'abri ou en sûreté).

EXTRAITS

EXTRAITS du Vocabulaire Caraïbe.

Fol. *Leuleuti ao*, ou *Talouali ao*, c'est-à-dire proprement, qui n'a point de lumière.

Nota. L'Auteur de l'Hist. des Antilles, pag. 397, traduit celui qui ne voit goutte, ou, qui n'a point de lumière.

Riche, *Katakobaiti*.

Il est né, *Emeïgnouali*.

Mange, à l'impératif, *Baika*.

Soufle, *Phoubaé*.

Je nage, *Napouloukayem*.

Va pêcher du poisson, *Tikabouka authé*.

Il est amoureux d'elle, il la caresse. *Ichoatoati tao*.

Il est malade, *Nanégaeti*.

Maladie, *Anek*.

C E L T I Q U E

Leou-leou-ti ; mot à mot, il est, ou il va heurtant ses parties supérieures (sa tête).

Dal-evoa-le-aou (qu'il faut prononcer *Dal*, ou *Taleaouleaou*, signifie il est au-dessus de celui qui était aveugle, ou il est plus qu'aveugle.

Kead-a-gou-bé-ti, c'est-à-dire, qui cache, qui amasse des biens dans la maison.

E-mé-ghen-aou-al-i, à la lettre, l'autre est à moi qui est né.

Beka, en François *Béchée* ou *Becquée*.

Ef-aou-bé, en François il serait le soufle.

En-a-poulo-ké-i-ai-mé, à la lettre, dans les amas d'eau de l'enceinte j'allois moi.

Ti-cav-evo-kea-ot té, c'est-à-dire, atteints (prends) ce qui se trouve dans l'eau de la rive de toi.

Hi-hoanta-ou-ti-ta-aou, mot à mot : elle, désirée donc de lui est, elle est donc l'objet de ses desirs).

Na-ne-het-i, veut dire il n'est pas en santé.

A-nhé, en François, qui gêné est, qui est gêné, incommode).

EXTRAITS du Vocabulaire Caraïbe.

C E L T I Q U E.

Une maison publique, *Karbet*.

Kaer-bé-hed, c'est-à-dire, maison qui est longue.

Une maison. Les hommes disent, *Toubana*.

Tou-bé-anna, signifie ce qui couvre, ou ce qui met à couvert.

Une maison. Les femmes Caraïbes disent *Touhonoko*.

Touen-aou-cou, veut dire, c'est la couverture qui nous cache.

Muraille ou palissade, *Keo-ra-ra*.

Keo-ra-ra, c'est-à-dire, ce qui fait enceinte, (ce qui fait rempart).

Fenêtre, *Toullepen*, proprement un trou.

Toul-é-penn, littéralement trou est de tête. (C'est un trou pour passer la tête, une fenêtre).

Nota. Fenestre est le même mot, ou pour mieux dire la même phrase descriptive. Les monosyllabes Celtiques *penn* ou *fenn-e-ze-tré*, expriment mot à mot & sans aucun dérangement tête, est cela un passage (cela est un passage pour la tête).

Arbre, *Huéhué* (& plus bas) du bois, *huéhué*.

Voé voé, qui signifie arbres. Le vrai mot est *goué*, qui se prononce *voué*, ou *voé* (arbre).

Nota. M. de Préfontaine écrit *vue* *vué*, *hué hué*, *vay vay*, & il traduit *bois*.

C'est de l'histoire naturelle & morale des îles Antilles, qu'on a tiré les mots Caraïbes qu'on vient de comparer à des monosyllabes Celtiques. Ceux qui suivent sont tirés de l'Ouvrage de M. de Préfontaine.

Autohippo (par élision de *auto ibippo*) *Aou-ti-bé-i-pos*, c'est-à-dire, ce qui est posé sur une maison.

EXTRAITS du Vocabulaire Caraïbe.

C E L T I Q U E.

Auto (case).

Aou-tou, signifie qui couvre, qui vous met à couvert.

Amiario, (donne-moi).

A-mé-ro, c'est-à-dire, & donne à moi.

Cama, *Caman*, (partons, allons).

Camad (à l'impératif) marche.

Cicourou, (lait).

Zé-gorou. C'est deux mots veulent dire cela est trait, de notre verbe traire. Les mots *Gorou ar zaout*, signifient littéralement traire les vaches.

Cololetà, (chandelle).

Golo-let-a, mot à mot, lumière répandue qui va, (lumière qui se répand).

Epéri, (fruit).

E-pé-ri, veut dire ce sont des poires.

Ménéboui? (As-tu apporté?)

Men-ébo-i? Mot à mot, moi aurai-je cela?

Nanégué, (dormir, reposer).

An-a-éné-goué, c'est-à-dire, celui qui va dans son repos.

Nisan, (aller, marcher, éheminer).

Ni-za, en Français, nous allons.

Tériké, (en colère, courroucé, fâché).

Ter-i-ké, littéralement brise, elle, l'enceinte. (La colère rompt tout, brise tout).

Il eût été facile de réduire ces exemples aux seuls mots du Galibi, dont le son & la signification se rapprochent du son & de la signification des mots Celtiques, au point d'en rendre l'identité évidente. Mais on s'est fait une loi de servir le Public avec le respect & la fidélité qui lui sont dûs. On a choisi à dessein d'autres mots qui s'éloignent un peu de l'exacte ressemblance; on en a employé qui s'en éloignent un peu plus encore, soit pour le son, soit pour le sens propre & immédiat. Il est juste d'avertir les Lecteurs, qui ne sont pas exercés à comparer les Langues entr'elles, de la

diversité des voiles qui dérobent au premier coup-d'œil la réalité de la filiation entre des mots qui paraissent n'avoir rien de commun. C'est ce que produit l'addition d'une ou de plusieurs lettres, soit au commencement, soit à la fin des mots. C'est ce que produit plus fréquemment encore le choix arbitraire & varié des figures ou des métaphores pour exprimer la même idée. Et enfin c'est ce que produit de la manière la plus gênante, le passage d'un mot figuré, à un sens plus figuré encore, & que cependant l'usage a fait rester dans une autre Langue, comme le mot propre, quoiqu'il se trouve à la plus grande distance de sa signification primitive. Lorsqu'un Caraïbe désigne une chose *perdue* ou *rompue*, en disant qu'elle est *morte*; lorsqu'il nomme la prunelle, *le noyau de l'œil*; le poulx, *l'ame de la main*; le toit ou la couverture de son réduit, *la peau de la case*, il faut pour l'entendre, parcourir les diverses métaphores auxquelles l'objet pouvait également se prêter, & s'arrêter à celle qui a le plus frappé les Caraïbes, puisqu'ils s'y sont fixés.

Au surplus, les Lecteurs équitables & instruits sentiront combien les secours qu'on peut tirer de simples vocabulaires, sont faibles. Quelques phrases entières d'un peuple, établissent avec infiniment plus de clarté & de solidité la descendance d'une Langue, par les ressemblances de son & de signification entre les mots de la mère & de l'arrière-petite-fille. Mais c'est un secours qu'on n'a pu se procurer pour les Langues du nouveau monde.



N° VII.

LANGUE DE L'ÎLE TAÏTI.

QUOIQUE les exemples de conformité qu'on va donner entre la Langue Celrique & celle de Taïti, ne soient tirés que du Vocabulaire de M. de Bougainville, on n'ignore pas qu'il en existe un autre, publié par M. Forster. Il embrasse la Langue des *Iles de la Société*, & par conséquent de l'île Taïti. On l'a lu tout entier, mais on a cru devoir se réduire à le consulter, sans en faire usage, pour établir la conformité de sons entre le Taïtien & le Celrique. En voici les raisons.

1°. Ce Vocabulaire a été formé successivement dans plusieurs Iles, ce qui a fait soupçonner que des mots qui expriment la même idée chez ces divers Insulaires, pouvaient avoir pris dans la prononciation des sons différens, & même recevoir des acceptions modifiées ou différentes. Cette conjecture s'est réalisée. On se serait donc exposé à traduire en Celrique, comme appartenant à Taïti, des mots appartenant à d'autres îles. Au lieu qu'en se renfermant dans le Vocabulaire de M. de Bougainville, on était sûr de travailler uniquement sur la Langue de Taïti.

2°. Les Nations qui emploient le même alphabet profèrent diversément le son des lettres, & sur-tout des voyelles. M. Forster, qui a senti cet inconvénient, a placé à la tête de son Vocabulaire un *Avertissement*, où il indique les valeurs des lettres qu'il a employées; mais il est si difficile, pour ne pas dire impossible, de donner une idée juste d'un son autrement que par l'ouïe; d'ailleurs ses explications sont si sommaires, qu'elles ne sont pas, à beaucoup près, aussi utiles qu'il l'aurait désiré. Aussi le Traducteur a-t-il dit dans une note qu'il a placée à la tête de l'*Avertissement*, que « les Français remarqueront que c'est un Anglais qui parle, & qu'il » donne *aux Langues des Iles de la Société* une prononciation correspondante à la prononciation Anglaise ». On n'avait point cet écueil à craindre.

en suivant le Vocabulaire de M. de Bougainville. On était sûr de saisir d'aussi près qu'il est possible les sons des mots de Taïti, parce qu'il est Français, & qu'il emploie les lettres selon la valeur usitée en France.

3°. Le Traducteur prévient qu'il a été embarrassé pour les noms des îles, & les termes des *Langues de la mer du Sud*; parce que M. Cook & M. Forster n'écrivent presque jamais de la même façon. En effet, la diversité d'orthographe dans l'original Anglais est telle, que le nom même d'un des Voyageurs est écrit tantôt M. Bayly, tantôt M. Bayley. Quant aux mots Taïtiens, le Capitaine Cook écrit *Obéréa*, & M. Forster *O-Pooréa*. Dans son premier voyage M. Cook avait nommé Taïti, *O-Taheite*; il a écrit depuis *O-Tahiti*. Enfin M. Forster prêtant une oreille plus attentive à la prononciation des insulaires, reconnut que l'O & l'E qui commencent la plupart des noms & des mots, sont l'article que les Orientaux mettent devant la plupart des substantifs. « Je remarquerai ici, ajoute-t-il, que M. de Bougainville a saisi heureusement le nom de l'île sans O, & qu'il » l'a exprimé par *Taïti*, aussi bien que la nature du Français peut le » permettre » (1). On devait être d'autant plus vigilant sur les méprises que pouvait occasionner l'orthographe Anglaise, que le Traducteur n'avait pas cru devoir prendre sur lui de ramener à notre prononciation les mots & les noms qu'il trouvait dans le texte. Il devenait donc étroitement nécessaire de s'en tenir strictement au Vocabulaire de M. de Bougainville.

EXTRAITS du Vocabulaire de
l'Île Taïti.

Aipa, le terme de négation, il n'y en a pas.

Aneania, importun, ennuyeux.

Aouira, éclair.

CELTIQUE,
ou Armoricaïn.

Epp, en latin *sine*, en Français sans.

Anehania (a-neh-a-ni-a) mot à mot qui gênant est à nous. (Celui qui nous gêne, qui nous importune).

Aouira (aou-ir-a) qui va en longueur, en se prolongeant.

(1) Voy. le Voyage dans l'hémisphère austral, Tom. II, pag. 12, de l'édition in-8°.

EXTRAITS du Vocabulaire de
l'Île Taïti.

Eatoua, (la Divinité) le même mot exprime aussi ses Ministres, ainsi que les Génies subalternes bien-faisans ou malfaisans.

Eouai, (pluie).

Eteina, (frère ou sœur aînée).

Evaï, (l'eau).

Evaré, (maison).

Evuyo, (flûte).

Métoua, (parens).

Métoua, parens; *metoua-tané*, ou *éouré*, père; *métoua-ainé* ou *éao*, mère.

Cet article du Vocabulaire de M. de Bougainville paraît mériter une attention particulière. Pour le mieux faire sentir, il est nécessaire d'y joindre quelques autres articles.

Tané, (c'est toujours M. de Bougainville qui parle) homme, mari, *Tara-tané*, femme mariée.

CELTIQUE,
ou Armoricaïn.

Eatoua (e-a-tou-a), est qui va caché. (l'être invisible.) En Celtique usuel *éadoué* (é-a-doué) signifierait littéralement qui est Dieu. On dit simplement *Doué* (Dieu) *ma Doué* (mon Dieu).

Evaoué (ev-aou-é) signifie littéralement qui est eau, ou c'est de l'eau.

Etéhena, (e-te-hen-a) mot à mot, est de toi aîné le, (c'est l'aîné ou l'aînée de toi).

Evaï (ev-a-i) mot à mot, eau & elle (& elle est eau).

Eouaré (e-ouar-é) mot à mot, est, qui est au-dessus (c'est ce qui est au-dessus).

Eïouyo (e-iou-yo) mot à mot, qui son fera (qui rendra du son).

Métouas (mé-touas) mot à mot, moi conserverent (ceux qui me conserverent).

Touainé, frère & sœur, en ajoutant le mot qui distingue le sexe.

Eouré, sexe de l'homme.

Erao, sexe de la femme.

Le besoin toujours subsistant d'exprimer des idées qui remontent à la naissance du monde, avertit de l'importance de ces mots ; & cette considération fera excuser la longueur des détails dans lesquels on croit devoir entrer.

Métoua, signifie parens ; & notre mot *parens*, comme le mot latin *parentes*, est commun aux deux sexes. Il veut dire à la fois père & mère.

Les monosyllabes Celtiques *Me-touas*, au pluriel, signifient ceux qui me conservèrent (mes père & mère). Le sens du Celtique *Mé-touas* renferme la même indétermination que le mot Français *parens*, & que le mot latin *parentes*.

Il a dû se présenter naturellement deux moyens d'écarter à cet égard toute confusion d'idées : l'un d'ajouter au mot *parent* celui d'*époux* ou de *mari* pour le père, & celui d'*épouse* ou de *femme* pour la mère ; l'autre de désigner directement le père & la mère, par les mots qui indiquent leur sexe, le mâle & la femelle. On va voir que les Taïtiens emploient arbitrairement l'un & l'autre moyen.

Métoua-tané, père. Le mot *tané* est formé de trois monosyllabes Celtiques *ta-en-é* qui signifient *il est à toi*, ou *celui qui est toi* (ton mari, ton époux). On a donc réuni le mot générique *parent*, & le mot spécifique *époux* ou *mari*, pour exprimer l'idée de père. *Métoua-tané*, (parent-époux ou mari).

Mais les Taïtiens disent aussi *Metouu-eouré*, pour désigner le parent-père. Ce mot *Eouré* vient de trois monosyllabes Celtiques *é-gour-é*, qui répondent aux mots Français *homme*, *mâle*, & aux mots latins *vir*, *mas*, *masculus*. En adoucissant le mot *gour* par la substitution de la lettre *H* ou *G*, adoucissement fréquent dans la prononciation du Celtique, on a le mot *éhouré*, dont le sens est le même. Les Taïtiens ne font donc que substituer une autre expression à celle d'*époux*. Ils disent *Metoua-eouré* (parent mâle).

Ils ont suivi la même méthode pour désigner la mère. Ils la nomment ou *Métoua-ainé*, ou *Métoua-erao*, qui, l'un & l'autre, répondent pour le sens, à notre mot *mère*.

Le

Le mot *ainé* est formé de deux monosyllabes Celtiques, *en-é*, qui signifient littéralement *lui est* (elle est à lui, elle est sa femme). Voilà, comme pour le père, la réunion de deux mots pour exprimer l'idée de mère ; *Métoua-ainé* (parent-femme).

Nous trouvons dans la *Table des différentes Langues des îles de la mer du Sud*, que nous a donnée M. Forster, le mot *Waheiné*, traduit par ceux-ci, *une femme* (1). Il est évident que les mots *Waheiné* & *ainé*, ayant tous deux la même signification, & dans les mêmes contrées, sont un même mot. S'ils diffèrent un peu l'un de l'autre, c'est vraisemblablement parce que M. de Bougainville a écrit les sons qu'il a entendus à Taïti ; que M. Forster a écrit ceux qu'il a entendus dans d'autres îles de la Mer du Sud, & qu'il a orthographié à la manière Anglaise le mot *ouaéné* par un double *V*, *Waheine*. Mais il est remarquable que *ouaéné* est composé des monosyllabes Celtiques *oua-en-é*, qui signifient littéralement *était lui, est* (elle était lui, elle l'est), c'est un autre lui-même, elle est sa femme ; ou, pour se servir de la traduction de M. Forster, c'est *une femme*.

On pourroit se borner à ce qu'on vient de dire sur la conformité des sons, & sur la conformité des métaphores adoptées par tous ces Insulaires pour rendre l'idée de *femme*, d'*épouse*. Mais on espère que le Lecteur ne désapprouvera pas une légère digression sur cette métaphore en elle-même.

Plusieurs Nations l'ont employée pour indiquer le même objet ; ainsi elle a passé dans plusieurs Langues, & c'est toujours du Celtique que le son & la signification ont été tirés. M. Forster a placé dans la *Table* qu'on vient de citer le mot *Féseiné*, comme une autre expression des *Iles de la Mer du Sud*, pour dire *une femme*. Il est composé de trois radicaux Celtiques, *fé-en-né*, qui, mot à mot, veulent dire *serait lui, est* (elle est, ce qui serait lui, elle est lui). Le mot latin *famina*, & notre mot *femme*, ont pour racine *foé-men* (qui fut moi). *Hymen* en Grec, est formé de *hi-men*, (elle, moi). L'*hymenaios* des Grecs & l'hyménée des Français, viennent de *hi-mén-é*, qui signifient littéralement, *elle moi est*, (elle est moi). Cette tournure peut nous paraître singulière, parce que les peuples nouveaux ont altéré, dénaturé les expressions pleines de vie des premiers tems. Nous

(1) Voy. *Observations pendant le second Voyage de M. Cook*, Paris, 1778, Tom. V, in-4°. pag. 253.

avons réduit à de simples & froides dénominations, la réunion de mots qui dans leur origine présentaient un sentiment ou une image. Cependant rien ne prouve mieux combien ces tournures sont naturelles, que l'adoption unanime de peuples placés à de si grandes distances. Tous ont désigné la femme, par l'expression du sentiment vif & profond qu'elle inspire. Ce n'est point un être étranger, *c'est un autre moi-même, elle est moi, c'est moi*, nous ne ferons qu'un, *elle-moi*. Il serait impossible d'imaginer une énonciation plus tendre que le *Métoua-ainé*, ou *Waheiné* des Taïtiens pour réveiller l'idée de mère. (Parente-femme, ou parente-épouse).

M. de Bougainville avertit que les Taïtiens attachent aussi l'idée de mère ou de parent-femme, aux mots *metoua-erao*. Ce mot *erao* vient des monosyllabes Celtiques *e-ra-or*, dont la finale s'est adoucie par le retranchement de la lettre R, consonne forte & dure qui ne termine pas un seul des mots du Vocabulaire de Taïti.

Eraor (*e-ra-or*) se traduirait littéralement en latin, *ejus est FORamen*, ou *ORificium*. On peut remarquer que le radical Celtique OR, dont le sens propre est *apertura, solutio continuitatis*, se retrouvent dans les deux mots latins qui traduisent *eraOR*. Le mot adouci *erao*, indique la mère, & l'indique par une organisation caractéristique sur laquelle il ne peut s'élever aucun doute. C'est aussi ce que démontre de plus en plus l'explication que donne M. de Bougainville de trois mots de Taïti, dont l'un est commun à l'idée de frère & sœur, & dont les autres les désignent spécifiquement.

Touainé, frère & sœur, en ajoutant, dit-il, le mot qui distingue le sexe.

Le mot *touainé* (*touen-é*) signifie mot à mot, *il est*, ou *elle est de la maison*, du logis. Voilà le mot commun au frère & à la sœur.

Le Vocabulaire porte, deux pages après, *éouré*, sexe de l'homme. *Erao* sexe de la femme. C'est donc *touainé-éouré* qui spécifie l'enfant de la maison qui est mâle, & *touainé-erao*, qui caractérise l'enfant de la maison qui est femelle; comme *métoua-éouré* désignent le mari, l'époux, & *metoua-erao*, la femme, l'épouse.

On voit par ces détails que les Taïtiens ont conservé le son & la signification de monosyllabes Celtiques qui indiquent en général la paternité; d'autres qui la spécifient en désignant le père ou la mère. Ils ont gardé la même marche, pour la fraternité en général; ils l'ont dé-

terminée ensuite pour le frère & la sœur, par les mêmes mots qui déclarent le sexe du mari & celui de l'épouse.

LANGUE DE L'ILE DE TAÏTI.

CELTIQUE.

Métoua (parens des deux sexes; père & mère).

Métouas, au pluriel. (Ceux qui me conservèrent) mes père & mère.

Métoua-tané, ou *éouré*, (père).

Métoua-tané, ou *éhouré* (le mari ou le mâle qui m'a conservé), mon père.

Métoua-ainé, ou *Waheiné*, ou *erao*, (mère).

Métoua-éné, ou *eraor*, (la femme, l'épouse, la moitié qui m'a conservé), ma mère.

Touainé, (frère & sœur).

Touéné, (il est, ou elle est de la maison, du logis).

Touainé-éouré, (frère).

Touéné-éhouré, (l'enfant de la maison qui est mâle,) mon frère.

Touainé-erao, (sœur).

Touéné-éraor, (l'enfant de la maison qui est femelle,) ma sœur.

Oorah, la pièce d'étoffe dont on s'enveloppe.

Orahé (*o-ra-hé*) mot à mot, *qui fait votre enceinte*, *qui vous entoure*.

Ooroa, (généreux, qui donne).

Aourovaa, (*aou-ro-voa*) littéralement, *qui donnant était*, (*qui était donnant*, *qui donnait*).

Ouanao, (accoucher).

Aouhanaou, (*aou-han-aou*), mot à mot *qui accouchant est*, (*qui accouche*).

Taporai, (battre, maltraiter).

Taporai, (*tap-o-rai*) mot à mot *frapper eux*, *il faisait*, (*ce qu'il faisait était de les frapper*; *il les frappait*, *il les battait*, *il les maltraitait*).

LANGUE DE L'ÎLE DE TAÏTI.

Tatoué, (l'acte de la génération).

Tinatoré, (serpent).

Toni, (terme d'appel, ou cri pour les filles. On y ajoute *peio* allongé ou *pijo* prononcé doucement comme le grand *J* des Espagnols. Si la fille se donne un coup sur la partie extérieure du genou, c'est un refus; mais si elle dit *énomoi*, c'est l'expression de son consentement.

Il eût été facile de rendre ces Extraits plus nombreux. On a été retenu par deux considérations: l'une, que la lecture en eût été ennuyeuse; l'autre que pour convaincre beaucoup de Lecteurs de la conformité réelle de son, entre certains mots de Taïti & les monosyllabes Celtiques correspondans, il eût fallu entrer dans l'exposition longue & fatigante des adoucissmens que reçoivent plusieurs lettres dans toutes les Langues, & des substitutions d'une lettre à une autre, dont les exemples se multiplient par-tout. Ces adoucissmens, ces substitutions sont connus de tous ceux qui savent plusieurs Langues, & même de ceux qui étudient la leur avec soin. Mais le grand nombre ignore ces singularités grammaticales, ou n'en a que des idées confuses ou incomplètes.

CELTIQUE.

Tadoué, (tad-oué) mot à mot, père il fut, (il fut père).

Dénatoré (den-a-tor-é) homme qui détruit, (ou qui fait périr) il est. (il est, qui fait périr l'homme, il fait périr l'homme).

Teaouni (té-aou-ni) mot à mot, toi est à nous? (Es-tu à nous)?

Péïaou (pé-i-aou) mot à mot, paye il y a, (tu feras payée).

Enomoui, par une contraction qui adoucit les radicaux, *enou-mé-aou-i*, mot à mot, là où je suis, tu iras (tu iras où je suis).

C'est à très-peu de chose près le sens qu'on assigne dans le Vocabulaire au mot *enomoi*, expression du consentement, (tu iras où je suis; viens ici).

Il ne reste plus qu'à donner quelques exemples de la diversité des lettres employées par M. de Bougainville & par M. Forster, pour rendre les sons qu'ils ont entendu l'un & l'autre, & auxquels ils attachent la même signification.

VOCABULAIRE des Voyageurs
Anglais.

Taprahai, bastonnade, bâtonner quelqu'un.

N^a. M. Cook, tom. 2, pag. 227, in-8^o, dit: *Tiparrahying*, bastonnade.

Hohora, étendre, allonger.

Horoa, générosité, bienveillance.

Taata, S. *Taané*, un homme.

Toutoi, *papa*, lumière ou feu des grands personnages.

Neeao, *papa*, lumière ou feu du bas peuple.

Madooa-Waheiné, une mère.

Médooa-tanné, un père.

Tarééa, l'oreille.

Tooheiné, une sœur.

VOCABULAIRE du Voyageur
Français.

Taporai, battre, maltraiter.

Oorah, la pièce d'étoffe dont on s'enveloppe.

Ooroa, généreux, qui donne.

Tané, homme, mari.

Toutoi-papa, lumière des grands.

Niao-papa, lumière du peuple.

Métoua-ainé, mère.

Métoua-tané, père.

Taria, les oreilles.

Touainé, frère & sœur, en ajoutant le mot qui distingue le sexe.



N° VIII.

DICTIONNAIRES CELTIQUES.

ON a imprimé un assez grand nombre d'ouvrages sur la Langue Celtique. Il n'y en a aucun qui ne mérite des éloges; mais ils ne sont pas tous également instructifs. Les plus importants pour l'intelligence de cette Langue sont les Dictionnaires de Jean Davies; du P. Grégoire de Rostrenen; de D. Pelletier, & de Bullet.

Ce n'est pas sans regret, ou, pour mieux dire, c'est avec beaucoup de répugnance, qu'on obéit à la nécessité de ne considérer ici des hommes si estimables, que du côté des omissions fondamentales, & des décisions trompeuses qui leur ont échappé. Il serait si doux de ne s'occuper qu'à faire sentir tout le prix de leur zèle, de leur constance, qualités qu'ils avaient éminemment; & qui leur donnent des droits incontestables à la reconnaissance des Savans de tous les pays! Ils ont découvert des richesses ensevelies depuis des siècles sous des amas de décombres; ils ont déchiré & détruit en grande partie, le voile qui couvrait & ces décombres & ces richesses. Si quelques lambeaux de ce voile se sont dérobés à leur vigilance, la gloire des premiers & des plus grands efforts leur appartient. Elle est en sûreté. On fait donc ici l'aveu réfléchi que s'ils n'eussent pas eu le courage d'entreprendre le défrichement d'un champ délaissé depuis tant de siècles, la vie la plus longue & la plus laborieuse n'eût pas suffi pour remplir une tâche si pénible. Après leur avoir rendu ce juste hommage, on espère que des observations dictées par le même zèle, par le même amour dont ils étaient animés pour le progrès des lettres, ne seront point confondus avec les traits amers & méprisables de la censure ou de la satire.

Davies, homme d'une grande érudition, nous a donné un Dictionnaire de l'ancienne Langue des Bretons, c'est-à-dire, des habitans de

l'Angleterre; Langue qui s'est assez bien conservée dans la Principauté de Galles, & dans le Comté de Cornouailles (1).

Il était convaincu que l'antiquité de cette Langue remontait aux tems les plus reculés. Il n'avait besoin, disait-il, pour fermer la bouche à ceux qui douteraient de son antiquité, que de cette unique réponse; son origine, & la Langue mère d'où elle descend sont entièrement inconnues (2). Cependant il avoue, (& il avait raison) qu'il ne se ferait pas avancé au point de dire que la Langue des anciens Celtes fût la même que parlent aujourd'hui les habitans des pays de Galles & de Cornouaille en Angleterre, & ceux de l'Armorique en France. Il se contentait d'affirmer que sa Langue était de la plus haute antiquité (3).

Mais vivement, & trop vivement frappé des vicissitudes promptes du langage de chaque peuple, il en conclut trop légèrement que les Langues parlées depuis des siècles avaient nécessairement éprouvé d'innombrables altérations (4). Il donna trop de poids à des causes de détail qui, en effet, ont une influence sensible, mais qui n'entament, pour ainsi dire, que l'écorce des Langues. Le fond qui en est indestructible, se manifeste

(1) *Antiquæ Linguae Britannicæ... & Linguae Latinae Dictionarium Duplex. Prius, Britannico-Latinum... Posterius Latino-Britannicum...* Londini, impress. in ædibus R. Young, impensis Joan. Davies SS. Th. D. an. Dom. 1632, in-fº.

(2) *Orientalium matricum unam esse opinor, aut certe ab Orientalibus immediate prognatam... Si cui de ejus antiquitate dubitare placuerit, huic vel hoc unicum sufficiat antiquitatis argumentum, quod origo ejus & quâ sit matrice genita penitus ignoretur.* (in præf.)

(3) *Liceat mihi opinari nostratum vocabulorum plura, à fontibus Orientalibus defluxisse, Nec non alicubi voces Anglicanas, quas à nostris fieri credebam, notavi... Sed an antiquorum Celtarum Lingua eadem fuerit cum hodiernâ Britannicâ, Armoricanâ & Cornubiensi, ut ille existimat (Paulus merula) ejus sit propriam Sententiam Stabilire... Nos nostram inter matricem Europæ Linguas, multis suffragantibus, refragante nemine numeramus. Longè antiquissimam esse dicimus.* (in præf.)

(4) *Linguas vernaculas paucis seculis ita variari videmus, ut vix aliquid præter ipsa retineant nomina... Neque hoc mirum. Faciunt enim nationum mutua commercia, ut etiam Linguarum exerceantur commercia. Faciunt amicitia, connubia, vicinitas, Colonia, ut gens una alterius Linguam ediscat... Mutationem autem non minimam acceperunt Linguae, quod hominum, etiam imperitorum, idiotarum, foeminarum, puerorum balbutientibus Linguis per tot secula ad libitum jactentur, & ad posteros*

clairement à ceux qui s'attachent à pénétrer au delà de ces enveloppes plus frêles encore que trompeuses. *Davies* ne vit presque dans les Langues que ces altérations superficielles produites par les liaisons de commerce entre les Nations; par l'exemple que se donnent habituellement des gens sans éducation, des femmes, des enfans qui savent à peine balbutier leur Langue, & qui cependant la transmettent avec tous ces travestissemens à la génération qui les suit. Il n'oublia rien, & fit valoir d'un côté les prononciations vicieuses, & de l'autre les méprises de l'ouïe, qui introduisant de fausses prononciations dans le passage d'un idiôme à un autre, dénaturèrent à la fois l'orthographe & les sons.

Ces notions vraies, mais exagérées ne lui permettaient guère de songer à débarrasser sa Langue de ce qui lui était étranger. Il la prit telle qu'il la trouva, & l'écrivit avec l'orthographe anglaise. Qu'en résulta-t-il? La plupart des racines, sur-tout les principales, lui échappèrent; & son orthographe les lui masquant de plus en plus, elles furent pour lui & sont devenues pour les autres absolument méconnoissables dans les mots composés. Son système de travail avait pour cause une défiance de soi-même assez rare parmi les érudits; mais cette cause, quelque louable qu'elle fût, a produit deux effets également fâcheux: l'un d'arrêter *Davies* au milieu d'une carrière qu'il était plus en état que personne de fournir avec distinction; l'autre, d'avoir entraîné ceux qui l'ont pris pour guide, dans les fausses routes où il s'était égaré.

Quel que soit le principe de son erreur, il est très-remarquable qu'il n'a point connu l'existence, dans le Celtique, de deux radicaux de la plus grande fécondité, le verbe *E* & le verbe *A*. Le premier signifie être, & le second aller. Ces verbes ont chacun leur conjugaison pleine & entière; ils entrent dans la composition de tous les verbes de cette Langue, & d'une multitude d'autres mots. Ces clefs principales ayant échappé à *Davies*, l'obscurité la plus profonde lui cachait la plénitude du sens des

traducantur. A malâ enim vulgi pronunciatione, mala scriptio; & mala scriptio errorem tradit posteritati. Orthographiam enim consuetudini inservire, idco que saepe mutari dicit Quint.... Præterea in Linguis aliis ad alias traducendis saepe decipiuntur audiendo aures, ut aliam vel vocem, vel literam pro alia accipiant, & facile mutantur voces diversitate pronunciationis. (in præf.).

mots

mots composés; il lui devenait impossible de les rapeller à leurs radicaux primitifs; & par contre-coup la filiation de quantité de mots des autres Langues se déroba à ses yeux & à son oreille. On s'étendra dans la suite sur la nécessité de bien connaître ces deux verbes. Il suffit de dire ici qu'ils sont d'une importance majeure, & que malheureusement *Davies* ne les a point connus.

L'irrégularité de son orthographe est un nuage qui augmente de plus en plus des ténèbres déjà trop grandes. Il a totalement banni la lettre *K* de son alphabet. Deux raisons rendent inconcevable le retranchement d'une lettre si essentielle: l'une que l'usage en est fréquent dans l'orthographe Anglaise; l'autre qu'on peut appliquer à presque toutes les Langues, ce que *M. Duclos* a remarqué, par rapport au Français dans ses Notes sur la Grammaire générale de Port-Royal. « Le *K*, dit-il; est la lettre dont nous faisons le moins, & dont nous devrions faire le plus d'usage, » attendu qu'elle n'a jamais d'emploi vicieux ».

Quand on a l'indiscrétion de retrancher une lettre qui, depuis des siècles, occupe une place dans tous les alphabets, il faut du moins avoir l'adresse d'y substituer un signe équivalent. *Davies* a remplacé la lettre *K*, par le *C*, signe aussi défectueux dans la prononciation Anglaise que dans la nôtre, puisqu'il change de valeur selon l'espèce de voyelle dont il est suivi. Le *C* prend la force du *K* avant l'*a*, l'*o* & l'*u*; mais il prend la valeur de l'*S* avant l'*e*, & l'*i*. En conséquence au lieu de *Ki*, qui signifie un Chien, *Davies* écrit *Ci*, qu'il traduit par *Canis*; & il prononçait ce mot comme nous prononçons *Si*. Cette substitution du *C* au *K* est d'autant plus étonnante qu'il avertit que les Armoricains disent *Ki*.

Son mot *Cigydd* qu'il traduit par *Lanius*, est, dit-il, le *Ciguer* des Armoricains, qu'il suppose sans doute qu'on prononce *Siguer*. Il se trompe; on écrit *Kiger*, qui signifie *Boucher*, & dont la prononciation est *Kig-er*, parce que les Armoricains ont conservé la valeur pleine & uniforme de chaque lettre. Ils ne confondent jamais le *G* avec l'*I* consonne, comme les Français & les Anglais. Mais la méprise de *Davies* sur le mot *Ciguer*, est la moindre qu'il ait faite à l'occasion de son mot *Cigydd*. Cette orthographe renferme cinq fautes: 1°. la suppression de la lettre *K*; 2°. la substitution du *C* qui, avant un *I*, a la valeur de l'*S* en Anglais; 3°. l'emploi de la lettre moderne & d'un son équivoque *Y*, au lieu de la

L

voyelle *I*; 4^o la suppression de l'*R* finale précédée d'un *E*; 5^o l'introduction d'un double *D* dans l'orthographe Celtique. On dit *introduction*, parce que c'est une redondance moderne, & dont on ne trouve pas un seul exemple dans les Langues anciennes.

Il n'y a pas une seule de ces innovations qui ne dénature les radicaux Celtiques & qui, par conséquent, ne tende à rompre le fil qui lie cette Langue aux autres. Mais la plus nuisible, peut-être, est la suppression de l'*R* finale précédée d'un *E*, c'est-à-dire, de la syllabe *ER*, qui termine le mot *Kig-er*, & qu'on a corrompu au point d'en faire le mot *Cigydd*.

Il était d'autant plus important de conserver cette syllabe, qu'elle est caractéristique de tous les substantifs qui désignent une profession. *Ar-er*, Laboureur; *Ad-er*, Semeur; *Can-er*, Chanteur; *Med-er*, Moissonneur; *Mint-er*, Ouvrier; *Pesk-er*, Pêcheur; *Tou-er*, Couvreur, &c. Aussi le mot *Kig* signifie-t-il *Viande*, & *Kig-er*, un *Viandier*, mot que nous aurions pu faire, comme de *Jardin*, nous avons fait *Jardinier*. Il est d'autant plus étonnant que Davies n'ait pas été redressé par le mot Armoricaïn *Kig-er*, qu'il savait que presque tous les noms de professions, ont en Anglais la même finale caractéristique. *Gardin-er*, (Jardinier). *Sow-er* (Semeur). *Fish-er*, (Pêcheur). *Labour-er*, (Laboureur ou Ouvrier). Les Anglais ont même le mot générique *maker*, qui signifie en général *faiseur*, pour quelque métier que ce soit.

Cette même syllabe *er*, changée en *or* dans le Latin, & en *eur* dans le Français, a conservé la même propriété. *Arat-or* (Laboureur); *Seminat-or*, Sem-eur; *Mess-or*, Moissonneur; *Cantor*, Chant-eur; *Piscat-or*, Pêch-eur; *Fabricat-or*, Ouvri-er; &c. La perte de cette finale, remplacée par la syllabe *ydd* qui ne signifie rien dans aucune Langue, ferait perdre en même tems les féminins des substantifs qui marquent les professions. Ces féminins se forment par la seule addition de la syllabe *ex*, à la finale *er*. De *Can-er*, Chanteur, on fait *Can-erex*, Chanteuse. Ce dernier son, avec la même acception, a passé dans plusieurs mots de notre Langue. Nous avons fait d'*Enchant-er*, Enchant-eress; de *Pêcheur*, Pêch-eress; de *Vengeur*, Veng-eress. Ce n'est pas tout encore, on perdrait tous les diminutifs Celtiques des mots de cette espèce. La syllabe *ig*, est la marque constante de tout diminutif: *Can-erexig*, petite Chanteuse; *Med-erexig*, petite Moissonneuse.

C'est aussi une source d'erreurs, c'est mettre un bandeau sur les yeux de ceux qui cherchent à reconnaître les mots tirés des racines Celtiques, que de remplacer toujours, comme le fait Davies, l'*U* simple par un double *U* (*W*). On sent bien qu'il n'a consulté que son oreille, & qu'il a cru rendre plus exactement le son *ou*, en employant cette lettre composée, inconnue à toute l'antiquité, & qui n'a passé que dans un petit nombre de Langues modernes. On trouve dans son Dictionnaire le mot *Dwfr* traduit par ceux-ci, *aqua*, *unda*, *lympa*, *latex*. Il avertit que les Armoricaïns écrivent *Dour*. En effet le mot *Dour* signifie *eau*, de l'*eau*. Davies était convaincu que la Langue du pays de Galles, & du Comté de Cornouailles, ne le cédait à aucune par son antiquité; *Longè antiquissimam esse dicimus*, dit-il. Comment a-t-il pu faire entrer dans son orthographe une lettre comme le double *U* (*W*) qu'aucun peuple de l'antiquité n'a connue? Par quel motif quelconque a-t-il pu terminer un mot par les deux lettres *fr*, terminaison dont aucune Langue ancienne ne fournit d'exemple? On peut supposer qu'il ne s'est permis des altérations si singulières, que pour se rapprocher de la prononciation de son pays. Mais n'était-ce pas sacrifier la Langue, qui est l'objet fondamental, à une prononciation locale? Et cette prononciation n'était-elle pas évidemment le moyen le plus sûr d'empêcher qu'on ne reconnût le radical *Dour*, dans les Langues où il est entré sans altération, ou du moins sans être accompagné des lettres *W* & *F*? Un seul exemple suffira pour faire sentir les conséquences de ces étranges changemens.

Le mot *Dour*, est évidemment un des radicaux du mot Grec *Ydor*, qui signifie *eau*. En Celtique *hi Dour*, veut dire littéralement *Elle*, *eau*, (Elle est eau, c'est de l'eau.) Par conséquent c'est aussi du Celtique, & peut-être en passant par le Grec, qu'est tiré le mot Latin *udor*, (humidité) dans lequel la lettre *U* a pris naturellement la place de l'*Y*, dont le vrai son est *U*, *Upsilon*. Il est aisé de reconnaître le *Dour* Celtique, dans le *dor* des Grecs & des Latins. Serait-il possible de retrouver ce radical dans le *Dwfr* de Davies?

Son affection pour les lettres doubles, ou étrangères, rend presque par-tout le Celtique méconnaissable dans son Dictionnaire. Il écrit *Ty* (Domus, Aedes) au lieu de *Ti* (Maison). *Pryn* (Emptio) au lieu de *Pren* (Achat). Au lieu de *Lé* qui signifie *Serment*, il écrit *Llw* (Jura-

mentum; Jusjurandum). Aulieu de *Liés*, qui signifie *Plusieurs*, il écrit *Lliaws* (Multitudo). Il substitue fréquemment le *D* au *T*; il double aussi fréquemment le *D*, sans utilité & sans but; il écrit *DiFroeDD* (Exilium) pour *Dibroet* ou *Divroet* (chassé du pays).

S'il change souvent l'*I* simple en *Y*, il se sert ailleurs de l'*I* simple au lieu de l'*E*. Cette altération est presque toujours importante. Il est juste cependant d'avouer qu'il lui était impossible d'en sentir l'inconvénient dans toute son étendue. Il ignorait & l'existence du verbe *E* (du verbe *être*) dans la Langue Celtique, & son influence sur le sens propre & complet de quantité de mots. En conséquence il écrivait *mi*, *ti* (moi, toi,) au lieu de *mé*, *té*. S'il avait su que ces deux mots sont une contraction, & que régulièrement on devrait écrire *m'é*, *t'é*, parce qu'ils signifient *moi est*, *toi est*, il est plus que vraisemblable qu'il eût orthographié *mé*, *té*. Mais si cette faute est en partie excusable, comment le justifier d'avoir écrit *Ffydd* (fides) au lieu de *Fé* (foi, fidélité) racine dénaturée par l'addition des lettres *f* & *dd*, & par la substitution d'un *Y* à un *E*?

Enfin il entasse sur des radicaux, déjà défigurés par son orthographe, des syllabes qui n'ont aucun sens, & dont le son est pour le moins indéterminé. *Scany* signifie *leger*. *Davies* écrit *ysgafn*; & au lieu du verbe *Scanya* (rendre léger), il donne *ysgafnhau* (levare, allevare).

Prénan signifie acheter; il signifie aussi *achat*. Ce mot *Prénan* est l'infinitif de *Pren* (acheter), & se prend substantivement, comme dans notre Langue *le dormir*, *le savoir*. On a déjà remarqué que *Davies* écrit *Pryn* (emptio). Ailleurs on trouve *Prynedigaeth*, & pour traduction *emptio*, *redemptio*. On trouve aussi *Pryniadwr*, qu'il traduit *emptor*, *redemptor*, au lieu de *Prener* (acheteur).

Clev est la racine du verbe *Clévet* (entendre). Ce mot devient entre les mains de *Davies*, d'abord *Clyw* (auditus, auditio); ensuite *Clywed* (auditus, audire); & enfin *Clywedigaeth*, qu'il traduit aussi par *auditus*, *auditio*.

Gout, mot radical qui signifie *savoir*, *connaître*, est écrit dans le Dictionnaire Britannico-Latin *Gwibod*, & dans le Dictionnaire Latino-Britannique *Gwibodaeth*, sous les mots *scientia*, *cognitio*, *notitia*.

Ces singularités sont d'autant plus trompeuses, que les syllabes addi-

tionnelles *edigaeth* & *bodaeth* n'ont aucune signification; & par conséquent n'ajoutent rien au sens des mots auxquels *Davies* les a associés.

Ne portons pas plus loin les observations de cette espèce. On doit à un Savant justement estimé, & l'on se doit à soi-même de ne pas s'appesantir sur des imperfections qui sans doute étoient inévitables; il y a deux siècles, puisqu'on les retrouve dans les ouvrages de ses successeurs. C'est avec le même regret qu'on va jeter un coup d'œil sur les Dictionnaires Celtiques qui ont paru depuis. Ils devraient être plus parfaits que celui de *Davies*. Ils ne le sont point. Des imperfections nouvelles & du même genre, ont épaissi le voile qui enveloppe depuis si long-tems la plus ancienne des Langues parlées. La nécessité d'en convaincre le Public fera excuser un examen qu'il serait injuste de regarder comme un acte d'hostilité.

Le P. Grégoire de Rostrenen a adopté plusieurs idées de *Davies*. Il y a joint beaucoup d'erreurs qu'il a recueillies çà & là, en cherchant à se perfectionner dans l'idiome dont il s'était chargé de donner un Dictionnaire (1). Il avoue que son Breton naturel était fort mauvais & peu intelligible, sinon dans l'Evêché de Vannes où il avait passé ses premières années. Il dit que par-tout où il a demeuré, peu ou beaucoup, il a consulté les plus habiles dans la Langue Bretonne, tant pour les mots, & pour les tours de phrases, que pour la prononciation. Il a fait d'après cette quête générale, un amas d'ivraie & de grains de toutes les espèces. Il est vrai que son unique but était d'apprendre aux Religieux de son ordre à traduire leurs sermons Français en Breton, & de pouvoir prêcher, lui-même, d'une manière intelligible en tous lieux. Ces motifs étaient louables & respectables; mais ils l'ont forcé à rendre à sa manière une multitude de mots ou de locutions Françaises, propres à la Chaire ou au Confessionnal; à traduire quantité de maximes pieuses ou de proverbes, une multitude de termes de notre marine moderne, de nos arts & métiers.

(1) Dictionnaire Français-Celtique, ou Français-Breton, nécessaire à tous ceux qui veulent apprendre à traduire le Français en Celtique, ou en langage Breton, pour prêcher, catéchiser & confesser selon les différens dialectes de chaque Diocèse... Par le P. F. Grégoire de Rostrenen, Prêtre & Prédicateur Capucin, Rennes, Julien Vatar. 1732. in-4°. de 273 pag. sans la préface.

On y trouve jusqu'aux mots *Carrosse* & *Carrossier*. Tout ce travail se tenait à la plus grande distance possible de la Langue considérée en elle-même. D'ailleurs chaque article commence par le mot Français. Ce n'est donc pas le Celtique pur, ou corrompu, qu'on peut apprendre dans son Dictionnaire, mais uniquement à traduire notre Langue en Bas-Breton.

Cet Auteur s'était convaincu par l'étude de l'Histoire, & sur-tout par les écrits de D. Pezron, de l'antiquité de la Langue Celtique. Il établit en fait qu'après une révolution de plus de quatre mille ans, elle s'est conservée jusqu'à nous chez les *Armoricains* & chez les *Gallois* dans la partie occidentale de la *Grande-Bretagne*; d'où il conclut que c'est une *Langue-Matrice*, ou *Langue-Mère*. Ce caractère imposant ne l'a point empêché d'arranger la Langue Celtique avec la même liberté, que s'il l'eût inventée, & d'en disposer à titre d'inventeur, comme de son propre bien.

La lettre *K*, dit-il, est naturelle à notre Langue, & a été de l'ancienne orthographe. Cependant il l'a supprimée en entier. Il ne l'a pas remplacée comme Davies par un *C*; il a préféré, non pas les deux lettres *qu*, à cause de la conformité de son, mais la seule lettre *Q*. Ainsi il écrit *qement*, au lieu de *quement* (qu'il devait écrire *Kément*). Sa raison est que la lettre *Q*, ne défigure pas tant les mots que la lettre *K* (1). Il ne dit point si c'est aussi à raison de l'élégance des formes, qu'il a supprimé les *s* doubles. Il se contente d'avertir qu'au lieu de *ss*, il a préféré d'employer un *c* suivi d'un *z* (*cz*), ce qui semble prouver trop ou trop peu de finesse dans les organes de la prononciation & de l'ouïe du P. Grégoire.

Il avertit de plus qu'il a préféré l'*Y* à l'*I*; & il donne pour exemples *dimixi* qu'il écrit *dimixy*. Cependant, à moins qu'un Français n'ait des oreilles privilégiées, ou une prononciation défectueuse, il lui est impossible de distinguer à la fin d'un mot le son de l'*Y*, de celui de l'*I* (2).

(1) *Nota.* La force de l'habitude & l'universalité de l'usage l'ont cependant emporté sur son système. Car on trouve dans les phrases Celtiques qu'il donne pour exemples, un grand nombre de mots qu'il écrit avec un *K*.

(2) On parle d'oreilles *Françaises*, parce que l'Auteur était Français. On n'ignore point que les Anglais prononcent l'*I* comme nous prononcerions *ai*, & l'*Y*, comme nous prononçons *ae*; qu'entre deux voyelles l'*Y* se partage entre la première & la se-

Conduit vraisemblablement à cette prédilection pour l'*Y*, par Davies qu'il cite dans le nombre des Auteurs dont il s'est servi, on doit lui savoir gré de n'avoir point adopté le double *U*, (*W*). Mais on ne peut que lui reprocher d'avoir introduit l'*Æ*; d'avoir changé, ou doublé arbitrairement plusieurs lettres; en un mot, d'avoir bouleversé toute l'orthographe.

Malgré des altérations si graves & si nombreuses, puisqu'elles s'étendent à tous les mots, il est certain qu'il a rempli son objet. Il se proposait d'instruire les Capucins Prédicateurs & Missionnaires. Il les a suffisamment instruits. Son Dictionnaire est Français-Breton. Il a traduit chaque mot de notre Langue, en mots ou purs, ou altérés, mais usités, les uns dans un Diocèse, les autres dans un autre. Il les a tous défigurés par son orthographe; mais ses disciples étaient entendus & devaient l'être par des personnes de tout état. L'orthographe est indifférente à quiconque n'est qu'auditeur, & il dépendait de chaque Missionnaire, de chaque Confesseur, de n'employer que les mots usuels du Diocèse où il prêchait. Par-là tout se trouvait assorti aux besoins réciproques. Mais par la raison même que cette destination du Dictionnaire Français-Breton était remplie, il devient évident qu'il ne pourrait qu'égarer un homme de lettres. Le vrai mot ne se présenterait à ses yeux qu'entouré de mots corrompus, entre lesquels il lui serait impossible de le distinguer. Le mot pur serait, lui-même, défiguré par une orthographe systématique, ainsi point de radicaux qu'il soit possible de reconnaître; point de mots composés qu'il soit possible de ramener à leurs élémens primitifs; nul rapport de son & de signification à saisir entre les monosyllabes Celtiques, & les mots du Français ou de toute autre Langue. Aucun de ces points de vue n'est entré ni dans le plan du P. Grégoire, ni dans son exécution. Quel fruit pourrait donc tirer de son Ouvrage tout Français, tout Etranger qui voudrait connaître les radicaux Celtiques, & qui ne voudrait les connaître que pour en saisir les rapports de son & de signification avec les mots composés & du Celtique, & des Langues qui en dérivent?

conde, à peu-près comme en Français; qu'ils prononcent le mot *Citoyen* comme nous, *Citoi-ien*; & qu'à la fin d'un mot, l'*Y* se prononce comme notre syllabe *ai* dans frère *lai*.

D. Pelletier (1), en profitant des lumières de Davies, du P. Grégoire & de quelques autres Savans qui l'ont précédé, a malheureusement partagé la plupart de leurs erreurs, en a ajouté de nouvelles, & les a toutes fortifiées par le poids de son adoption. La plus dangereuse est d'avoir supposé que le Celtique de l'Armorique est *plus altéré* que celui du pays de Galles (2). Ce préjugé lui a masqué la vérité dans mille occasions. Sa critique est plus saine lorsqu'il n'est pas subjugué par l'exemple de Davies. Mais on voit qu'il le respecte, même en l'abandonnant. Il le cite sans le contredire dans mille occasions où l'on ne peut douter qu'ils ne fussent d'avis opposés.

Comme il avait à choisir entre les diverses orthographe de ses prédécesseurs, il a pris systématiquement divers milieux. Il emploie quelquefois les lettres de l'un, quelquefois les lettres de l'autre, & enfin il se fait dans bien des mots une orthographe qui n'appartient qu'à lui.

Il avait une *connaissance exacte du Grec & des Langues Orientales* (3). Il n'avait certainement trouvé le double U (W) dans aucune de ces Langues. « Aussi avoue-t-il que cette double lettre qui n'est connue ni des Grecs, ni des Romains, ni dans les trois Langues Romanes, vient du Septentrion, d'où les Bretons (c'est-à-dire les Bretons insulaires) l'ont reçue, & en font grand usage; car elle leur sert de la diphongue *ou*, aspirée fortement, & supposant C ou G au-devant. De tout ce que j'ai lu de livres écrits en Bas-Breton, aucun ne s'en est servi. Mais j'ai dit après Davies, qu'elle est absolument nécessaire en cette Langue, & particulièrement quand il suit une voyelle après cette diphongue *ou*, au commencement des dictions, & quelquefois à la fin,

(1) *Dictionnaire de la Langue Bretonne...* Par D. Louis le Pelletier, Religieux Bénédictin de la Congrégation de S. Maur. Paris. F. Delaguerre. 1752. in-fol.

(2) « Comme cette Langue est *plus altérée* dans notre Armorique, qu'elle ne l'est dans le pays de Galles, D. Pelletier rapproche les mots Armoricaux de ceux d'Angleterre. Il se sert pour cela de l'excellent *Dictionnaire de Davies*; & la compa- raison qu'il en fait a le double avantage de fixer la signification des mots & de prouver d'une manière évidente l'identité des deux Dialectes Bretons & Gallois ». Voyez la Préface de l'Editeur du *Dictionnaire de D. Pelletier*, pag. VII.

(3) Voyez la Préface de son Dictionnaire, page VII.

« où Davies a grand soin de la placer au lieu de notre *o*, où elle est fort à propos, puisque cet *O* se change en *V*, ou en *W* dans les dérivés » (1).

On croit que D. Pelletier se déterminait par de mauvaises raisons.

1°. L'autorité des Langues Orientales, de la Grecque & de la Latine dans lesquelles cette double lettre était inconnue; celle des livres & des écrits en Bas-Breton, qui n'offrent aucun exemple du double U; l'aveu de D. Pelletier (sur la lettre *K*) que *nos prédécesseurs n'avaient point l'usage de W*, devaient pour le moins balancer l'autorité de Davies.

2°. L'orthographe de ce Savant ne prouve point que le double U (W) soit absolument nécessaire pour remplacer notre *O*. En Anglais cette lettre se prononce *ou*, dans *Water* (ou-ater) qui signifie *eau*, *aqua*. Quand le double U termine un mot, il se prononce *iou*, comme dans *New* (Niou), qui signifie *nouveau*, *novus*. Il se prononce quelquefois comme une *F* légère lorsqu'il est suivi d'une consonne, comme dans *Newt* (Neuft) qui veut dire un *lézard*, &c, &c. Il est vrai que D. Pelletier prétend que le double U devient dans la bouche de nos Bretons, le simple *V* consonne. Mais comment supposait-il qu'ils eussent prononcé le mot *Dwfr* de Davies qu'il traduit par *aqua*, altération outrée du mot Celtique des Armoricaux *Dour*, qui veut dire *eau*?

3°. Est-ce d'après des convenances arbitraires qu'on doit composer l'orthographe d'une Langue très-ancienne, qui n'a point de lettres alphabétiques qui lui soient propres; qui cependant est vivante, parlée; & dont la prononciation ne peut par conséquent se transmettre qu'en l'indiquant par des signes d'une valeur connue à ceux dans la Langue desquels on écrit? Nous connaissons en France le son de la syllabe *ou*, celui de la lettre *O*. Leur son ne varie point. Nous connaissons la valeur de la consonne *V*, & cette valeur est également invariable. Ce sont donc ces signes qu'il faut employer pour indiquer la prononciation de nos Armoricaux, puisqu'ils n'ont point d'alphabet exclusif pour écrire leur Langue.

Cependant l'autorité ou l'exemple de Davies a subjugué D. Pelletier au point que son Dictionnaire est aussi rempli de doubles U (W) que s'il était écrit par des Anglais, ou exclusivement pour des Anglais, &

(1) Voyez le Traité de la valeur & du changement des lettres, qui est à la tête du Dictionnaire, sur la lettre *W*, page 10.

que cette double lettre eût pour eux une valeur uniforme & constante. Il est évident qu'avec une orthographe variable & arbitraire, les sons d'une Langue existante & usuelle deviennent aussi incertains & plus incertains pour nous que ceux des Langues mortes. Et comment au milieu de cette incertitude reconnaître & appliquer les radicaux ?

A l'égard de l'Y, D. Pellerier a été moins prévenu, ou moins docile. Il ne l'emploie que dans les citations tirées de Davies, & alors il fait bien de copier exactement son orthographe. Il est juste de dire aussi qu'il désapprouve la suppression de la lettre K. Cette lettre, dit-il, est absolument nécessaire dans cette Langue.

Qu'il soit permis de faire une observation sur ces diversités d'opinions. Le père Grégoire a rejeté le double U (W) & adopté l'Y de Davies. D. Pellerier rejette l'Y, & adopte le double U (W). Auquel des deux s'en rapportera quelqu'un qui ignore le Celtique, qui veut l'apprendre, & qui, par la raison qu'il l'ignore, est hors d'état de faire un choix ?

Cette liberté de supprimer, d'ajouter des lettres, ou d'en substituer arbitrairement de nouvelles est de la plus dangereuse conséquence aux yeux de ceux qui sentent l'importance de conserver les radicaux dans toute leur pureté. D. Pellerier dans son petit *Traité de la valeur & du changement des lettres*, fournit contre ses opinions & ses décisions, des preuves si multipliées, qu'on croit devoir épargner au lecteur l'ennui d'une pareille discussion. Il suffira, sans doute, d'en donner un exemple.

Il dit sur la lettre E, qu'autrefois on écrivait CAER pour KER, & cite Davies qui en effet écrit Caer. Il regardait donc ce dernier mot comme la vraie racine. Pourquoi ne l'a-t-il point employé dans son Dictionnaire ? Il devait du moins, au défaut du mot Caer, former un article du mot Ker. C'est ce qu'il n'a point fait (1). Cependant on ne peut lui reprocher d'avoir perdu de vue ces deux radicaux ; mais d'après ses systèmes, il s'est cru permis de les défigurer. Il a écrit l'un CAEZR qu'il traduit beau, agréable. Il écrit l'autre, KAER ou Ker, qu'il traduit Ville, Village, Bourg, Bourgade, Logis, toute habitation. Mais Caer est un mot forgé, ainsi que le mot KAer. Il faut écrire & prononcer Caër qui, en

(1) Il a placé le mot Ker, mais en le traduisant, cher, aimé, rare, de haut prix.

effet, signifie beau ; & Ker qui signifie Ville, Bourg, &c (1). Si, comme l'a d'abord avancé D. Pellerier, on écrivait Caër pour Ker, on perdrait nécessairement le dernier de ces radicaux. C'est aussi ce qui est arrivé à Davies. Il a supprimé la lettre K de son alphabet ; cette suppression l'a forcé à écrire Caer (qui, en Celtique, n'a point d'autre signification que beau, agréable) & à le traduire par les mots Latins urbs, murus. Cette licence, lui a fait perdre le radical des mots beau, agréable & de leurs équivalens.

Le Père Grégoire ne s'est pas trompé sur l'orthographe & la signification de Caer. Il l'emploie dans la traduction de ces phrases Françaises, un bel esprit, une fille belle, un beau tems, de beaux chemins. Mais il s'est égaré comme les autres sur le mot Ker, en suivant son orthographe systématique. Il traduit notre mot Ville par ceux-ci Kear, Kaer, Kær, & cette dernière orthographe est celle qu'il affectionne le plus, quoiqu'il soit constant que l'Æ est une lettre aussi inconnue dans le Celtique, que dans toutes les Langues Orientales.

Si c'était ici le moment de s'étendre sur cette matière, on n'aurait pas de peine à faire voir que la suppression d'une seule lettre, ou la conversion en d'autres lettres par une orthographe arbitraire, ferait perdre la plupart des radicaux Celtiques.

D. Pellerier mourut en 1733, & son Dictionnaire n'a paru qu'en 1752. Deux ans après, Bullet publia le premier volume du sien (2). Il commence

(1) Le mot Ker, écrit avec ces trois lettres, est à la tête d'une quantité prodigieuse de noms de lieu & de noms de familles. L'usage de cette syllabe est si fréquent que dans l'Ecriture, quelquefois dans l'impression, & même dans les signatures, on se sert uniquement d'un K barré. Qui que ce soit dans le pays, ne lit cette abréviation autrement que Ker. On prendrait pour un Etranger quelqu'un qui s'aviserait de prononcer KAer.

(2) Ce Dictionnaire est intitulé, *Mémoires sur la Langue Celtique, contenant, 1°. l'Histoire de cette Langue... 2°. Une description étymologique des Villes, rivières, &c... 3°. Un Dictionnaire Celtique renfermant tous les termes de cette Langue. Par M. Bullet, premier Professeur Royal & Doyen de la Faculté de Théologie de l'Université de Bezançon* (Bezançon, Jos. Daclin, 1754 & suiv. in-8°. 3. tom. en 2. vol.)

On a d'autres ouvrages estimés, du même Auteur. Il est mort à Bezançon en 1775, âgé de 75 ans.

par une histoire de la Langue Celtique. L'ensemble de son ouvrage, (le plus étendu qu'on connaisse sur cette matière) est le résultat de recherches très-considérables. Elles peuvent épargner beaucoup de travail à ceux-mêmes qui, en le consultant, ne seraient que rarement de son avis.

Bullet n'avait pas le moindre doute sur l'existence actuelle de l'ancienne Langue Celtique dans l'Armorique, & dans le pays de Galles. On croit que ce n'est pas sa Langue maternelle, & l'on ignore les moyens qu'il a pu mettre en usage pour l'apprendre. On a lieu de présumer qu'il n'a eu de secours pour le Celtique proprement dit, que celui des Grammaires & des Dictionnaires connus. Si cette conjecture est fondée, il est équitable d'avouer qu'à cet égard son Dictionnaire est aussi exact qu'il pouvait l'être. Mais sa compilation prouve que ces limites lui ont paru trop étroites, & qu'il a mis à contribution tous les Ouvrages où il a cherché, ou rencontré des mots qu'il a regardés comme Celtiques, ou comme dérivés de cette Langue. Il ne s'est fait aucun système; il les a tous adoptés. Et si cette adoption paraît propre à se concilier un plus grand nombre de suffrages, elle n'en est pas moins & la rejection de chaque système particulier, & la source d'obscurités impénétrables pour ceux qui cherchent un fil qui les tire de ce labyrinthe.

Bullet, pour exprimer un *chien*, se sert avec une égale confiance du *ci* de Davies, du *gy* du P. Grégoire, du *ki* de D. Pelletier (qui est le vrai mot Celtique). Il a cependant l'air d'avoir fait un choix. Il renvoie de *ki* à *ci*; méprise d'autant plus étonnante qu'outre la prononciation fixée par le P. Grégoire, quoiqu'avec une fausse orthographe, D. Pelletier confirme la vraie prononciation au mot *ki*, en disant, *Davies écrit à sa mode CI*. Expression qui avertit qu'on doit écrire & prononcer *ki*.

Bullet a aussi le *cigydd* (lanius) de Davies; le *QYguer*, (qu'à la vérité il écrit *Qiguer*) du P. Grégoire; le *Kigher* de D. Pelletier; mais il n'a point le *Kiger*, qui est le vrai mot pour dire un *Boucher*, & qui se prononce *Kig-er* (Kiguer).

Il est vrai qu'on ne trouve dans son Dictionnaire ni le *ffydd* (fides) de Davies, ni le *feiz* (foi) du P. Grégoire, & de D. Pelletier. Il écrit avec raison *fé* (foi) qu'il dit être tiré du Breton, mais sans citer aucune autorité. Est-il concevable qu'il ait ajouté « On voit par FEDACAYA, FEDEA, qu'on a dit *fed*; delà *fides* Latin ». Ces deux mots sont

tirés du *basque*. Bullet traduit le premier *Caution*, *sûreté*; & le second, *foi*. Au lieu de conclure de *fedacaya* & de *fedea*, qu'on a dit *fed* en Celtique, il fallait dire que ces deux mots sont formés de racines qui prouvent que *fé* est le radical originaire; qu'en Celtique *fé té*, ou *fé dé a Keach*, signifient mot à mot, *foi de toi & sûreté*; que *fedea* est évidemment le *fé d* (foi de toi) des Celtes Armoricaux, suivi d'un *a* qui terminant ces deux radicaux, n'a aucune signification. C'est une finale du pays, & par conséquent une redondance.

Si cet Auteur tient perpétuellement dans l'embarras de démêler le mot primitif, au milieu d'un entassement de mots, les uns simples, les autres composés, & tous assez défigurés pour ne conserver souvent entre-eux que la plus faible ressemblance, il devient tout autrement dangereux lorsqu'il établit des règles générales. En voici un exemple important. Il dit (1) que « les voyelles ne sont pas de l'essence du mot; c'est pourquoi elle » se mettent indifféremment l'une pour l'autre, sur-tout dans les anciennes » Langues ». On reviendra bien-tôt sur cette prétendue règle. Il suffit de dire ici qu'il s'en sert dans beaucoup d'articles pour faire passer de prétendus dérivés dont il n'a pas connu la racine. Dans ces articles il renvoie, relativement aux voyelles, au mot *Bal* qu'il a tiré de *Baxter* (2).

Il est vrai que ce Savant Anglais paraît favoriser l'assertion de Bullet. Mais avec une critique attentive, ce dernier se serait aisément aperçu que *Baxter*, presque toujours excellent dans le commencement de ses articles, est sujet à s'affaiblir par les efforts qu'il fait pour rapprocher les mots les plus éloignés. Son article *bel* dont il s'agit ici en est une preuve. Il y assure que le mot Grec *helios*, vient de *bel*, & que le mot Latin *filius* vient d'*helios*. Cependant il est certain qu'*helios*, qui signifie le soleil, est composé des radicaux Celtiques *E lé ux*, mot à mot *Est élevé au-*

(1) Note 2. col. 2. page 2. des *Mémoires sur la Langue Celtique*.

(2) *Bal*, *bel*, *bil*, *bol*, *bwł*; *mal*, *mel*, *mil*, *mol*, *mwł*; *val*, *vel*, *vil*, *vol*, *vwl*; *fal*, *fel*, *fil*, *fol*, *fwł*; *gal*, *gel*, *gil*, *gol*, *gwł*; signifient également tête au pro-
pre, & Roi au figuré, selon les différens dialectes du Gallois; dit *Baxter*, qui ajoute &c.
Voyez cette accumulation de mots dans le « *Glossarium antiquitatum Britannicarum*, sive syllabus etymologicus antiquitatum veteris Britanniae atque Iberniae temporibus Romanorum. Auctore Willielmo Baxter, Cornavio, Londini, 1733, in 8°. art. *Bel*, pag. 35 ».

dessus (l'astre le plus éminent, celui qui est élevé au-dessus de nos têtes). *Filius* vient de trois autres radicaux *se eil i*, avec la terminaison Latine, *us*, lesquels signifient mot à mot, *sont seconds*, *eux*, (ils remplacent leur père, ils lui succèdent, ils *sont* les *seconds* après lui).

Quant aux voyelles qui *se mettent*, dit Bullet *indifféremment l'une pour l'autre, sur-tout dans les anciennes Langues*, d'où il conclut qu'elle *ne sont pas de l'essence des mots*, cette prétendue règle, quoiqu'avancée par quelques Savans, n'est que l'énonciation de l'embarras où nous jette notre ignorance sur la valeur des voyelles dans les Langues mortes. Tant que la Langue des Hébreux a été vivante, & bien connue, ceux qui la parlaient n'employaient pas *indifféremment* les voyelles l'une pour l'autre. On n'a senti le besoin de déterminer le sens des mots, en fixant la voyelle, ou les voyelles qui devaient y entrer, que lorsque l'affaiblissement de l'usage de la Langue, jeta la multitude dans l'ignorance, & par conséquent dans l'incertitude sur la voyelle dont l'essence du mot exigeait l'emploi. Il fallait choisir entre de fausses voyelles introduites par la corruption du langage. Le choix pouvait entraîner des contre-sens de toute espèce. La Massore fut la diguée qu'on opposa à ce dangereux torrent. On fait que les points voyelles de la Massore sont modernes dans la Langue Hébraïque. C'eût été visiblement une puérilité absurde que de les imaginer, s'il eût été vrai que l'essence des mots était indépendante des voyelles; qu'en les substituant arbitrairement les unes aux autres, on n'avait à craindre ni obscurité, ni contre-sens. Ce n'est donc qu'en se corrompant que les Langues se sont défigurées par ces substitutions de voyelles, dont il est pour le moins étrange qu'on veuille faire une règle fondamentale.

Nous avons dans notre propre Langue, des exemples de ces substitutions qui souvent n'ont d'autre cause qu'une prononciation molle & inarticulée résultant d'un défaut d'organisation, ou d'une affectation ridicule. Il n'est pas extrêmement rare, d'entendre prononcer le mot *colège*, comme si nous écrivions *calège*. Qu'on écrive ce mot d'après la fausse prononciation *calège*; qu'on fasse passer la double orthographe dans un Dictionnaire comme un exemple de diversité dans la prononciation; des Etrangers seront en droit d'en conclure que les Français emploient *indifféremment* la voyelle *a*, ou la voyelle *o*. Enfin qu'on dise dans le même

Dictionnaire que bien des Français prononcent *che*, la syllabe que d'autres prononcent *ge* (comme *revange*, au lieu de *revanche*), un érymologiste superficiel rapprochera ces observations, vraies en elles-mêmes, & en conclura que *colège* & *calèche*, se disent *indifféremment* l'un pour l'autre, & peut-être, que le nom de la voiture légère qu'on nomme *calèche*, vient de *colège*.

Les cinq voyelles ont dans la Langue Celtique actuellement existante, un son fixe dont l'altération, ou la substitution de l'une à l'autre, entraînerait un bouleversement général. C'est une preuve de plus à joindre à toutes celles qu'on a déjà, de sa très-grande antiquité. En voici quelques autres. Il serait de la dernière facilité de les multiplier comme on le verra lorsque l'Ouvrage qu'on annonce sera imprimé.

Suivant la règle qu'établit Bullet dans un Dictionnaire Celtique, c'est-à-dire, dans le Dictionnaire d'une Langue dont il vante l'antiquité, il serait *indifférent* d'écrire *al*, ou *ol*. Le mot *al* est la racine du mot Grec *allos* & du mot Latin *alius*, & ces trois mots *al*, *allos*, *alius* ont le même sens. Ils veulent dire, *autre*, *différent*, *contraire*. C'est du mot *ol* qu'a été formé le mot Grec *olos*, qui signifie en Latin *omnia*, & en Français *tout*. Qu'on change arbitrairement *la* en *o*, l'*o* en *a*, on exprimera *tout*, lorsqu'on aura besoin de dire *autre*, & les radicaux d'*olos* & d'*alius* seront éclipsés, disent mieux ils seront perdus. On va le voir.

Au lieu d'exprimer le mot *tout* (*omnia*) par le monosyllabe *ol*, les Anglais se servent du mot *al*, qu'ils écrivent *all*. En conséquence ils ont perdu le radical *ol* qui devait leur servir à exprimer les sens du mot *autre*, en Latin *alius*, parce qu'il eût été absurde d'attacher indifféremment au mot *all* dont ils ont dénaturé le sens, la double signification *tout* & *autre*. Cependant ils ne pouvaient se passer d'un terme pour rendre l'idée du mot Latin *alius* (*autre*). Pour remplir ce vuide ils ont forgé leur mot *another*, qui veut dire *autre* dans leur Langue. En sorte qu'au lieu d'un monosyllabe Celtique qu'ils n'ont pas su conserver, ils se servent de trois monosyllabes de la même Langue, *an aou ter* qui signifient, mot à mot, *le qui est séparé* (ce qui est *autre*).

Mais ce n'est pas seulement dans les mots *al* & *ol* que la voyelle suivie de la lettre *L*, détermine un sens précis & exclusif. Le mot *el* est aussi un radical en Celtique, dont l'application aux autres Langues,

ferait impossible, si l'on substituait toute autre voyelle à la lettre *E*. *El* signifie *Ange*. On le retrouve dans le Grec *angELos*, dans le Latin *angELus*, & dans notre mot *angELique*. Si l'on demande d'où sont tirées les syllabes ajoutées dans ces mots au radical *el*, nous répondrons qu'elles sont tirées du Celtique. Les mots *an ghé ELé*, se traduisent mot à mot, *celui de l'enceinte d'en haut*, image qui demandait la réunion de plusieurs radicaux, réunion qui forme les mots composés *Angelos*, *Angelus*, *Angélique*.

On croit donc que la prétendue règle de Bullet ne peut s'appliquer qu'aux Langues corrompues; qu'elle est le fruit dangereux des distractions de quelques Savans, dans la recherche des signes de corruption; & que c'est sur-tout en parlant du Celtique qu'il fallait s'abstenir de la hasarder. Cette Langue actuellement subsistante & parlée, a conservé ses voyelles, & chacune en particulier est un mot dont le sens s'est maintenu jusqu'à présent. Cette vérité est si constante qu'en les prononçant toutes de suite, & sans déranger leur ordre naturel, elles formeraient une phrase complète. Il est vrai qu'on aurait besoin d'amener cette phrase. Si la fiction qu'elle exige a l'air minutieux, ou si l'on veut, puérile, peut-être prendra-t-elle un caractère plus sérieux en considérant les conséquences solides qu'on en peut tirer. Ces conséquences sont la consolidation des preuves de l'antiquité du Celtique, de l'intégrité de sa conservation dans l'Armorique, & de la fausseté de la règle de Buller. On n'en fera que plus convaincu que la substitution d'une voyelle à une autre, indique uniquement des corruptions successives dans une Langue ancienne. Ici, comment en tout, le désordre & l'abus ne doivent jamais être proposés comme des règles.

Supposons que des gens qui ont placé un *œuf* parmi d'autres, l'ont marqué pour le reconnaître; que lorsqu'ils le redemandent, ils soutiennent qu'on l'a changé. Le dépositaire s'en plaint, & dit à un spectateur, *mé lar d'ai, a e i o u*. Cela signifie mot à mot, *moi dis à eux, que est eux leur œuf*. Ce qui répond rigoureusement à cette phrase familière de notre Langue, *je leur dis que c'est leur œuf à eux* (1).

(1) Mé lar d'ai, a e i o u.
moi dis à eux, que est eux leur œuf.

On peut juger par cette discussion, combien de fatigues, de dégoûts & d'erreurs apporteraient dans l'étude du Celtique les superfluités, les déguisemens d'orthographe, les changemens de voyelles & de consonnes dont les Dictionnaires de Davies, du P. Grégoire, de D. Pellerier & de Bullet sont remplis. Cependant on aurait encore d'autres écueils à craindre, & rien n'indiquerait les moyens de les éviter.

Le plus grand de tous est de ne trouver dans ces collections alphabétiques ni base, ni principes, ni lien qui forme de tant de parties un seul tout. On y trouve fort peu de radicaux, & la plupart sont même bizarrement, ou systématiquement défigurés. On n'y voit presque que des mots composés, & il est rare qu'on les décompose. Lorsqu'on prend cette peine, c'est presque toujours pour les rapporter à des mots Grecs ou Latins qui trompent les yeux & l'oreille par des terminaisons, ou des flexions locales, mots qui dérivent eux-mêmes du Celtique. En sorte qu'un dérivé corrompu est sans cesse présenté comme l'origine d'un radical primitif.

Cette négligence habituelle dans l'examen & la détermination^{tion} des primitifs, est devenue la source de mille erreurs. Elle n'a pas permis à des hommes Savans & laborieux de reconnaître les deux radicaux les plus essentiels de la Langue Celtique. On dit les plus essentiels, parce qu'ils entrent dans la formation de quantité de mots qui paraissent monosyllabiques, & qu'ils influent sur la tournure de toutes les locutions caractéristiques de la Langue. Ces deux radicaux sont le verbe *E* qui signifie *être*, & le verbe *A* qui signifie *aller*. Ils ont échappé l'un & l'autre, non-seulement à tous ceux qui ont fait des Dictionnaires, mais à tous les Savans qui ont publié des observations sur le Celtique.

Davies garde un silence absolu sur ces deux verbes. Le Père Grégoire a fait un article du verbe *être*. Il en donne même la conjugaison entière. Mais, comme il ne connaissait point ce verbe en lui-même, & qu'il n'avait pas la moindre idée de son radical *E*, il l'a remplacé par des continuelles périphrases. On avoue qu'elles sont suffisantes pour les Catholiques & les Confesseurs; mais ces périphrases seraient plus nuisibles qu'un silence absolu à ceux qui voudraient décomposer le Celtique par ses propres radicaux, & retrouver ces mêmes radicaux dans les mots composés des autres Langues. Ceci demande une explication qu'on aurait

bien voulu pouvoir épargner au Lecteur. Mais le fond des choses y aurait perdu, & l'on fait que les Savans, ainsi que ceux qui travaillent à le devenir, s'attachent sur-tout aux objets fondamentaux.

So, ou pour prononcer plus correctement, *zo* est un radical Celtique qui répond au mot Latin *sum* (je suis) (1). Ce mot *zo*, est le présent de l'indicatif passif, & se conjugue en le faisant précéder des six pronoms personnels. Ainsi l'on dit *mé zo canet* (moi est chanté) *té zo canet* (toi est chanté) *ni*, ou *i zo canet* (nous est, ou eux est chantés). Le Père Grégoire a isolé ce mot *so* & en a fait la base de sa conjugaison du verbe *être*, parce qu'il ne connaissait point le verbe *E* qui est véritablement le verbe *être*. Voici ce qui en a résulté.

La conjugaison du verbe *E* est personnelle, ou impersonnelle; ou n'a pas besoin d'exprimer le pronom; ainsi les trois mots *on*, *out*, *é*, dont la traduction rigoureuse ferait *suis*, *es*, *est*, expriment complètement *je suis*, *tu es*, *il est*.

Dans la conjugaison impersonnelle, qui n'a que la troisième personne de chaque tems (comme *pœnitet*, & les impersonnels de la Langue Latine), cette troisième personne du verbe est toujours précédée du pronom, & l'on dit *mé é*, *té é*, *en é* (mot à mot *moi est*, *toi est*, *lui est*), ce qui équivaut à nos expressions *je suis*, *tu es*, *il est*.

Le Père Grégoire ne sachant point que le mot *on* n'avait pas besoin du pronom pour exprimer *je suis*, & se servant du mot *so* ou *zo*, qui ne s'emploie qu'à l'impersonnel, s'est mis dans la nécessité de répéter sans cesse ce même mot *so*, & de le faire précéder, non-seulement de pronoms, mais de la lettre *a*, dont la signification est *qui*. Ainsi au lieu de dire simplement & correctement *on*, *out*, *é* (je suis, tu es, il est), il a dit *mé a so*, *té a so*, *en a so*. Ce qui prouve d'un côté qu'il ne connaissait pas le verbe *E* (être); & d'un autre côté qu'il ignorait que les mots dont il se servait, n'étaient que des contractions de ce même verbe *E*. *Mé a so*, pour *m'é a zé aou*, littéralement (*moi est qui ce est*)

(1) On se tromperait si l'on pensait que la substitution du *Z* à l'*S* est un pur adoucissement dans la prononciation, l'Hébreu dont l'antiquité ne peut être contestée, porte *Zé* pour le mot Latin *hoc-ce*, pour notre mot *ce* qui s'en rapproche beaucoup plus. *Zé-gani* en Hébreu, signifie *CE*, *pauvre*.

té a so, pour *té a zé aou* (toi es qui ce est), & enfin *en a so*, (lui qui ce est) pour *en a zé aou* (il est qui ce est).

Il a suivi cette fausse marche dans les autres tems de son verbe *être*. Il trouvait à chaque pas le véritable verbe, le verbe *E*, dans la conjugaison du prétendu verbe *so*, & n'en soupçonnait même pas la présence; comment l'eût-il apperçue dans les mots composés? Comment aurait-il démêlé que les mots *mé* & *té* qui signifient *moi* & *toi*, & qui ont si fort l'air de radicaux, ne sont en effet qu'une contraction *m'é* & *t'é* qui exprime *moi est*, *toi est*?

Un développement entier de ce verbe mènerait trop loin. On se contentera donc de dire ici que *E*, est la troisième personne du présent de l'indicatif du verbe *être*; que ce mot *E*, entre dans la composition des tems de tous les autres verbes. On ne peut trop répéter que sa conjugaison est complète. *E* seul, signifie il est; *é-voa*, il était; *é-voé*, il fut; *é-vo*, il fera. La diversité des tems & des personnes porte le même caractère. Aussi *E* est-il toujours exprimé ou sous-entendu. *Omp* employé seul, signifie *nous sommes*. Mais si cette expression, *nous sommes*, commençait une phrase, il ne suffirait pas de dire *omp*; il faudrait dire, & l'on dirait *é-omp*.

On a les mêmes reproches à faire au Père Grégoire sur le verbe *A* (aller) radical aussi essentiel, & dont l'influence est plus étendue encore que celle du verbe *être*. Il est, sans exception, le formateur de tous les autres verbes par son union avec les substantifs qui marquent une action quelconque. Les Celtes ne formaient point du mot *chant*, le verbe *chanter*. Ils disaient, & les Bretons Armoricains, ainsi que les Bretons Gallois, disent aujourd'hui, *je vais chantant*, *tu vas chantant*, pour répondre à nos mots *je chante*, *tu chantes*. Il ne serait pas difficile de faire voir que la même tournure a passé dans la Langue Latine; que *Doced* (j'enseigne) n'est autre chose que *docens-eb* (je vais enseignant); & que *audis* (tu entends) n'est qu'une contraction d'*audiens-is* (tu vas entendant).

On trouve aussi dans le Dictionnaire du Père Grégoire, la conjugaison entière du verbe *aller*. Elle est sur le même plan que sa conjugaison du verbe *être*.

On n'insistera point sur les conséquences de la substitution de cette multitude de périphrases à un verbe simple, comme le verbe *être*. Il a,

nous l'avons dit, sa conjugaison pleine & entière, mais il n'existe que pour ceux qui savent le dégager des mots innombrables auxquels il est associé.

Après avoir manqué les verbes *être* & *aller*, le Père Grégoire a imaginé qu'outre le premier de ces verbes, le Celtique avait deux verbes auxiliaires, *avoir* & *faire*. Il s'est encore trompé sur ces deux points (1). *Avoir* n'est ni un radical, ni un auxiliaire. Il se construit avec les différents mots qui expriment la possession. Il est un composé du verbe *être* dont les terminaïsons se répètent dans toute sa conjugaison.

A l'égard du verbe *faire*, il est complet comme tous ceux de la Langue Celtique, & formé sur le verbe *A*. Le Père Grégoire est tombé sur cet article dans les mêmes méprises que nous venons d'observer en examinant ses verbes *être* & *aller*. Au lieu de conjuguer, comme il l'aurait dû, le verbe *faire* en lui-même, il l'a rendu impersonnel, excepté à l'optatif & au subjonctif, où il a employé la conjugaison personnelle. Ce verbe n'est nullement *auxiliaire*; mais il l'est devenu dans certaines occasions, par un abus qui consiste à le joindre, quoique sans nécessité, à d'autres verbes. C'est, sans doute, ce qui a trompé ce Lexicographe. En effet le verbe *Canan* qui veut dire *chanter*, s'entend très-bien sans aucune addition. Mais on a pris l'habitude d'y joindre l'expression *a ran* (je fais): en sorte qu'au lieu de dire simplement *je chante*, on dit *Canan-a ran* (chanter je fais).

D. Pellerier & Bullet ont à peine dit un mot sur tous ces verbes. On se trouve donc dans l'heureuse nécessité de terminer en peu de mots cet article. Le premier n'a point connu le verbe *E* (*être*). Il n'en parle que très-accidentellement dans ses explications de la lettre *E*. Après s'être étendu sur ce que *E* pour *Ef*, ou *Em*, est le pronom personnel, ou le pronom possessif, il ajoute: "*E* enfin est le raccourci de *Ew* ou *Eo*, (est, il est) *mad é*, il est bon, pour *mad-ew*, qui se disent l'un & l'autre". *E* n'est point, comme il le suppose, le raccourci de *Ew* ou *Eo*. Il n'y a point de double *U* dans l'antique Langue des Celtes. On a lieu

(1) Voyez la Préface.

de croire que D. Pellerier, né Français, & écrivant en Français prononçait l'*w* comme notre syllabe *ou* qu'il a convertie en *o* simple dans son mot *éo*. Il est vrai qu'*Ev* est un mot Celtique. Il signifie *eau* (a qua), & par conséquent il ne peut être l'origine de *E* (est, il est). Le mot *Eo*, n'est point Celtique; il ne peut donc donner un sens à son raccourci *E*.

Il est également vrai que *mad é*, signifie *il est bon*. Ce mot fournissait l'occasion de saisir dans sa pureté le verbe *E* (est, il est). C'était un moyen sûr de le laisser échapper, que d'ajouter que *mad é* est pris pour *mad ew* (c'est-à-dire, pour *mad ew*, ou pour *mad-eo*) qui, selon D. Pellerier se disent l'un & l'autre. Il s'est encore trompé à cet égard. On prononce *mad eo* & *mad eu* dans quelques Diocèses; on ne prononce dans aucun *mad-eou*; & tous ceux dont la prononciation est correcte, disent *madé*, qui signifie littéralement, *bon est* (il est bon).

A l'égard du mot radical *A*, troisième personne du présent de l'indicatif du verbe *aller*, D. Pellerier ne le connaissait point. Cependant, comme on l'a déjà dit, sa conjugaison est complète. *An*, *es*, *a* expriment littéralement *je vais*, *tu vas*, *il va*. En conséquence le radical *Can*, qui signifie à la fois les mots *Cantus* & *canit* du Latin, & les mots *Chant* & *il chante* de notre Langue, se conjuguent comme tous les autres substantifs avec le verbe *aller*. *Can-an*, *Can-es* (je vais, tu vas chantant) *Can* (il chante).

D. Pellerier a supposé, comme le Père Grégoire, & peut-être d'après ce dernier, que le verbe *Ra* (faire) était auxiliaire. Il renvoie du mot *Ra* à *Gra*, qui autrefois, dit-il, était *Groa*; & après avoir tâté diverses étymologies, il finit par dire, *l'origine de ce mot, si diversifiée ou altérée, ne m'est pas connue*.

Bullet s'est épargné tout ce travail, & n'a pas cru sans doute qu'il fût possible ou utile d'en faire un qui portât sur de meilleures bases. Il a copié les trois lignes de D. Pellerier sur le mot *E*, raccourci de *Ew* ou *Eo*, & ce qu'il a trouvé dans son Dictionnaire sur le mot *Ra*. Ainsi le verbe *Etre* & le verbe *Aller*, radicaux générateurs d'un si grand nombre de mots dans le Celtique & dans toutes les Langues, n'occupent pas la plus petite place parmi les documens imprimés.

Mais si ces radicaux essentiels manquent dans les Dictionnaires de Davies, du P. Grégoire, de D. Pellerier, de Bullet, ce ne sont pas, à

beaucoup près, les seuls élémens de la Langue Celtique qu'il serait inutile ou nuisible d'y chercher. La plupart des Lecteurs, fatigués sans doute d'une discussion aussi sèche, nous dispenseraient aisément d'entrer dans de nouveaux détails du même genre. Mais les Savans que domine l'amour des Langues, se prêteront avec moins de répugnance à quelques preuves nouvelles du besoin qu'on a d'un ouvrage propre à donner des idées précises & justes du Celtique. C'est donc principalement pour eux qu'on va étendre cet examen à quelques autres radicaux.

Aour en Celtique signifie *or* (aurum). D. Pelletier n'a point employé ce radical; silence d'autant plus surprenant, qu'on trouve dans son Dictionnaire plusieurs mots qui en sont dérivés. On y trouve *alaouri*, qu'il traduit par ces mots *dorer*, *couvrir d'or*, & il ajoute: « Ce verbe n'a rien du » Breton que sa propre *corruption*, étant venu du mot latin *deaurare* ». On y trouve aussi le dérivé suivant, « *aouret* (dorée, poisson de mer) sing. » *Aoureden* (une Dorade). Comme ces noms Français viennent du latin « *deauratus*, de même *aouret* est fait du latin *aurum*, dont on a fait en » Breton *aoura* (dorer) auquel on a substitué *alaouri* ». Cette origine Latine, la création du mot prétendu Breton *aoura*, qui n'a jamais existé chez les Armoricains; la substitution prétendue du mot *alaouri*, au mot forgé *aoura*, ne sont que des conjectures étymologiques de D. Pelletier, qu'il donne pour des réalités.

Quoiqu'il ne parle point du vrai radical *aour*, dans ses articles *alaouri* & *aouret*, il ne faut pas en conclure qu'il en ait complètement ignoré l'existence. Il en fait mention d'abord au mot *aouredal* (sénéçon), mot qu'il dit être composé d'*aour* (*or*) & de *dail* (feuilles), ou de *aouret* (dorée) & du même *dail*. Il en parle ensuite sous le mot *Pabaour*, qu'il traduit par *Bouvreuil*, écrit *Bouvereul*. « Notre *Pabaour*, dit-il, paraît composé de » *Pap* (*Pape*) & de *aour* (*OR, DE L'OR*). Et l'on a pu donner ce nom » à cet oiseau à cause de son plumage coloré de rouge & de jaune ». On voit qu'il a connu le radical *aour* & sa vraie signification. Quant à ses étymologies, il est aisé d'en faire sentir le vuide.

Alaouri est composé des radicaux Celtiques *a-lé-aour-i*, qui signifient mot à mot *au haut*, *or eux*, ce qui s'accorde très-bien avec l'idée de choses dorées: elles ne sont pas d'or, elles n'en ont que l'apparence; c'est de l'or, mais superficiel, placé au haut, à la surface. *Aouret* est le participe du

verbe *aour-an* (dorer), & par conséquent signifie *doré*, expression qui convient au poisson nommé *dorade*, comme le mot *dorade* même. Il n'est pas vraisemblable que dans leur première origine les Celtes aient connu la *dorade*, & qu'ils aient eu l'art de *dorer*. Mais à mesure qu'ils ont eu besoin de nouveaux noms pour désigner de nouveaux objets, ils les ont formés de radicaux de leur Langue. C'est ce que justifient d'autres composés qui ne se trouvent point dans D. Pelletier, comme *biz-aour*, mot à mot *doigt d'or*, qui dans l'usage actuel signifie une *bague*, comme *tez-aour* mot à mot, un *tas*, un *amas d'or*, d'où est venu notre mot *trésor*. Comme *aour-an-ghé*, & *aour-or-a*, dont on a déjà parlé, & qui peignent l'un l'image d'une *orange*, par cette expression *or dans les arbres*, & l'autre l'image de l'aurore, par l'expression *porte d'or*. L'avantage de peindre l'objet en le nommant suffirait pour marquer une Langue primitive & composée de ses propres radicaux. Cet air de vie accompagne-t-il les froides étymologies tirées des mots latins *deaurare*, *deauratus*, *thesaurus*? Et quand il ne ferait pas contraire aux notions générales de chercher la racine du monosyllabe *aour*, dans des mots latins si manifestement défigurés, ne fût-ce que par leurs terminaisons, que de nouvelles additions ne faudrait-il pas y faire pour former les tableaux *doigt-d'or*, *or dans les arbres*, *porte-d'or*? Ne voit-on pas d'ailleurs que D. Pelletier a si peu médité son propre système qu'il l'applique à tout, comme le prouvent ses articles *Aouredal* & *Pabaour* (1).

(1) Le Sénéçon, dit-il, est nommé *aouredal*, mot composé de deux racines *or* & *feuilles*. Quelle peinture de la plante qu'on nomme Sénéçon, dont les feuilles ne sont même pas d'un verd jaune, à plus forte raison doré!

Pabaour, un *Bouvreuil*. On le fait venir de *Pap*, syllabe moderne introduite dans le Celtique, qui n'est nullement radicale, qu'on trouve dans le P. Grégoire, mais qui n'est point dans le Dictionnaire de D. Pelletier. Il s'en autorise cependant pour décomposer le mot *Pabaour*, mais il n'a su comment en appliquer le sens à l'oiseau nommé *Bouvreuil*. Il s'est donc contenté de dire que *Pap* signifiait *Pape*. Il s'est dédommagé par le plumage du Bouvreuil qui est, dit-il, coloré de *rouge* & de *jaune*, couleurs qui lui ont paru justifier la syllabe *aour* qui signifie, de son aveu, *or*, de l'*or*.

Le Bouvreuil est le *Rubicella*. Il a le devant du cou, la poitrine & le haut du ventre d'un beau rouge, le corps d'un gris cendré, le croupion blanc, la dernière plume de l'aile un peu rouge en dehors. Loin d'être coloré de *jaune*, il n'a point de plumes de

Bullet a évité presque toutes ces méprises. On trouve dans son Dictionnaire l'article suivant; *AOUR* (or), *il se met aussi pour JAUNE*. Bullet s'est trompé en lui donnant cette extension (1). Le mot propre pour dire *jaune* est *melen*; Mais revenons à D. Pelletier.

Il est rare qu'un radical, quelque nombreux que soient ses dérivés, fasse un article dans son Dictionnaire. Ce n'est que par hasard qu'on en rencontre dans l'explication de quelque mot composé. Par exemple; le mot *cou*, qui signifie *couvrir*, *mettre en réserve*, *cacher*, est entré dans les mots analogues de presque toutes les Langues. *Kouleos* en grec répond à notre mot *gaîne* (ce qui *cache*, ce qui *couvre*). *Cunæ*, que les Latins prononçaient *counæ*, veut dire un *berceau d'enfant*. *Cuniculus*, qu'ils prononçaient aussi *counicoulous*, veut dire un *lapin*, une *tannière*. Nous avons nos mots Français *couennæ*, *couvrir*, *couronne*, où la racine Celtique *cou* a passé avec le son & la signification qui lui sont propres.

Les mots *ké*, *ghé*, qui signifient *haie*, *enceinte*, *clôture*, *rempart*, &c. se remplacent les uns par les autres selon les circonstances. On prononce *ghé* quand on parle d'une *haie* qui appartient à un homme. On adoucit la prononciation & l'on dit *hé*, quand la *haie* appartient à une femme, Davies écrit *caë*, qu'il traduit *sepes*. Le P. Grégoire écrit *qaë* (*haie*). D. Pelletier orthographie ce radical *kaë*, & avertit que ce mot est d'une *syllabe*. Il aurait dû profiter lui-même de cet avis. Il aurait senti qu'il fallait écrire *ké*; son esprit se porta d'un autre côté. « Il est croyable, » dit-il, que *kaë* est ancien Gaulois, & que c'est *dela* que vient le mot Français *haie*. Car après l'article, & en d'autres rencontres, on prononce *haë*, *arhaë*, la *haie* ».

Ce n'est point de *kaë* qu'est venu le mot *haie*; il est venu tout naturellement de *hé*, prononciation adoucie de *ké* & de *ghé*, mots auxquels on

cette couleur. Cette description qui est exacte, & à plus forte raison, la vue de l'oiseau même, ne s'accorde pas avec celle de D. Pelletier.

(1) Ce sens détourné du mot *aour* paraît avoir été emprunté par Bullet, du Dictionnaire *Français Celtique* du P. Grégoire. On y trouve parmi les exemples, *fort jaune*, qu'il traduit en Breton *Melen-aour*. Il entendait sans doute par *fort jaune* ce que nous nommons *aurore* ou *jaune doré*. En Celtique Armoricaïn, on dit d'un *Melen*, *Melen evel an aour* (jaune comme l'or.)

n'a

n'a jamais substitué ceux de *ghaë* & de *haë*, comme l'observation de D. Pelletier porterait à le croire. C'est une erreur de plus que d'avancer qu'après l'article on prononce *haë*, & de donner pour exemple *ar-haë* (la *haie*). *Ar-haë* voudrait dire littéralement *le & est*, assemblage de mots qui ne présente aucun sens. On dit, & il faut dire *ar-hé*, mot à mot la *haie*.

Rien n'est plus propre à faire sentir l'inconvénient de la suppression ou du déguisement des radicaux par une fausse orthographe, que ce qu'on lit dans cet auteur sur le mot *garz*. Il dit avec raison que c'est une *haie*, ou *clôture de jardin*, de *parc*, &c. Mais entraîné par l'habitude de regarder comme simples, les mots composés de voyelles qui se contractent, il est parvenu à soupçonner que *garz* voulant dire *clôture*, *défense*, pouvait venir du monosyllabe moderne *garz*, qui signifie l'oye *mâle*, qu'on nomme en Français *jar*, *Jars*. Le soupçon de D. Pelletier est fondé sur ce que le *jars* défend les oyes. Il a soupçonné aussi que ce pouvait être le même mot que *gardd*, que Davies traduit *hortus* (jardin), par la raison que la *haie* est le contenant, & le jardin, ou la terre cultivée, le contenu. D. Pelletier se fût épargné tout ce travail, & n'eût pas dévoyé ceux qu'il se proposait de conduire, s'il avait connu & employé dans son Dictionnaire le radical *ké*, *ghé*, ou *hé*. Il se serait aperçu que le mot *garz* (qu'on devrait écrire *g'arz*), signifiant une *haie*, une *clôture*, était évidemment composé de deux syllabes *ké*, ou *ghé*, & de *arz*, dont la signification littérale est *haie* qui défend ou qui empêche de passer. Il était indispensable de faire un article de ce mot *ké*, par deux raisons majeures en fait de Langues: l'une qu'il est la racine d'un très-grand nombre de mots Hébreux, Phéniciens, Arabes, Grecs, Latins, Français, &c. & qu'en se combinant avec le verbe *aller*, il devient verbe, & reçoit sa conjugaison complète; l'autre, qu'on en a formé en Celtique beaucoup de substantifs & d'adjectifs, comme *ké-er*, *hayeur*, *faiseur de haies*; *ké-érez*, *hayeuse*; *ké-us*, *facile à hayer*, &c.

Enfin le mot *Tou*, qui veut dire *couvrir*, dans le sens de *mettre à l'abri*, de *garantir*, & qui est un verbe dont la conjugaison est complète, ne se trouve point dans son Dictionnaire. Ses composés comme *tou-en* (un toit), *tou-er* (un couvreur), ne s'y trouvent point aussi. Comment ne feroit-on pas étonné de voir, au contraire, *téhi* ou *téi*, (mots corrompus que D. Pelletier traduit par ceux-ci, *couvrir*, *faire un toit*, *mettre une couverture*,) prendre la place du radical *tou*? Ce dernier mot est le seul qu'on puisse

Q

reconnaître dans les différentes Langues qui l'ont conservé, comme *tuesi*, *tutor*, *tutus*, que les Latins prononçaient *tou-eri*, *tou-tor*, *tou-tous*; comme *tumulus*, prononcé *tou-moulous* (tombeau) & tiré des racines Celtiques *tou-ma-ol*, dont la traduction littérale est *qui couvre mon tout*, (ce que j'avois de plus cher, ce qui était mon tout); enfin, comme notre mot *tombe*, tiré aussi des radicaux Celtiques *tou-en-bé*, qui signifient littéralement *couvre-fosse*, ou *qui couvre la fosse*.

Peut-être fera-t-on étonné d'apprendre qu'aucun de ces Lexicographes n'a indiqué le genre des mots.

On ne s'arrêtera pas davantage sur les exemples de ces omissions fondamentales. Les radicaux oubliés, négligés ou masqués se présenteraient en foule, tels que *Bé*, *Fé*, *Jash*, *Jesh*, *Pé*, *Ru*, *Zé*, & tant d'autres. On craint même d'avoir trop appuyé sur ces détails, malgré leur importance. Il fera infiniment plus satisfaisant de produire les titres justificatifs de Davies, de D. Pelletier, & de tous ceux qui ont travaillé sur la Langue Celtique.

Dès qu'ils ne se sont pas aperçus de l'existence des verbes *Etre* & *Aller* dans cette Langue, & de leur influence dans la formation d'un si grand nombre de mots; dès qu'ils n'ont pas démêlé qu'elle était toute composée de monosyllabes radicaux; qu'il fallait attribuer uniquement à l'usage, la réunion de plusieurs de ces radicaux pour exprimer par un seul mot une idée complexe; que l'intelligence de ces mots, de leurs rapports entr'eux, & de leur affinité avec les mots des autres Langues, dépendait de la décomposition de ces aggregations; on avoue que tous ces Savans ont fait tout ce qu'il leur était possible de faire. Il devenait indifférent de retrancher en entier, comme l'ont fait Davies & le P. Grégoire, la lettre *K* si fréquemment employée & si nécessaire dans le Celtique; de la remplacer, l'un par la lettre *C*, lors même qu'elle prend la valeur de l'*S*; d'écrire *Ci*; de prononcer *Si*, au lieu de *Ki*, pour dire un *chien*; l'autre par la lettre *Q*, sans être suivi d'un *U*, & d'écrire *QY*. Il n'était pas moins indifférent de compliquer une orthographe qu'on ne destinait plus à la conservation des radicaux; d'écrire *caer*, au lieu de *ker*; & de confondre par là les idées de *beau* & de *ville*; d'employer le double *U* (*W*) au lieu de la syllabe *ou*, lors même qu'elle tient la place de la diphthongue *aou*; de se servir de l'*Y* au lieu de l'*I* simple. On pouvait tout se permettre, lorsqu'au lieu de l'antique Langue des Celtes, on n'avait

en vue qu'un jargon qu'on nomme en France *Bas-breton*, & *Gallois* en Angleterre. Alors ce jargon, sans mérite propre, n'avait plus que la singularité de ressemblances plus ou moins sensibles, par le son & la signification, avec des mots disséminés dans les Langues modernes, & même dans les anciennes Langues. Mais l'excuse la plus solide des erreurs dans lesquelles sont tombés les Savans dont on parle, n'améliore point leur travail. Il n'en ferait pas moins périlleux, pour ceux qui voudraient parcourir un champ plus vaste, de suivre des guides engagés dans des chemins détournés & sans issue. Leur intérêt est d'entrer dans la route directe, puisque c'est la seule qui conduise à un foyer d'où la lumière s'élance sur tout ce qui l'environne, & se propage aux plus grandes distances.

La privation des verbes *Etre* & *Aller*; leur emploi méconnu dans la formation de mots courts qu'on a pris pour des mots simples; auraient certainement suffi pour éloigner les Savans de l'idée de chercher dans le Celtique les racines de la plupart des mots des autres Langues. Il leur manquait de plus l'observation essentielle que le Celtique ne fait entrer dans ses mots composés que des monosyllabes significatifs, & tous tirés de son propre fond. Ce n'est pas tout encore.

Davies ne pouvait avoir aucune notion de la Langue des *Caraïbes*. Le P. Grégoire, D. Pelletier, & Bullet, peuvent n'avoir pas connu le Vocabulaire de cette Langue, imprimé en 1638; Vocabulaire incomplet & placé, pour ainsi dire, par hasard à la suite d'un ouvrage tout-à-fait étranger à l'étude des Langues. L'île de *Taïti* n'a été découverte qu'en 1767 & 1768, & le Vocabulaire de l'idiôme de ses habitans n'a paru que longtemps après l'impression des derniers Dictionnaires Celtiques. Ces pièces de comparaison & beaucoup d'autres, manquaient aux Savans que nous venons de nommer. Cependant ces pièces de comparaison, qui ne sont en apparence que des lueurs, avaient besoin d'être rapprochées & ramenées à un centre commun pour produire l'éclat d'une grande lumière. Faute de secours si propres à ouvrir & à fortifier les yeux, il était peut-être plus difficile qu'on ne pense de se renfermer uniquement dans le Celtique, pour former la genèse des Langues. On se bornait donc à les mettre à contribution les unes après les autres pour y saisir des conformités de son & de signification. A quoi pouvaient conduire ces tâtonnemens? A supposer que celle des

Langues connues qui fournissait le plus de conformités avec un plus grand nombre d'idiômes, était leur tige principale. L'impossibilité de plier à cette prétendue règle de critique, une quantité innombrables de mots qui s'y refusaient, n'empêchait pas de la regarder comme solide. Le Celtique même occupait une place dans ces collections de conjectures. On concluait de ses nombreuses conformités avec toutes les Langues, qu'il avait beaucoup *emprunté*, au lieu d'en conclure qu'il avait donné avec profusion. Ce paralogisme le faisait regarder comme un simple rameau de toute Langue ancienne & moderne, à laquelle une aveugle prédilection déferait l'honneur d'être la mère de toutes celles qu'on connaît.

L'analyse du Celtique, qu'on parle aujourd'hui à l'extrémité occidentale de la France, a donné de cette Langue une idée plus étendue & plus juste.

On ne s'est point fait illusion au point d'imaginer qu'elle ait pu se conserver telle que la parlaient les anciens Celtes de qui descendent les Armoricains & les Gallois. On est persuadé que de nouveaux besoins ont déterminé de nouvelles combinaisons des anciens radicaux, & qu'il s'est introduit dans l'Armorique & dans le pays de Galles bien des mots composés qui ne pouvaient y exister avant que les progrès de la civilisation les eussent rendu nécessaires. Mais on croit en même tems que le Celtique s'y est infiniment mieux conservé que dans aucun autre pays du monde.

A l'égard des autres Langues, quoique le Celtique en soit la base, il y a subi tant d'altérations, qu'il faut l'y chercher pour l'y reconnaître. Chaque Nation a d'abord tiré de cette Langue commune les élémens dont elle a formé des mots composés. Tout autre emprunt était alors impossible. Mais les migrations des peuples n'ont pas tardé à introduire des altérations dans le son de ces radicaux si utiles, si nécessaires aux émigrans, & qui les suivent par-tout. La prononciation douce, molle, nonchalante, assortie au physique de certains climats; les articulations fortes, dures, gutturales de certaines contrées; les différens milieux entre ces extrémités, ont attaqué de toutes parts la pureté des sons originaires. Alors chaque Nation a fait pour son utilité particulière ce que nous ne cessons de faire nous-mêmes. Toute découverte, tout perfectionnement dans les arts ou les sciences, ajoute à notre Langue une expression que nous regardons comme nouvelle. Nous nous hâtons de chercher dans le Grec ou dans le Latin, des mots qui,

par leur combinaison, peignent le nouvel objet dont nous voulons donner l'idée. C'est revenir par un chemin détourné à la source commune. Le Grec & le Latin, en se formant de radicaux Celtiques, les ont altérés; nous empruntons les mots de ces Langues avec leurs altérations, & nous y ajoutons celles qu'entraînent nos idiotismes; c'est aussi ce qu'ont fait les autres Nations. En se mêlant, en s'éclairant, elles ont emprunté des expressions les unes des autres; & chaque emprunt a livré à de nouveaux alliages ce qui s'était falsifié de longue main. A ces altérations inévitables, l'imagination douce, vive, ou forte des peuples, a joint des extensions & des modifications de toute espèce. Enfin la diversité de valeur des lettres dans les différentes Langues, a achevé d'éclipser le sens primitif de ces mêmes mots défigurés d'avance par tant d'autres causes. Cependant on croit avoir donné, dans les notes précédentes, des preuves convaincantes que les radicaux Celtiques se sont conservés dans toutes les Langues; qu'ils s'y manifestent par le son & la signification; que par conséquent on est sûr de les y retrouver lorsqu'on fait les débarrasser de ces livrées étrangères qui ont fait illusion à Davies, à D. Pelletier, & à tant d'autres Savans.

Plus les obstacles de détail se sont multipliés, plus il est évident qu'un Dictionnaire Celtique, d'une exactitude rigoureuse, devient nécessaire. Tous ceux qui existent, quoique sortis de mains savantes, ont enseveli, sous mille erreurs, un assez petit nombre de vérités; & la lumière la plus pure peut seule écarter des ténèbres entassées depuis tant de siècles & par tant de Nations. En effet, comment se reconnaître au milieu de ce chaos, si l'on n'avait pas sous les yeux la réunion de tous les radicaux Celtiques avec leur signification propre, & avec l'indication des sens figurés qu'ils ont reçus? Comment appliquer ces radicaux aux mots d'une Langue étrangère, s'ils étaient eux-mêmes dénaturés? Et qu'y avait-il de plus propre à les dénaturer que des substitutions arbitraires de voyelles, de diphtongues & de consonnes qui sont, ou de purs idiotismes de Langues modernes, ou qui appartiennent à des radicaux différens entr'eux & pour le son & pour la signification?

Chaque lettre doit conserver une valeur constante; ainsi l'orthographe ne peut varier que dans les cas rares où la clarté augmente par l'emploi de consonnes plus fortes ou plus douces. On fait bien d'écrire & de prononcer

ghé ou hé, pour désigner que c'est un homme ou une femme qui a la propriété d'une haie. Dans tout autre cas chaque radical reste le même, & l'on a pris soin d'avertir pour chaque mot, de ces adoucissements introduits par l'usage. L'uniformité de valeur des lettres n'éprouve d'ailleurs aucune variation. Le G, par exemple, n'usurpera jamais la valeur de l'I consonne; le C celle de l'S, comme dans nos mots *gage* & *cécité*. Cette biffarerie dans notre alphabet ne peut servir qu'à tromper l'oreille & à distraire l'esprit. Le G doit avoir par-tout la même valeur que dans la dernière syllabe de notre mot *harangue*; & le C, que dans les deux premières du mot *cacophonie*.

On sait que les Nations rendent différemment les sons représentés par les lettres: qu'il n'y a pas de type commun auquel on puisse comparer les diverses prononciations. Mais dans la nécessité d'en adopter un, l'alphabet prononcé à la Française est celui qu'on a cru devoir préférer pour écrire les mots Celtiques, ou simples, ou composés. Comme aucun des mots de cette Langue n'a de sons muets; que chaque son est pur & se refuse par conséquent à cet entassement de lettres qu'on emploie en France comme ailleurs pour marquer un son unique, aucune des irrégularités de l'orthographe Française ne défigurera les radicaux & leurs composés.

On a cru que c'était le moyen le plus simple de diminuer le travail rebutant & l'effort de mémoire qu'entraîne le rapprochement continuel des sons de sa Langue maternelle, des sons qui ont été adoptés pour la même lettre par les autres Nations. Cependant on a senti qu'il était bon d'y joindre une Table, où les prononciations différentes de la même lettre fussent ramenés, autant qu'il est possible, à la prononciation Française. Cette Table ne peut que faciliter aux Lecteurs les moyens de saisir plus sûrement le son des radicaux tel qu'il est prononcé par les Armoricaux. C'est ce qu'on a imaginé de plus expéditif pour prévenir les méprises dans l'application des radicaux de chaque mot. Ils doivent s'accorder par le son & la signification avec les mots inconnus qu'on veut entendre. Il faut donc pouvoir s'assurer de la conformité des sons pour saisir la vraie signification.

On espère que, d'après ces mesures, le Public jouira enfin d'un Vocabulaire radical, & d'un Dictionnaire exact & complet d'une Langue trop peu connue, & dont on n'avait pas même entrevu l'utilité pour l'intel-

CELTIQUES.

III

ligence des Langues savantes, des Langues parlées, des Dialectes, & même des Jargons.

De plus amples explications sur cet article seraient déplacées, & ce n'est même pas sans regret qu'on a cédé à la nécessité d'avertir que des Auteurs, d'ailleurs très-estimables, ont bâti sur des fondemens ruineux. On ne peut trop répéter que leur position ne leur permettait ni d'aller plus loin, ni de marcher d'un pied plus sûr.

FIN.